P. o. gall.
290
-1-

B. L. franç. - pag. 130.

p. c - gall. 290 - 1

Digitized by Google

<36635424970014

<36635424970014

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MUSE
LIMONADIERE,
OU
RECUEIL D'OUVRAGES
EN VERS ET EN PROSE.

Par Madame BOURETTE, *cy-devant Madame* CURÉ.

AVEC

Les Différentes Piéces qui Lui ont été Adreſſées.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE,

&c, &c, &c.

SIRE,

Si les Dieux toujours propices aux Mortels ſont bien moins touchés de leurs offrandes que de leurs ſenti-

Digitized by Google

ments, & s'il n'y a que les cœurs qu'ils pesent dans leurs mains, je dois espérer avec confiance que VOTRE MAJESTÉ *voudra bien me permettre de lui dédier mes foibles Productions : je sais avec toute l'Europe admirer en vous, SIRE, un Prince Eclairé & Bienfaisant, l'Amour de ses Peuples, & les Délices des Muses ! Quelle moisson abondante de gloire pour moi, si* VOTRE MAJESTÉ *daignoit jetter un regard favorable sur mes Ouvrages !*

Alors mes Critiques deviendroient mes Approbateurs ; & mes Approbateurs mes Panégyristes. L'on ne feroit plus du Parnasse un Chapitre d'Allemagne, & l'on se souviendroit que de deux Poëtes Célébres

Digitized by Google

de l'Antiquité * , *Favoris du plus Grand des Empereurs Romains, l'Un étoit fils d'un Potier, & l'Autre d'un Affranchi.*

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ

La très-humble & très-obéïssante
Servante, BOURETTE.

* *Virgile & Horace.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE.

LE Public eſt inondé il y a longtems de Recueils de Proſe & de Vers, de Mêlanges de Littérature, & d'autres Collections ſemblables de Différens Auteurs. Je me ſerois bien gardée de hazarder un ouvrage d'un genre auſſi commun, ſi certaines circonſtances ne lui euſſent prêté heureuſement un air d'originalité, capable de piquer la curioſité du Public; les Auteurs de ces Bigarrures Littéraires ſont la plûpart Gens de Lettres par état & de profeſſion; qui ne connoiſſent de

Digitized by Google

commerce que celui des Muſes abreuvées des eaux du Permeſſe & de l'Hypocrène, accoutumées à compter des Syllabes, & à carrer des Périodes. Que je reſſemble peu à ces Ecrivains Laborieux ! Mon commerce eſt celui des Marchands; je ne connois d'eaux que celles de *Luneville*, ou *des Barbades*; ou je compte de l'argent, & je ne ſonge qu'à arrondir mes affaires. *

Autre trait de diſparité ; mes Ouvrages peuvent être mauvais, mais ils ſont en bonne compagnie. Les Auteurs les plus Renommés du Siécle ont payé les foibles accens de ma Muſe des ſons raviſſans de la leur. J'ai l'honneur de compter dans

* *Madame* BOURETTE *eſt la Maitreſſe du* CAFFÉ ALLEMAND, *Ruë de la Croix des Petits-Champs.*

Digitized by Google

ce nombre le Fameux *Neſtor* du Parnaſſe (1), dont la vie paroîtra bien courte, ſi on la compare à celle que ſon nom & ſes ouvrages obtiendront. L'Auteur de l'*Hiſtoire Critique de la Philoſophie* (2) a daigné pluſieurs fois quitter les promenades de l'Académie & du Lycée, pour venir ſe repoſer dans mon Comptoir; enfin deux Ariſtarques Judicieux (3) & ſévéres, ont mitigé en ma faveur leur critique; que dis-je, ils ont brûlé généreuſement en mon honneur quelques grains d'un encens précieux : je ne finirois point ſi je remerciois tous ceux qui m'ont fait cette mê-

(1) M. *de Fontenelle.*
(2) M. *Deſlandes.*
(3) MM. *Freron* & l'Abbé de *la Porte.*

Digitized by Google

me grace : leur Proſe ou leurs Vers inſérés dans mon Recueil les loûront mieux que je ne pourrois les loüer en Proſe ou en Vers.

L'on trouvera des épines & des roſes dans mon Livre, l'on doit me le pardonner ; il ne s'en fait pas d'autres, du moins ſelon l'Auteur d'une Epigramme Latine qu'on m'a traduite en François (1). Mais dans le vôtre, me dira-t-on, les roſes ſont à autrui ; il n'y a que les épines qui ſoient à vous. J'en conviens ; n'importe ; celles-ci ont produit les autres ; mes fautes ſont d'heureuſes fautes rachetées par des réparations

(1) *Inveniat quod quiſque velit ; non omnibus unum eſt*
Quod placet ; hic ſpinas colligit, ille roſas.
Si neſcis, aliter non fit, Avite, liber.

Digitized by Google

ſurabondantes. L'on doit m'en ſavoir gré, la lumiére eſt ſortie des ténébres.

De tous mes Ouvrages, celui qui m'a coûté le moins, & qu'on a loüé le plus, c'eſt mon *Ode au Roi de Pruſſe*. Je fus ſaiſie en la compoſant d'une eſpéce de fureur poëtique, qui m'éleva au-deſſus de moi-même ; l'enthouſiaſme en fut l'Auteur. J'ai reçu du fond du Nord, pour cette Piéce, des Complimens auſſi chauds que ceux de l'Orient.

Il en eſt de même de l'*Ode ſur la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne*, qui m'a attiré des applaudiſſemens de la part de gens même que je ne connoiſſois pas.

Il eſt juſte que je repouſſe ici les

Digitized by Google

traits de ces Critiques graves & dégoûtés, qui mépriſent le badinage & le ſel des Epigrammes, ainſi que de tous les autres petits Poëmes, tels que ceux qu'on lira dans ce Recueil; ces Mrs ne reſpirent que pour les Ouvrages de longue haleine; ce ſont gens qui comptent bien, & ne péſent pas toujours de même. Si les Sénateurs de la République de Veniſe euſſent été auſſi curieux de nombre que ces eſpéces d'Arithméticiens, l'Aréopage de Veniſe auroit récompenſé moins généreuſement les ſix Vers fameux que *Sannazar* compoſa en l'honneur de cette Ville.

Le Cardinal de *Richelieu*, qui paya ſix cens livres ſix Vers François de *Colletet*, & donna mille

loüis pour le Sonnet d'*Achilliny*, ne regardoit pas ſans doute une Piéce de Vers comme une Troupe de Soldats, dont le nombre fait la force.

Il eſt d'autres Auteurs qui ſont moins avides que ceux dont je viens de parler ; mais plus délicats : ils nourriſſent leur eſprit des friandiſes du Parnaſſe, d'Epigrammes Fines, de Chanſons Galantes & d'Epitres Légères. Ils daignent lire des Poëmes où il n'y a ni *Livre*, ni *Chant*, ni *Commentaires* ; mais ils murmurent contre l'inégalité des différentes Piéces qui compoſent un Recueil : tout, ſelon eux, y doit être d'égale force, & frappé au même coin. Ils ne s'imaginent pas qu'on puiſſe être riche, ſi on ne l'eſt autant que *Créſus*.

Digitized by Google

Que ne font-ils naître, ces Esprits difficiles, le siécle merveilleux dont parle *Malherbe ;* alors au gré de leurs souhaits, *tous métaux seroient or, toutes fleurs seroient roses* : en attendant, faites grace, hommes parfaits, à l'argent & aux violettes. Le Grand Prince, qui n'a pas dedaigné la Dédicace de mon Livre, fermera la bouche à ces vains personnages, qui déclamant contre ma naissance & contre mon état, en ont fait pour moi un titre d'exclusion sur le Parnasse. J'ai mépriſé leurs mépris, & j'ai toujours pensé que c'est particuliérement dans la République des Lettres, où la noblesse du sang doit le céder à la noblesse du style.

Je finirai par une réfléxion mo-

rale, qui va à merveille à mon Séxe ; elle regarde ce qui pourroit s'être gliſſé dans ce Recueil de trop libre & de trop nud : la gaze eſt extrêmement de mon goût. Une propoſition qui bleſſeroit les oreilles chaſtes, je la déſavoûrai toujours avec autant de ſincérité, qu'un Théologien en peut déſavoüer une qui bleſſe les oreilles catholiques. Les Poëtes Femelles doivent être plus ſcrupuleux ſur cet article, que ceux de l'autre Séxe ; & je ſuis bien éloignée de penſer comme l'Amant de Lesbie, ce Caſuiſte relâché qui oſe dire....

Le Poëte doit être chaſte,
Mais par un aimable contraſte
Sa Muſe peut ne l'être pas ;
Qu'aux momens où laſcive & tendre,

Digitized by Google

Dans nos cœurs elle fait deſcendre
Le feu des amoureux combats. *

L'un de nos Poëtes proſélyte de *Catulle*, s'eſt canoniſé lui-même tout vivant dans une de ſes Epigrammes ; mais quoiqu'il en diſe, j'ai bien peur que ſa vie n'ait reſſemblé à ſa plume ; & j'adopte la penſée d'une autre Epigramme Françoiſe, qui finit par ces deux Vers :

Qui fait des Vers comme un *Catulle*,
Vit rarement comme un *Caton*.

---

* *Caſtum eſſe decet pium Poëtam*
Ipſum, verſiculos nihil neceſſe eſt.
Qui tunc denique habent ſalem ac leporem
Si ſunt molliculi ac parum pudici.
Et quod pruriat incitare poſſunt.
Cat.

LA

LA MUSE LIMONADIERE.

A M. TAXIL, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, & mon Héros du Parnasse.

JE voudrois, cher TAXIL, qu'en daignant corriger
Tout ce que je produis pour le mieux rédiger,
Vous eussiez pour mes Vers un peu de complaisance ;
Et comme vous sçavez l'art de tout mitiger,
Malgré le sort trop vif des esprits de Provence,
Afin que je ne puisse en rien me négliger,
Dans les rimes qu'il faut savoir bien mêlanger,
De marquer mes défauts ayez la patience ;
Car il ne suffit pas d'inventer & forger,
Ou fabriquer des Vers ; ce qui fait enrager,
C'est qu'il faudroit encor les faire avec aisance :
Vous n'avez pas dessein de me décourager,
C'est pourquoi vous devez chez moi n'enviſager

Digitized by Google

Que le desir que j'ai d'avoir la connoissance
De ce qui rend le stile aisé, spirituel :
Ce point est, selon moi, de votre compétence ;
J'espére donc de vous une entiere assistance.
Et si pour tout cela vous étiez ponctuel,
Rien ne seroit égal à ma reconnoissance.

Réponse de M. Taxil, me donnant le titre de sa Muse Favorite.

SI j'étois le héros de la double colline,
Comme veut m'en flatter votre Epître badine,
CURE', que chacun aime en dépit des jaloux,
Par mes forces ou par mes ruses,
Je voudrois en chasser Apollon & les Muses,
Pour n'y demeurer qu'avec vous.
Les mots de *rédiger* & de *Corrections*,
Ne sauroient convenir à vos productions.
Trop charmante CURE', lorsqu'une Piéce est faite
Par les mains du beau Séxe, elle est toujours parfaite.
Je vous donne, il est vrai, quelquefois des avis,
Comme on doit en donner à ses meilleurs amis :
Je m'applaudis beaucoup quand vous voulez les suivre,

Digitized by Google

Et que votre génie avec bonté ſe livre,
A quelques changemens qu'à vos œuvres je fais,
Mais c'eſt vous cependant qui faites tous les frais.
L'Auteur de la Nature eſt bien plus admirable,
De produire un bel arbre, une plante agréable,
Que ne l'eſt l'Ouvrier qui n'a pas d'autre ſoin,
Que de les cultiver ou tailler au beſoin;
Voilà ce qu'avec vous tout au plus je crois faire,
C'eſt conduire un enfant dont vous êtes la mere.

Ce ſont là, Madame, mes véritables ſentimens, & c'eſt ce que je penſe ſur votre facilité à travailler : exercez-vous toujours de même à un amuſement digne d'une perſonne d'eſprit ; car il n'y a que les gens qui n'en ont point qui puiſſent y trouver à redire. Voilà ce que j'ai cru devoir répondre aux agréables Vers que vous m'avez envoyés pour m'exhorter à continuer de vous dire mon ſentiment ſur ce que vous faites : j'ai trop de plaiſir à vous faire ma cour pourque vous deviez me recommander de vous voir ; je ne fais proprement que joindre mes lumiéres aux

Digitized by Google

vôtres, & je ſuis bien-aiſe d'avoüer devant toute la Terre que ſouvent j'y gagne le plus : après une telle proteſtation, je vous fais celle d'être toute ma vie,

Madame, &c.

Invitation envoyée à différens Auteurs.

COmme on voit des hommes diſcrets,
Qui chez autrui ne vont jamais,
Ou dîner, ou ſouper, ſi l'on ne les invite,
De même l'on en pourroit voir
Qui ne préſument pas aſſez de leur mérite,
Pour aller faire une viſite,
S'ils ne ſont aſſurés qu'on veut la recevoir :
Un homme tel que vous peut riſquer l'un & l'autre,
Surtout avec ardeur on deſire la vôtre.

Réponſe de M. Ricaud.

A Votre Billet ſéduiſant
Si je n'ai pû répondre ſur le champ,

Pardonnez-moi, Muſe charmante,
Ce n'eſt point là l'ouvrage d'un moment ;
Le Muſicien, quand il chante,
Prélude, touſſe auparavant,
J'ai préludé, touſſé de même,
Et l'on eût dit que le Carême,
M'incommodoit extrêmement :
L'on ſe fût trompé ſûrement....
Mais dans quel dangereux problême
Mon Apollon extravagant
Va-t-il ſe perdre imprudemment ?
Au fait mon Avocat, direz-vous, car je l'aime,
J'y viens donc, objet trop charmant,
Je voudrois bien que ma viſite
Pût vous amuſer un inſtant,
Mais ſi vous deſirez vraiment,
Que de ce devoir l'on s'acquitte,
Il faut bien s'y prendre autrement ;
Ayez moins d'eſprit, de talent,
Moins de grace, moins de mérite,
Et du Dieu des Vers les *enfans*,
Qui s'enflamment fort aiſément,
N'auront pas pour vous voir beſoin qu'on les invite.

Replique où je relève les termes dont on s'étoit ſervi pour mon adreſſe.

DAns votre ſtile meſuré
Mettez un peu mieux mon adreſſe :
Au Caffé de Monſieur Curé !
Sachez que dans Paris centre de ſpoliteſſes,
La loi met en commun tout bien,
Ce Caffé donc eſt auſſi mien.

Pourquoi donc, RICAUD, vous défendre
De venir quelquefois me voir,
Si j'avois autant de ſavoir
Que vous paroiſſez le prétendre,
Vous devriez ſouvent y venir pour apprendre,
Et ſi je ne ſai rien, vous devriez donner
Un peu de tems pour venir m'enſeigner :
Du reſte de l'écrit, parlons ſans nous contraindre,
Les enfans d'Apollon aiſés à s'enflammer,
N'ont rien qui vous oblige à feindre,
Careſſez les neuf Sœurs qui vous doivent aimer,
Puis en venant chez moi vous n'aurez rien à craindre.

Digitized by Google

Réponſe à la replique.

CONtre moi, charmante CURE',
A tort vous avez murmuré.
Ne vous ſouvient-il plus, barbare,
De l'arrêt digne du Ténare,
Que ſur un beau papier glacé
Vos doigts injuſtes ont tracé.
Avant, dites-vous, inhumaine,
Avant que de me venir voir,
Sans craindre goute ni migraine,
Avec la ſavante neuvaine,
Il faut faire votre devoir.
Voyez Erato, Polymnie,
Clio, Melpomène, Uranie;
Pour calmer vos vives ardeurs,
Vous careſſerez les neuf Sœurs.
Trois fois trois, ô Dieux, quelle tache;
Elle ébranleroit la mouſtache
Du plus fier Soldat de Paphos;
Ma foi je croi que le Héros,
Y laiſſant épée & rondache,
S'il ne reculoit à propos,
Iroit bientôt voir Atropos.

Servir neuf Sœurs, morbleu ! je jure,
C'eſt bien peu connoître l'allure
Et la triſte condition
D'un Puceau que maintes Pucelles
Regardent comme leur mignon :
A combien de ſcènes cruelles
S'expoſe un pareil Compagnon !
Partez, ai-je tort de me plaindre,
Et ne dois-je pas plutôt craindre
D'être trop doux dans mes accès ;
Mais finiſſons notre procès :
Suivant la Morale Chrétienne,
Je vous pardonne votre Antienne ;
Aux neuf Sœurs pour votre loyer
Je n'irai point vous renvoyer,
Vous me croiriez l'ame méchante ;
Je vous renvoye à nos *Quarante*.
Ah ! de grace ſans m'écouter,
N'allez pas vous épouvanter ;
Je veux que la Troupe ſavante,
En voyant CURE', ſe contente,
De l'entendre & de la chanter.

Reproche à M. le Bret, Auteur de LA DOUBLE-EXTRAVAGANCE, *Comédie qui a très-bien réuſſi ; ſur ce qu'il n'eſt pas venu dès ma premiere invitation.*

VOus êtes un Auteur ſçavant,
Mais vous n'êtes guères galant :
A mon premier ſouhait vous faites réſiſtance ;
De votre part c'eſt cruauté :
Pour la deuxiéme fois vous êtes invité,
N'eſt-ce pas de ma part *la double Extravagance?*

En envoyant à M. *De Morand* une invitation, j'ai ajouté : je profite de ce revers de Médaille pour mettre de la Proſe endoſſée ſur des Vers, pour vous dire que ſi vous manquez à me faire réponſe après vous l'avoir demandée dans l'un & l'autre langage, je vous ferai interdire au Tribunal d'Apollon ; & vous ſeriez bien étonné d'être muet, vous qui ſçavez ſi

Digitized by Google

bien parler & écrire, à ce que j'ai entendu dire : j'en attends des preuves, autrement je ſerois en droit de douter, & je ne voudrois pas diminuer l'eſtime avec laquelle je ſuis &c.

Réponſe de M. de Morand.

SI je ſçavois quelle main obligeante
A pû tracer cette Epître charmante,
Et Proſe & Vers me couteroient fort peu ;
Mais je vois bien que ce n'eſt là qu'un jeu,
Qu'à mes dépens on ſe fait une étude
De me jetter, par un écrit flatteur,
Dans l'embarras & dans l'incertitude.
Qu'on ſe démaſque, on verra que mon cœur,
Qui fut toujours exempt d'ingratitude,
Eſt déja prêt à payer de retour
L'empreſſement qu'on me montre en ce jour.

Voilà des Vers plus dignes en effet de me *faire interdire au Tribunal d'Apollon* que ne le ſeroit un ſilence timide. Ne jugez donc point par là de ma Poëſie, ni de

Digitized by Google

ma façon d'écrire ; jugez seulement de ma façon de penser & des sentimens avec lesquels je suis, Monsieur ou Madame &c.

Réponse au doute.

J'Aurois lieu de trouver étrange
Qu'on craigne de prendre le change ;
Quand on pense si galament :
Pour pouvoir distinguer un homme d'une femme,
L'écriture, le sentiment,
Certain je ne sçai quoi font connoître une Dame.

Replique de M. de Morand.

LA Parque a tant filé, depuis qu'indifférent,
Mon cœur avoit rompu commerce avec les Dames,
Que sur le langage des femmes,
J'ai pu me tromper aisément :
D'ailleurs vous peignez mieux qu'aucune,
Vous vous exprimez mieux ; je n'en connois pas une,

Digitized by Google

Qui plus légérement, de la Proſe & des Vers,
Sache faire briller tous les charmes divers :
Pour un homme, à ces traits, on peut fort bien vous prendre.
Quant à ce ſentiment fin, délicat, & tendre,
A ce je ne ſçai quoi, qui, d'un Séxe charmant,
Décelant en tous lieux les graces, l'enjoûment,
Brille ſans que jamais on puiſſe s'y méprendre,
J'ai pû le reconnoître à vous parler ſans fard ;
Mais le méritant peu, ſurtout de votre part,
En vain j'aurois pû le comprendre.
Plus il eut droit de me flatter,
Plus, me faiſant juſtice, aurois-je dû douter.
Contre un eſpoir trop doux, mais trop vain, ſe défendre,
Craindre de s'en laiſſer ſurprendre,
N'eſt-ce pas deſirer & ſentir tout le prix
D'un bonheur dont déja le cœur ſe ſent épris ?

Digitized by Google

Réponſe à l'invitation de la part de..... qui avoit été auſſi dans le doute.

HOnteux d'avoir pû me méprendre
Aux traits brillants de votre eſprit,
Je ne ſai par quel bout m'y prendre,
Pour peindre de mon cœur le trop juſte dépit.
Prêtez-moi de vos traits toute la gentilleſſe,
Donnez-moi le talent de ſçavoir mettre au jour
Tout ce que je reſſens ; & ma délicateſſe
Me donnera le droit de vous faire ma cour.

Réponſe de M. Monier, Mouſquetaire gris.

JE voudrois bien vous ſatisfaire ;
Et répondre à vos Vers charmants,
Mais je ſçai trop que le deſir de plaire
Ne tient jamais lieu d'agrémens :
Eſt-il étonnant que j'héſite,
Je veux vous louer & je crains
Que l'éloge que je médite
Ne ſe trouve en mauvaiſes mains ;

Digitized by Google

Pour réuſſir à le bien faire
Il faudroit avoir, je le ſens,
Votre mérite & vos talens :
C'eſt donc le plus ſûr de me taire.

Remercîment par le même ſur un Flacon que Madame Curé lui avoit envoyé la veille de ſon départ.

QUe ce criſtal m'eſt précieux,
Son vif éclat me repréſente
Celui qui brille dans tes yeux :
O Muſe, il m'eſt cher, il m'enchante !
Que mon eſpoir ſera flatté,
Si malgré les rigueurs d'une abſence prochaine,
Tu fais que le lien qui forme notre chaine
N'en ait pas la fragilité.

Réponſe à l'Invitation.

SOuvent l'excès de confiance,
Eſt un appas qui peut nous décevoir :
Quoiqu'une longue expérience,

De plaire & d'amuſer m'ait fait perdre l'eſpoir,
Vos jolis Vers pourroient outrer ma ſuffiſance ;
Mais connoiſſant votre civilité,
Je ſçai comme je dois expliquer ce langage ;
Non, ſur un compliment qui chez vous eſt d'uſage,
Je n'aurai point la ſotte vanité
De me croire un grand perſonnage :
Votre offre cependant flatte trop mes deſirs,
Et trop vivement m'intéreſſe,
Pour qu'aujourd'hui je ne m'empreſſe
A prendre part à vos plaiſirs :
Mais pour calmer de trop juſtes allarmes
J'y mets une condition.
Vous avez fait ſur moi ſi vive impreſſion,
Que je crains pour mon cœur ; & c'eſt contre vos charmes
Qu'il demande une caution.

Autre réponſe à l'Invitation.

Est-ce Euphroſine, eſt-ce Apollon,
Qu'en ce Billet je viens d'entendre ?
Dois-je ſur le double vallon
Ou bien à Cythère me rendre ?
Tous deux m'enchantent à la fois,

Ils viennent d'embraſer mon ame ;
Et pour être ſûr de mon choix,
Tous deux vont partager mon ardeur & ma flamme,

La Proſe qui ſuit vient de la même main.

Certainement, Madame, vous aviez puiſé dans l'eau de l'hipocrêne lorſque vous avez fait les jolis vers que vous m'avez envoyés ; la menace que vous me faites de me faire interdire au Tribunal d'Apollon pourroit avoir ſon effet, ſi vous jugez méthodiquement ma réponſe ; mais j'aime encore mieux courir ce riſque que de paſſer pour poltron. Au ſurplus ſeroit-ce ſur les rives fleuries du Parnaſſe ou dans les jardins enchantés de Gnide, ou de Paphos que je puis eſpérer de vous faire ma viſite ? Si vous êtes aſſurée des aîles de Pégaſe, ſçachez que je le ſerai dans ce cas de celles de l'amour, & que je vais parcourir l'un & l'autre empire pour vous rencontrer & vous donner, en

préſence des Dieux qui y préſident, des preuves convainquantes de l'attachement ſincere avec lequel je ſerai, Madame &c.

Réponſe à l'Invitation par M. Piron Auteur de LA METROMANIE *&c.*

UNe jeune Muſe avec grace
Agace mon vieux Apollon :
Elle brille au haut du Parnaſſe,
Moi, je rampe au bas du vallon.
Comment ſe parler & s'entendre
Dans un ſi triſte éloignement ?
Il ſeroit bien doux de ſe rendre ;
Il eſt plus ſûr de ſe défendre
D'un trop aimable enchantement.

Vers à M. de G.

JE veux avec attention
Remplir notre convention ;
Mais tandis que la Poëſie
Vous offre des Vers ſous mon nom ;
Il eſt juſte, ſuivant votre galanterie,
Qu'une lettre jolie en paye la façon.

Digitized by Google

Réponſe de M. G.

FAire des Vers c'eſt métier ordinaire,
C'eſt bagatelle : en Province, à Paris,
Tout s'en mêle, les Sots comme les beaux Eſprits,
Mais chacun n'en fait pas de même que VOLTAIRE;
Faire d excellents Vers, des Vers de bon alloi,
Frappés au coin du vrai génie,
Pleins de feu, pleins de ſel, de grâce & d'harmonie;
En un mot, car ceci, c'eſt tout dire je croi,
Permettez-moi, Sapho, que je vous diſe
Que c'eſt choſe au-deſſus de moi,
Et que c'eſt rare marchandiſe.
Vous voulez cependant des Vers de ma façon,
Et vous vous obſtinez à croire
Que le Dieu du ſacré Vallon
M'a conduit par la main au Temple de Mémoire.
Détrompez-vous, SAPHO, la poëtique gloire
N'illuſtrera jamais mon nom.
Je ne ſuis point un *Lafitole*
Connu par mille Ecrits divers :
Je ſuis très-ignoré dans ce vaſte Univers,
Jamais ni CUJAS, ni BARTOLE,
N'ont appris à faire des Vers.
Je ſuis, Madame, avec reſpect &c.

Digitized by Google

A Mlle de la Marche.

QUoique d'un Prêtre * aimé des Cieux,
Vous ſoyez la fille adorable,
Votre air modeſte & gracieux,
Vous rend encor plus reſpectable
Par toutes les vertus qui dirigent vos pas ;
Vous êtes conſacrée à la chaſte Déeſſe ;
Et lorſqu'on voit en vous de ſi charmans appas,
Du Temple de l'Amour, on vous croit la Prêtreſſe.

Compliment à M. le Marquis de Verac lorſqu'il n'avoit que ſept ans.

REcevez de ma part cet éloge ſincére,
Et permettez, Charmant Enfant,
Que ſur un papier peint que vous chériſſez tant,
J'en trace ici le caractére :
A votre âge ordinairement
Sans peine l'on ſe rend aimable ;
Mais il paroît très-étonnant
Par les petits talens de ſe rendre admirable :
Si vous ſavez vous faire aimer
Avec votre air de gentilleſſe,
Votre eſprit rempli de fineſſe
N'a pas moins le don de charmer.

* Devenu veuf, il s'eſt fait Prêtre.

Digitized by Google

Vers pour consoler une personne de mes Amies.

POur occuper certaines places
Qu'on regarde comme des graces,
Se plaindre ou se louer du sort,
C'est avoir également tort :
Les uns après diverses brigues,
Sont à la fin récompensés,
Mais les autres plus aviſés,
En s'épargnant bien des fatigues,
Sont encor mieux favoriſés.

Fragment à Madame de Ferriere sur la Place de Supérieure du Couvent Royal de Popincourt.

DAns le rang pour lequel on vient de vous choiſir,
Par l'aimable douceur de votre caractére,
Vous ferez aiſément, de votre Monaſtére,
L'admiration & le plaiſir.

Digitized by Google

Réponſe de Madame la Supérieure.

DE tous les complimens, Madame, qui m'ont été faits ſur une Place dont je ſens parfaitement le poids, il n'en eſt point de plus flatteur pour moi que celui que je reçois de votre part, puiſque en vous le cœur eſt d'intelligence avec l'eſprit : conſervez-moi, je vous prie, des ſentimens qui me ſont chers, & comptez que je mettrai toujours au rang de ce qui me touche le plus, les occaſions de vous prouver l'amitié pleine d'eſtime avec laquelle je ne ceſſerai d'être, Madame, votre &c.

Lettre de M. l'Abbé de la Porte.

MADAME,

Je ſerois au déſeſpoir de me trouver muet : actuellement l'uſage de la parole

m'eſt plus néceſſaire que jamais, pour vous dire combien j'ai été enchanté de vos beaux Vers & de votre ingénieuſe Invitation. Apollon que je n'ai que trop irrité peut, s'il veut, pour me punir, me priver de la vuë & de l'ouie, mais qu'il me laiſſe la faculté de parler, pour vous aller dire qu'il doit être fort content de vous, puiſque vous faites ſi bien uſage du talent qu'il vous a confié.

Autre réponſe à l'invitation, par M. l'Abbé de la Porte.

SAns prétendre me mettre au rang des gens diſcrets,
Chez autrui je ne vais jamais
Ni diner, ni ſouper lors même qu'on m'invite :
Cela n'empêche pas que je n'aille les voir :
Non pas que je préſume aſſez de mon mérite,
Pour me flatter que ma viſite,
Par lui plus aiſément ſe faſſe recevoir ;
Mais je compte aſſez ſur le vôtre,
Pour n'en avoir pas beſoin d'autre.

Digitized by Google

Réponſe plaiſante d'un Monſieur qui n'avoit pas dormi de la nuit.

REponſe, ô Ciel ! réponſe, dites-vous,
En Vers encor, il vous en faut ſans doute.
J'enrage! oh, mor....Comment l'entendez-vous?
C'eſt trahiſon, ou bien je n'y vois goute.
Quoi donc, pour mes péchés ce n'étoit pas aſſés
Qu'une jeune voiſine aviſant d'être mere,
M'eût bercé cette nuit de maints cris redoublés,
Pour un enfant encor dont un autre eſt le pere!
Je dors à peine, on frappe: ouvrez, dis-je, en bâillant.,
Qu'eſt-ce? C'eſt une lettre, on attend la réponſe.
A préſent? Oui, Monſieur, le trait eſt aſſommant.
Pour peu j'euſſe maudit Meſſager & Semonce:
Liſons pourtant: la peſte, c'eſt du bon!
Oui, pour vous voir, très-volontiers, Sylvie,
D'accord, mais pour vous ripoſter, oh non:
Bien fort je dors, ce n'eſt pas raillerie,
Et bien m'en prend, car pour attraper votre ton,
Ma foi, les yeux ouverts j'en aurois pour ma vie.

Digitized by Google

Etrennes à M. Taxil préſentées par mon fils Curé, avec un Collombat.

TOut eſt nouveau dans ce grand jour ;
Deſirs, ſouhaits, tendre retour,
Juſqu'à cet Almanach de ſi courte durée,
Puiſqu'il ne ſert que pour l'année ;
Mais ſi l'on avoit fait des Almanacs d'amours,
Vous liriez ſur le vôtre *Almanach pour toujours.*

Réponſe de M. Taxil.

TEs Vers, aimable fils d'une charmante mere,
De tes bons ſentimens ſont un gage certain :
Comme tu ne ſçais point former de caractere,
Elle t'a volontiers prêté ſa belle main ;
Tout cela prouve aſſez que je dois des étrennes
A tes attentions auſſi bien qu'à ſes peines,
Tous deux pour vos préſents vous n'aurez en retour,
Que ce ſimple Tableau dont l'eſquiſſe légère
Offre aux yeux la Déeſſe & le Dieu de Cythère,

Vous

Vous devez les aimer & leur faire la cour,
Puiſque vous en avez obtenu l'art de plaire,
L'une autant que Vénus, l'autre autant que l'Amour.

Remerciment de M. TAXIL à Madame CURE' ſur des oranges.

MADAME,

Vos Etrennes durent donc toute l'année ; ce n'étoit pas aſſez de vos politeſſes dans ſon commencement, il faut encore que vos libéralités continuent ; vous croyez peut-être que votre dernier don n'eſt pas important ; mais les moindres choſes, en paſſant par votre main, prennent une valeur qui les met au-deſſus de tout ce qu'il y a de plus eſtimable.

Chacun ſait que l'orange étoit la pomme d'or ;
Dont le Berger Pâris fit préſent à Cyprine :
Si par hazard au Monde il revenoit encor,
Il ſeroit étonné qu'une Muſe divine,

Digitized by Google

Au lieu de recevoir un fruit de ſi grand prix,
Elle-même eût daigné l'offrir à ſes amis.

Je dis à ſes amis, parce que je n'oſe m'imaginer que je ſois le ſeul à qui vous ayiez fait cette grace; ſi cela étoit, j'en ſerois ſi reconnoiſſant que je vous placerois au-deſſus de la Reine de Paphos, qui fut préférée aux deux autres Déeſſes, & vous ſeriez la quatriéme que j'adorerois plus que les trois enſemble : au reſte, quelque belle que ſoit cette orange, les Dames en ont encore de plus précieuſes. Une aimable femme ordonna il y a quelques années à un Poëte aſſez original de renfermer en quatre Vers ſeulement toutes les beautés qu'elle pouvoit avoir, il lui envoya ceux-ci que vous verrez avec plaiſir, puiſque vous aimez la Poëſie.

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges
Juſqu'à votre collier :
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges,
Juſqu'à votre ſoulier !

Digitized by Google

Si le Poëte, Madame, avoit fait ce portrait pour vous, il auroit ſans doute cité, outre les agréments du corps, la pénétration de l'eſprit, & la délicateſſe du goût, qui vous rendent de tous côtés une perſonne des plus accomplies.

Bouquet de M. TAXIL à Madame CURE'.

QUe ſur moi tout le monde exerce ſon caquet,
Vous n'aurez de ma part, CHARLOTTE, aucun bouquet,
Mais ſeulement des Vers qui ſont ſans conſéquence :
Je ne trouve en effet nulle comparaiſon
Entre vous & votre Patron.
Que puis-je donc vous dire en pareille occurrence?
Je vois qu'avec celui dont vous portez le nom,
Vos Amans plus que vous ont quelque reſſemblance ;
Et voici quelle eſt ma raiſon.
Ceux de qui vous êtes aimée
Ne connoiſſent pas trop l'air dont vous les menez,
Et croyant vous tenir ils ont un pied de nez,
Comme Saint CHARLES BORROME'E.

Bouquet à M. TAXIL.

POur vous mieux célébrer, agréez, Monſieur, que je vous adreſſe quatre Vers d'un fameux Auteur.

Amour, pour le couronner,
Cueillez les Roſes de Cythère;
C'eſt un larcin que votre mere,
Eſt prête à vous pardonner.

Et j'ajoûte;

Dans cette Fête ſolemnelle,
D'un ami commun entre nous,
Car il a le même zéle
Pour moi, pour elle, & pour vous,
Dieu d'amour faites davantage,
Et permettez qu'à ſon âge,
Il faſſe encor des jaloux.

Réponſe de M. TAXIL.

AVec agréable miſſive,
Jolis Vers, liqueur claire & vive,
Un Saint eſt aſſez bien fêté.

Digitized by Google

De votre libéralité,
Je ne puis trop vous rendre grace;
Mais je voudrois ſur le Parnaſſe
N'avoir de ma vie habité;
Puiſque je n'aurois pas la honte
De vous faire un remerciment,
Qui ne vaut pas aſſurément
Ce que vous dites ſur mon compte.
Rien n'eſt ſi galant que le tour
De votre priére à l'Amour;
Mais il n'étoit pas néceſſaire,
De chercher des fleurs à Cythère,
Puiſqu'elles naiſſent ſous vos mains,
Et que dans votre moindre ouvrage,
Vous en répandez davantage
Qu'on n'en trouve dans ſes jardins.
Revenons à votre prière:
Lorſqu'on a demi Siècle & plus,
Les vœux ſur pareille matière
Le plus ſouvent ſont ſuperflus;
Mais quand j'aurois un Siècle même;
Tant que votre humble Serviteur
Aura ce qu'on appelle un cœur,
Il faudra toujours qu'il vous aime.

Digitized by Google

Compliment à Monſieur & à Madame DE MOUHY.

HEureux Epoux digne de l'être,
Vous qui, d'un Objet ſi charmant,
Etes autant mari qu'amant,
Quoique de ſes attraits vous ſoyez ſeul le maître;
Les talents de l'eſprit ſont joints à ſes appas;
Quand on voit cet Objet que le bon goût éclaire,
L'on dit que vous avez ſçu faire
D'une Vénus une Pallas.

Réponſe de Madame de MOUHY à Madame CURE'.

IL faudroit avoir, Madame, la facilité que vous avez à écrire de jolies choſes, pour que les expreſſions de ma reconnoiſſance répondiſſent aux Vers agréables que vous avez bien voulu faire pour moi: je vous en fais mes très-ſincéres remercimens, en vous aſſurant que je ſerois très-flattée ſi je me trouvois jamais à portée de vous convaincre des ſentimens diſtingués avec leſquels je ſuis, Madame, &c.

Digitized by Google

Remerciment à M. de VOLTAIRE *ſur le préſent d'*ORESTE.

FAut il donc que par des bienfaits
Vous marquiez votre bienveillance?
C'eſt une attention que la reconnoiſſance
M'oblige à n'oublier jamais :
J'ai reçu ce Livre admirable,
Ce vrai modéle des Auteurs,
J'ai tâché de lui faire un accueil favorable ;
Tel qu'*Oreſte* lui-même en calmât ſes fureurs.
La Terre qui produit, pour nos divers uſages,
L'or & les diamans, tant d'autres raretés,
Renferme dans ſon ſein beaucoup moins de beautés
Que n'en contiennent vos Ouvrages.

Envoi de l'Ode ſuivante au ROI DE PRUSSE *en 1750.*

TU vas être ſurpris, GRAND ROI,
Qu'une Muſe Françaiſe, oſe contre l'uſage,
Prendre, de te louer le difficile emploi,
En parlant des humains le vulgaire langage,

Lorſque celui des Dieux ſemble être fait pour toi :
Si je ne m'en ſers point, tu dois plutôt t'en prendre
Aux Dieux mêmes qu'à moi qu'ils refuſent d'entendre.
Pour te célébrer dignement,
J'invoquois Apollon avec empreſſement ;
Mais ce Dieu, d'un ton de colère,
Tais-toi, m'a-t-il dit, téméraire,
J'ai moi-même deſſein de chanter ton héros :
Pour animer tous mes propos,
Délire, enthouſiaſme, yvreſſe,
Et tout ce qu'on ſent au Permeſſe,
Je prétends le garder pour moi ;
Je veux l'employer ſeul, ainſi retire-toi !
Ce que tu viens de lire, Invincible Monarque,
Eſt une véritable marque
Que ce Dieu courroucé refuſe ſon ſecours,
Mais à ton indulgence, il faut avoir recours.
Je ſçai bien que ton goût exquis en toutes choſes
Blâme cet ennuyeux Ecrit ;
Mais apprens que le cœur l'a dicté, non l'eſprit,
Et pardonne à mes Vers en faveur de ma Proſe.

Digitized by Google

Ode en Proſe au ROI DE PRUSSE.

ROI des Savans & des Sages, je ſuis née ſur les rives de la Seine, & loin des bords fortunés de la Sprée que tu embellis par ta préſence; je peux me vanter néanmoins d'être ta Sujette : tu régnes ſur les eſprits, les bornes de ton Empire ne ſont ni les fleuves ni les rivieres; daignes recevoir aujourd'hui le tribut de mon zéle & de mon admiration !

❀

Mais qui ſuis-je, pour ſacrifier ſur tes autels? Je ne compte parmi mes Ancêtres que des hommes ſans nom. Les Dieux m'ont refuſé les honneurs, les titres, les dignités : une voix Plébéienne peut-elle chanter un Roi ? Oui, s'écrie la Sageſſe, tu peux chanter un Roi Philoſophe qui foule aux pieds la chimére de la naiſſance, & qui penſe avec moi qu'il n'eſt point d'autre nobleſſe que la Vertu.

Digitized by Google

Le favori (*a*) d'Uranie, l'ami de Calliope, (*b*) l'un & l'autre nés comme moi dans l'Empire des Lys, ont volé dans les régions hyperborées pour s'aller proſterner aux pieds de ton Trône & admirer en toi un Roi ami de la Sageſſe, qui d'un œil ſçavant révére tout à la fois dans Apollon & le Dieu des Saiſons & le Dieu des Poëtes. ❀

Toute la Terre te fait hommage des Savans qu'elle produit. La ſuperbe Veniſe (*c*) ſe vante moins des faveurs de Neptune que de la naiſſance d'un Philoſo-

(*a*) M. de Maupertuis grand Phyſicien & ſçavant en Aſtronomie, dont *Uranie* eſt la Muſe.

(*b*) M. de *Voltaire*, *Calliope* eſt la Muſe qui préſide au Poëme épique; l'on ſçait que ce Poëte eſt célébre par la *Henriade* qui eſt le ſeul Poëme épique dont la France puiſſe ſe vanter.

(*c*) M. le Comte *Algarotti* Vénitien, très-habile Philoſophe qui a compoſé en Italien un bel Ouvrage intitulé le *Newtonianiſme des Dames*.

En parlant de Veniſe, l'on a dit que cette Ville étoit favoriſée par Neptune, parce qu'elle eſt toute bâtie ſur la Mer.

Digitized by Google

phe aimable qui t'a ſçu plaire, parce qu'il a ſçu lui-même marier les graces d'Auſonie (*a*) avec la profondeur d'Albion. (*b*)

❋

Mais convient-il à un Séxe foible & ignorant de marcher ſur les traces de tant de Grands Hommes ? Ai-je jamais fixé mes yeux ſur l'œil du Monde ? Ai-je jamais chanté le GRAND HENRI, ou éclairci les ténébres qui environnent la lumière ? Peut-être à de pareils titres, GRAND FRÉDÉRIC, pourrois-je brûler mon encens ſur tes Autels ; mais hélas que mon eſprit eſt éloigné de ces merveilles.

❋

Quelle timidité s'empare de mon ame ! mes ſens ſont glacés, la trompette m'échappe des mains, & au lieu de frapper l'air de ſons mâles & pénétrans, mes accens annoncent mon Séxe ! A peine égalent-ils le ſon des inſtrumens des

(*a*) L'Italie, patrie de M. *Algarotti.*

(*b*) L'Angleterre.

Bergers heureux qui, dans ton Empire chantent l'abondance, fruit de tes soins paternels.

❀

Inspire-moi, Dieu de l'Hélicon ; livre mon ame à ces heureux transports que ressentit autrefois la Muse de Lesbos ! (*a*) Elle chanta les attraits d'un amant dangereux qui troubla sa raison ; je chante aujourd'hui les vertus d'un Sage couronné, qui perfectionne la nôtre.

❀

Oui, Grand Prince, tes Ecrits, immortels rivaux de tes exemples, apprendront dans tous les tems aux Dieux de la Terre l'art de gouverner les hommes ; tu as démasqué la fourberie & la trahison que l'Arne perfide(*b*) confondoit malignement avec la politique.

❀

(*a*) *Sapho* amante de *Phaon*.

(*b*) Fleuve qui passe à Florence, patrie de *Machiavel*, Auteur célèbre qui a écrit sur la politique ; le Roi de Prusse a fait un Ouvrage pour

Digitized by Google

Royal favori des neuf Sœurs, les accens de ta lyre ont pénétré juſqu'à moi ; & le Chantre Immortel de Henri s'eſt applaudi mille fois de ceux qu'il t'a plû d'enfanter à ſa gloire ; ſouvent il ferma l'oreille à ceux d'Apollon pour t'entendre ; le Dieu ne lui en ſçut pas mauvais gré ; il étoit dans toi, on ne lui préféroit que lui-même.

❀

Que de ſons & d'accords différens tu nous fais entendre! Pan (*a*) interdit & confus s'enfuit dans les plus ſombres forêts, & n'oſe diſputer avec Toi : il ſe ſouvient d'avoir jadis été vaincu dans la Phrygie par un Rival redoutable, qui ne lui parut d'abord qu'un Paſteur; il craint que ce Paſteur n'ait

---

le réfuter & détruire ſes maximes dangereuſes.

(*a*) Dieu champêtre ; il oſa défier Apollon à chanter. *Mydas* Roi de Phrygie jugea ſottement en faveur de Pan, mais Apollon irrité pour punir *Mydas* changea ſes oreilles en oreilles d'Aſne.

Digitized by Google

changé en ſceptre ſa houlette, & que le Roi ne lui cache le Berger : ſi le Dieu champêtre étoit aſſez téméraire pour entrer en lice avec toi, l'on ne trouveroit plus de *Mydas* aſſez inſenſé pour lui accorder la victoire.

❀

Je viens de te nommer Déeſſe volage, qui couronnes les guerriers : tu me retraces les exploits du Vainqueur de CHARLES & d'AUGUSTE: je vois en lui un autre JULE (*a*):d'une main dans les champs de Bellone, & de l'autre, dans les champs de Minerve,il moiſſonne des lauriers immortels.

❀

O Ciel ! qu'entens-je ! un Monſtre affreux (*b*) fait retentir les airs de ſes dou-

---

(*a*) *Céſar*, ce fameux Romain, premier Empereur.

(*b*) La chicane que le Roi de Pruſſe a anéantie, parce qu'il a ordonné dans ſes Etats que les procédures ne dureroient qu'un certain tems, & qu'on abrégeroit à l'avenir les procès.

Digitized by Google

leurs & de ſes gémiſſemens ; l'ennemie de Thémis (*a*) que le *Salomon du Nord* enchaîne, le teint brûlant & enflammé, tourne ſes mains homicides contre elle-même; ſa fureur & ſon déſeſpoir lui ont dicté ſon arrêt. La Déeſſe de la Juſtice applaudit en ſouriant au premier trait d'équité qui échappe à cette cruelle ennemie ; elle céde ſa balance & ſon épée au Légiſlateur de la Sprée. (*b*)

❀

La Superſtition, l'Ignorance, le Fanatiſme mêlent leurs cris aux hurlemens de la corruptrice des Loix ; je prête une oreille attentive ; je me tais : leurs imprécations & leurs blaſphêmes te louent mieux, Grand Roi, que mes applaudiſſemens ni mes louanges.

❀

(*a*) Thémis eſt la Déeſſe de la Juſtice.

(*b*) La Sprée eſt une riviere qui paſſe à Berlin.

Digitized by Google

Lettre à M. DE VOLTAIRE.

VOus admirez, Monſieur, de près les vertus du Savant Monarque que vous avez appellé ſi judicieuſement *le Salomon du Nord*, je prends la liberté de le chanter à plus de deux cent lieuës; mon Ouvrage eſt une eſpéce de monſtre, ce n'eſt dans un ſens ni Vers, ni Proſe; je n'ai pû le verſifier parce que j'ai été bien-aiſe que Sa Majeſté le reçût dans le tems que vous ſeriez à Berlin.

Lettre à M. DE MAUPERTUIS.

QUe n'avons-nous, Monſieur, cette année un Jubilé ſur le Parnaſſe, comme nous en avons un à Rome, j'aurois beſoin d'un millier d'indulgences.

Le croiriez-vous, Monſieur, je me ſuis donné les airs de chanter en Vers &

Digitized by Google

en Proſe Sa Majeſté le Roi Pruſſe ?

Ce n'eſt pas tout, j'ai oſé encore lui envoyer mon ouvrage & vous y louer de même que ſes autres Favoris, M. *de Voltaire* & M. le Comte *Algarotty :* je vous prie, Monſieur, de vouloir bien me pardonner ma témérité.

Mais peu s'en faut que je ne vous demande grace de vous l'avoir demandée.

C'eſt un ſacrilége à moi que de venir vous arracher aux myſtères céleſtes de Vénus & de Diane, pour vous ennuyer avec les miſérables riens d'une pauvre Mortelle qui n'a d'autre mérite que celui d'admirer le vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à M. le Comte ALGAROTTY.

VOtre galanterie, Monſieur, me raſſure ſur ma témérité, j'ai oſé faire votre

éloge dans un ouvrage que j'ai adreſſé à Sa Majeſté le Roi de Pruſſe: j'ai beſoin de l'indulgence du Roi & du Courtiſan : je ne louerai à l'avenir, je vous le jure, ni l'un, ni l'autre, qu'*in petto* ; ou pour mieux dire, je ne m'aviſerai de chanter leurs louanges que quand j'en ſerai digne; c'eſt-à-dire quand on murmurera quelque jour les miennes: paſſez-moi, Monſieur, ce petit trait de vanité; votre plume a donné de l'amour-propre à mon Sexe; vous n'avez pas dédaigné de nous initier aux myſtères de la lumière, & de créer exprès pour nous un aimable *Newtonianiſme*, où il nous eſt permis de cueillir des fleurs.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

Digitized by Google

Lettre de M. DE MORAND, Correſpondant Littéraire du Roi de PRUSSE.

MADAME,

Je m'intéreſſe trop à ce qui vous regarde, & je prends trop de part à votre gloire, pour ne pas être empreſſé à vous apprendre que je recois une lettre de Berlin dans laquelle M. d'*Arget* me marque que M. *de Voltaire* a préſenté lui-même votre Ode au Roi, & que c'eſt M. d'*Arnaud* qui l'a luë à ce Monarque.

Les beautés de cet Ouvrage n'ont point échappé à cette Cour, le véritable Parnaſſe de notre Siècle : M. d'*Arget*, comme Secrétaire des Commandemens de Sa Majeſté, vous en auroit lui-même annoncé le ſuccès ſans une indiſpoſition qui l'a empêché d'écrire.

Voilà donc, Madame, votre nom auſſi

célèbre dans le Nord qu'il l'eſt en France; & bientôt il ſera mis à côté des *Deshoulieres*, des *Graffigny*, & des *du Bocage*. Recevez-en, je vous prie, mon compliment avec autant de ſatisfaction que j'ai de joye à vous l'offrir & à vous aſſurer des ſentimens diſtingués avec leſquels je ſuis, Madame, Votre &c.

Lettre de M. ROY, Chevalier de l'Ordre de S. Michel.

MADAME,

Je reçois avec toute la reconnoiſſance poſſible le préſent dont vous m'honorez; l'applaudiſſement du Souverain que vous célébrez eſt digne de vous, la vertu anime votre lyre & la rend bien ſupérieure à celle de *la Lesbienne*, le Roi de Pruſſe nous rappelle *Juba* ce Prince ſçavant à qui les Athéniens ſi amis des Muſes dreſſé-

Digitized by Google

rent une Statuë plus honorable que celle qu'on lui eût élevée dans ſon Pays : votre Proſe a plus d'enthouſiaſme, Madame, que les Odes verſifiées depuis *Rouſſeau* le modéle en ce genre : je ſuis charmé que les talens qui dégénérent ou s'aſſoupiſſent dans notre Séxe s'éveillent & ſe relévent par le vôtre ; je me pique de ſentir la juſteſſe, l'élégance & la préciſion des Ouvrages tels que ceux qui viennent de vous.

Je ſuis avec reſpect, Madame &c.

---

*Lettre de M*** Ambaſſadeur à ***.*

MADAME,

On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, & à ce que vous penſez d'obligeant ſur mon compte, & aux beautés de l'Ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de

m'envoyer. L'Ode que vous adreſſez au Roi de Pruſſe eſt pleine de feu & de nobleſſe; les Muſes pourroient ſe plaindre qu'en parlant ſi bien leur langage, vous ayiez donné la préférence à la Proſe ſur les Vers; mais les gens d'eſprit ne vous en feront point de reproches: continuez, Madame, à faire honneur à votre Séxe, & à donner de la jalouſie au nôtre. Pour moi, je croirai toujours m'honorer en admirant bien ſincérement vos talents.

J'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

Lettre de M. l'Abbé CLAPERON, *du Château de S. Germain en Laye.*

MADAME,

Je ſerois bien ingrat, & je ne mériterois pas vos bontés, qui ſe renouvellent toujours à mon égard, ſi je n'en avois pas toute la reconnoiſſance que je dois.

Digitized by Google

J'ai un grand empreſſement, Madame, de vous aller remercier en perſonne de la grace nouvelle que vous me faites en m'envoyant votre dernier Ouvrage ; il eſt digne du Grand Monarque à qui vous l'offrez, c'eſt tout dire, Madame de *Gomez* y a applaudi en Connoiſſeuſe.

J'ai l'honneur d'être, Madame &c.

Lettre de M. le Baron de GODER, *de S. Germain en Laye.*

MADAME,

Je reçois avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance les productions de votre eſprit & les effets de la généroſité de votre cœur, qui me fait oublier le ſacrilége dont je m'étois rendu coupable, lorſque je vous parus légèrement touché des charmes de la Poëſie : mais, quand elle chante comme celle d'aujourd'hui le Héros du

Digitized by Google

Siècle, un des plus Grands Hommes de nos jours ; & en même temps un Monarque qui a daigné ſe ſouvenir de moi & me marquer des bontés, il n'y a pas moyen, Madame, de lui refuſer ſes hommages ! votre Ode les mérite à tous égards ; elle me paroît très-bonne, & des gens qui s'y entendent à qui je l'ai faite voir m'ont dit qu'ils en étoient très-ſatisfaits.

L'on ne ſçauroit rien ajouter aux ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

Lettre de M. DESLANDES, Auteur de L'HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

MADAME,

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire hier, c'eſt que je voulois vous laiſſer en liberté de recevoir les complimens de tous

Digitized by Google

tous ceux qui ont lû votre Ode ; elle eſt parfaitement belle & vous fait un honneur infini. Vos amis ſeuls ont été juſqu'ici les confidens de vos heureux talens, il eſt à propos que le Public les connoiſſe à ſon tour & qu'il vous rende juſtice. J'ai remis, Madame, en bonnes mains le premier exemplaire, je garderai le ſecond pour moi, & je remettrai encore le troiſiéme en d'auſſi bonnes mains : ce ſont de nouveaux admirateurs que je vous procure, & qui par avance ſe font un plaiſir de vous connoître.

Je ſuis avec un reſpectueux attachement, Madame, votre &c.

Lettre du Secrétaire de M. le Maréchal DE LOWENDAL.

MADAME,

M. le Maréchal m'a dit de vous marquer qu'il vous a lû avec beaucoup de

plaisir ; il a trouvé dans votre Ode au Roi de Prusse autant d'esprit que d'imagination ; pour moi je n'attribuë qu'à mon bonheur la bonté que vous avez euë de m'en envoyer un exemplaire ; recevez s'il vous plaît, Madame, mes remercimens, comme un hommage que je rends à vos talens, & comme un tribut de ma reconnoissance : je n'en resterai pas là, si vous le permettez ; j'irai vous faire mes excuses de ne vous avoir pas répondu sur le champ, & j'aurai la satisfaction de vous assurer moi-même des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre &c.

Parodie de la Chanson Parsembleu M. le Curé vous qui dirigez nos ames &c.

A Madame CURÉ.

PArsembleu, Madame CURÉ,
Sur le sommet du Parnasse,

L'on diroit que votre Muſe à ſon gré,
Voit Apollon face à face.

Vous n'y faites point de façon,
Quand vous montez votre lyre,
Elle ſe met d'abord à l'uniſſon,
Du Héros qui vous inſpire.

Ses accords ſont dignes des Dieux,
Pourquoi chercher autre choſe,
Quand on ſçait par des ſons mélodieux
S'immortaliſer en proſe.

Vos graces, vos talens divers,
Méritent qu'on les encenſe;
Mais nous cacher certains petits Vers,
Ah! c'eſt une conſcience.

Que par eux ſe montre au grand jour,
Votre aimable caractére,
Et ne goutez qu'avec le tendre amour,
Les délices du myſtére.

Réponſe ſur le même air.

Vous dites dans votre Chanſon
Que je vais ſur le Parnaſſe,
Or en cela vous avez bien raiſon,
Car j'y connois votre place.

Elle eſt auprès d'Anacréon,
Grand Chanſonnier de la Gréce,
Il n'avoit pas plus de délicateſſe,
Que vous l'ami d'Apollon.

*Lettre de M. *** Baron Pruſſien.*

MADAME,

Vous ſerez ſans doute ſurpriſe de recevoir une lettre d'un homme que vous ne vous remettez peut-être plus. Si vous voulez bien vous reſſouvenir de celui qui eut l'honneur de vous offrir pendant ſon

Digitized by Google

séjour à Paris *les Mémoires du Comte de Grammont*, & que vous récompensâtes si généreusement de cette bagatelle en lui envoyant d'excellents Vers de votre façon ; l'avantage de votre connoissance que je me suis acquise par-là, m'autoriseroit déjà à vous écrire, & à vous demander de vos nouvelles ; mais j'ai encore un autre motif qui m'a fait prendre cette liberté.

Je lus hier, Madame, dans *la Bigarrure*, feuille périodique qui paroît en Hollande, votre nom & quelques Vers que vous venez de composer à la louange du Roi de Prusse dont j'ai le bonheur d'être Sujet : comme tout ce qui vient de vous excite ma curiosité, & que principalement le peu que j'ai lû est marqué au coin d'une imagination heureuse & brillante, je souhaiterois ardemment de lire cet Ouvrage dont ces vers font partie ; pour cet effet je fis parcourir toutes les Librairies

de Berlin, mais malheureuſement on ne le trouve dans aucune ; je n'ai donc pû, Madame, me refuſer la ſatisfaction de vous écrire & de vous ſupplier de m'envoyer cette Brochure, qui, à en juger par l'échantillon que j'ai vû, doit être parfaite dans ſon genre : cette bonté de votre part m'obligera infiniment ; & ſi mon pays produit quelque choſe qui ſoit digne d'être lû dans le vôtre, je ne manquerai pas de vous l'envoyer : que ſçait-on, les climats tempérés, Madame, ne ſont pas toujours les ſeuls propres aux belles productions ; il y a des génies aſſez heureux qui au beau milieu des glaces ſont quelquefois enflammés du feu divin des Poëtes ; moi-même tout petit génie que je ſuis ; & quelque rigoureux que le froid ſoit à préſent ici, je me ſentis ému à la lecture de votre ouvrage ; le beau feu qui y régne m'échauffa & me fit preſque rimailler ; je voulois vous envoyer mes Vers ;

heureuſement pour vous & pour moi, j'ai changé d'avis : j'ai compris qu'il ſeroit ridicule qu'un Grimaud du Parnaſſe envoyât du fond du Nord ſes avortons à Paris.

J'ai l'honneur de vous aſſurer de l'eſtime avec laquelle je ſuis, Madame, &c.

Réponſe.

VOtre jugement, Monſieur, rend peu de juſtice à ma mémoire ; je ne vous remettrai plus, dites-vous ; prenez-vous la Riviere de Seine pour le fleuve Léthé ? Oui, Monſieur, j'ai l'honneur de vous remettre à merveilles, & vous n'avez jamais eu beſoin d'un préſent auſſi charmant que celui *des Mémoires du Comte de Grammont*, pour être gravé dans mon ſouvenir.

Ce Livre eſt admirablement bien écrit ; les avantures du Chevalier Gaſcon y ſont

contées par un Anglois francisé, dont le stÿle peut le disputer à nos meilleurs Ecrivains: mais, il m'en souvient parfaitement, tout ce que le Baron Prussien eut la bonté de me dire d'obligeant après m'avoir envoyé cet Ouvrage, balance les saillies du Héros méridional, & les graces de l'Historien *Amphibie*.

Voici, Monsieur, l'Ode en Prose à qui les Vers médiocres que vous avez vûs servent d'envoi; la Piéce répond à l'échantillon, cependant l'on a trouvé du feu, & de l'enthousiasme dans ma Prose: j'en ai l'obligation à mon héros; il m'a servi d'Apollon, & j'ai eu la satisfaction que la Cour & la Ville ont applaudi dans ce pays-ci à mon zèle: ajoutez-y l'agrément de m'envoyer les Vers que vous avez eu la bonté de faire, & la malice de garder: ne parlez pas tant, je vous prie, de glaces, ni de neiges; il n'y en a que dans vos plaines, & sur vos mon-

tagnes ; il n'en eſt point dans vos eſprits ; & ſi je jugeois par le vôtre de tous ceux de vos climats, j'y placerois volontiers la Zone Torride du Génie. L'on a tort de dire que les extrémités ſont froides ; car les expreſſions de la fin de votre charmante lettre ſont brulantes ; & ſi je ne craignois que les miennes ne le fuſſent un peu trop, je ſerois tentée de donner le nom de Volcan à votre plume.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite conſidération, Monſieur, votre &c.

Vers de M. le Baron Pruſſien.

DEſormais adieu les neuf Sœurs,
De leurs inſipides douceurs,
L'on rougira dans Amathonte ;
Et l'on verra couvert de honte
Tout le Parnaſſe, & ſes Rimeurs.
Ta charmante & ſuperbe Proſe,
Parmi les fruits de nos Auteurs,
Eſt à nos yeux ce que la roſe

Fut de tout tems parmi les fleurs.
Dieux, quel éclat, quelle nobleſſe,
Quelle fierté, quelles couleurs!
Oui, ta Proſe enchantereſſe
Ravit, tranſporte tous les cœurs.
O Dieu des Vers, par quel malheur,
CURE', la gloire du Parnaſſe,
Eprouva-t-elle ta rigueur?
Ah! que d'Auteurs à ſon exemple
Se paſſeront de tes faveurs!
Libre de gêne & de torture,
Des eſclaves de la céſure,
Ils abjureront les erreurs;
Leurs périodes ſans fadeurs
Effaceront tes chanſonnettes;
Et déſormais les Orateurs
L'emporteront ſur les Poëtes.

Lettre à Monſieur DAMMON, *Envoyé du* ROI DE PRUSSE.

MONSIEUR,

J'ai oſé célébrer les louanges du Grand Roi que vous repréſentez ſi dignement à

la Cour de Verſailles ; vous connoiſſez mieux que moi les vertus de ce Monarque ; daignez, Monſieur, ſuppléer à la foibleſſe de mon Séxe : la trompette ne nous ſied guères, & Apollon étoit de mauvaiſe humeur quand je l'ai priſe.

❀

La réponſe de M. DAMMON a été un Etui d'or, dont il m'a fait l'honneur de me faire préſent ; & j'ai eu celui de le recevoir des mains de M. le Chevalier DE MOUHY, qui eſt venu chez moi dans l'Equipage de M. DAMMON.

Remerciment à M. DAMMON ſur l'Etui d'or que j'ai reçu.

UN Etui deſtiné pour en faire un cachet,
Qui ſert à céler un ſecret,
N'étoit pas de ma compétence ;
Car mon cœur eſt ſi ſatisfait
D'un préſent de cette importance,
Qu'il ne ſçauroit être muet,
Ni cacher les tranſports de ſa reconnoiſſance !

Digitized by Google

Vers de M. RICAUD à Madame CURE' ſur l'Etui d'or dont M. DAMMON, Envoyé du Roi de Pruſſe, lui a fait préſent.

TOi qui chantes un Roi puiſſant,
Qui par ſes vertus nous étonne,
Le préſent que t'a fait un *Mécéne* charmant,
A cauſé ſur le Pinde un doux raviſſement:
Au lieu de caſque ou de couronne,
De par Phébus je te l'ordonne,
Sur ton Cachet grave ces Vers.
» Auteurs de cent Pays divers,
» Dammon doit être votre idole,
» Sa main chère à tout l'Univers,
» Change le Permeſſe en Pactole.

M. de FONTENELLE en faiſant viſite à Madame CURE', lui adreſſa les deux Vers ſuivants.

SI les Dames ont droit d'introduire des modes,
En Proſe déſormais on doit faire les Odes.

Digitized by Google

Vers pour remercier M. de FONTENELLE *de ſa viſite.*

CHer Anacreon de Neuſtrie,
Dont la rare & ſage Folie
Joint *Epicure* avec *Zenon*,
Votre viſite en ma maiſon,
Malgré le poiſon de l'Envie,
En tous temps, en toute ſaiſon
Fera le plaiſir de ma vie :
Mais en ce ſaint tems de pardon
Que nous accorde le Saint Pere,
Quel compliment puis-je vous faire
Qui n'ait un fumet d'oraiſon.
L'on ne parle que de priere,
De conférence, & de ſermon ;
Vous le ſçavez, Fils d'Apollon,
Je peux le dire ſans myſtère,
Nous parlons tout autre jargon ;
Il faut donc ſagement me taire,
Ou vous dire avec onction,
Vous m'avez fait faveur inſigne :
Ah ! Seigneur, je n'étois pas digne
Que vous vinſſiez dans ma maiſon !

Digitized by Google

*M. de ***. m'a adreſſé les Vers ſuivans au ſujet de la viſite de M. de* FONTENELLE.

NOn, tu ne recevras jamais plus grand honneur ;
Ta gloire pour le coup en devient immortelle ;
J'ai vû, de mes yeux vû l'Illuſtre FONTENELLE
Se ſentir animé de ſa premiere ardeur,
Pour te voir, te connoître, & rendre ſon hommage
Aux talents dont tu fais un ſi brillant uſage.

Par le même.

IMPROMPTU.

QUand, d'un Grand Roi, d'un mérite ſuprême,
Dans ton Ode, CURÉ, tu chantes les vertus,
L'on ne ſçait ce qu'il faut qu'on admire le plus
Ou de ce Prince, ou de toi-même.

Jugement de M. FRERON sur l'Ode au Roi de Prusse, dans les Lettres sur les Ecrits du temps.

LEs Caffés sont les licées des Génies naissans ; c'est dans ces Académies qu'ils font leurs premiers exercices ; combien de beaux Esprits aujourd'hui célèbres doivent à ces doctes Ecoles leurs brillantes éducations ; mais ce qu'on n'avoit pas encore vû, ce qui rehausse la gloire de notre Siècle, c'est qu'une Maîtresse de Caffé elle-même ait changé la moitié de son comptoir en pupitre, & que les Vers coulent de sa veine avec autant d'abondance que le Nectar qu'elle verse aux Dieux assemblés autour d'elle ! *Hebé* & *Calliope* à la fois, Madame CURÉ, à l'exemples des Déesses, qui, lorsqu'elles briguoient les hommages des Mortels, étoient obligées de descendre jusqu'à eux, a fait des avan-

ces poëtiques aux Auteurs, elle en a reçu des éloges qu'elle doit croire dictés par la juſtice bien plus que par la reconnoiſſance & la galanterie ; non contente d'avoir conſacré dans ſes Vers les noms des Poëtes qui chantent les Rois & les Héros, elle vient d'élever ſon vol juſqu'au Trône d'un Prince, le Rival & le Pere des Grands Écrivains, elle ne marche point dans des routes vulgaires. Son Ode au Roi de Pruſſe eſt en Proſe, & l'Épître dédicatoire eſt en Vers ; la Proſe m'a paru très-poëtique, & les Vers très-proſaïques : comme il y a du génie, de la nobleſſe, de la force & des graces dans ſa Proſe, cela juſtifie ſelon moi le parti qu'elle a pris de s'abſtenir de la rime & de la meſure.

Réponſe à M. FRERON.

DAns le travail périodique
Que vous ſçavez remplir avec tant de ſuccès ;

Me louer n'étoit pas assez,
Il y falloit mêler quelques traits de critique,
Pour être crû plus facilement,
Et rendre moins suspect votre éloge charmant :
Ma Poësie est prosaïque,
Comme ma Prose est poëtique,
Et c'est là votre sentiment.
Je n'appellerai point de votre jugement ;
Mais d'un pareil défaut je vous dirai la cause :
La femme est ordinairement
Contrariante en toute chose ;
Comme elle prend tout de travers,
Dans la Prose elle écrit en Vers,
Dans les Vers elle écrit en Prose.

Jugement de M. l'Abbé de la PORTE *sur l'*Ode au Roi de Prusse *dans ses Observations sur la Littérature Moderne.*

JE vais dire un mot d'une petite piéce qu'Appollon lui-même, assis sur Pegaze semble avoir dictée du haut du Pinde, dans le fort de son entousiasme ; c'est une

Ode en Proſe, l'Ouvrage d'une Dame adreſſé au Roi de Pruſſe, Madame CURÉ, auſſi connuë dans Paris, par les Vers ingénieux qu'elle écrit aux Gens de Lettres, que par les jolies réponſes qu'elle en reçoit: elle vient par des ſons plus mâles, & plus nerveux, de célébrer la gloire d'un Prince Auteur, Héros, Légiſlateur, & Grand Roi.

Remerciment à M. l'Abbé de la PORTE.

PUiſqu'aujourd'hui votre plume publie
L'eſtime dont toujours vous avez honoré
Votre meilleur & plus ſincère amie;
De ce bonheur ſi deſiré,
Qu'à peine j'avois eſpéré,
Souffrez que je vous remercie:
Vous qui jugez de tout ſuivant les loix,
Que preſcrit d'un Cenſeur le goût & la ſcience,
Vous avez pour mon Ode aſſez de complaiſance,
Pour faire ſoupçonner qu'un Juge quelquefois,
Du côté qu'il lui plaît fait pencher la balance.

Digitized by Google

Au ROI DE PRUSSE à l'occaſion de la tranſplantation de M. de VOLTAIRE en Pruſſe.

APôtre zélé de Thémis,
Qui ſagement as chaſſé de ſon Temple
La Chicane & ſes Favoris,
FREDERIC, prêche-nous d'exemple!
Tu viens de ravir à LOUIS
La fleur de ſes plus beaux eſprits:
Jadis l'enlévement d'une Beauté d'Aſie,
De cent Peuples divers excita la furie.
Tu ſçais combien de ſang le fleuve *Simoïs*
Vit couler dans les murs de la Cité Troyenne:
Tu n'es pas, FRÉDÉRIC, plus juſte que PARIS.
VOLTAIRE vaut bien mieux qu'HÉLÈNE.

Réponſe à un Petit-Maître qui me badinoit ſur mon goût à faire des Vers.

JE ſuis Marchande de Liqueur,
J'en vendis, & j'en vends encore,
Veux-tu de mon eau d'ellebore?
Je t'en offre de tout mon cœur.

Digitized by Google

Remerciment à Madame DENIS, *Niéce de M.* DE VOLTAIRE *qui m'avoit envoyé un fort bel Eventail.*

AUx haleines du doux Zéphire
Je préfére votre évantail :
Quelle Muſe en pourroit décrire
Et la richeſſe, & le travail !
Lorſqu'il agitera doucement mon camail,
Et qu'il rafraichira l'air chaud que l'on reſpire ;
J'aurai devant les yeux un préſent que j'admire.

Lettre à Madame de GRAFFIGNY, *le 29 Juin 1750.*

MADAME,

Je ne puis réſiſter à l'empreſſement que j'ai depuis longtems de vous témoigner combien je participe à l'eſtime que paroiſſent avoir pris pour vous tant de Savans qui fréquentent chez moi, & ſurtout M. *Deſlandes* votre ami & le mien : ils parlent tous de vos Ouvrages & de

votre nouvelle Comédie, comme des gens véritablement pénétrés de l'admiration qui lui eſt duë : aux applaudiſſemens que vous recevez, permettez-moi, Madame, de joindre les Vers ſuivans.

Vers à Madame de GRAFFIGNY.

APrès avoir touché le cœur
Avec les ſentiments d'une aimable l'Etrangere, *
Que vous ſçutes former pour plaire
Au plus difficile Lecteur.
Vous venez d'introduire un ſujet ſur la Seine
Qui ſait l'art de charmer l'eſprit ;
Et MOLIERE jamais aux Peuples de la Seine
Ne fit rien voir de mieux écrit.

Je ſuis avec le reſpectueux attachement où je ſerai toute ma vie, Madame, votre très-humble, & très-obéiſſante Servante, CURÉ.

---

* Les Lettres d'une Péruvienne.

Digitized by Google

*Lettre de Madame de ****

MADAME,

Malgré l'embarras où je ſuis dans ce moment, je n'aurois garde de ne pas répondre aux choſes obligeantes que vous me dites.

Vous me citez un nom bien agréable pour moi, Madame : ſi M. *Deſtandes* eſt content de *Cénie*, c'eſt pour moi le comble de la gloire.

Je ne ſuis point étonnée qu'il ſoit votre ami ; vous faites des Vers ſi bien tournés que je ne doute point que bientôt nous ne voyons de vous, Madame, des Ouvrages qui donneront autant de plaiſir à lire que les ſiens propres : continuez-moi votre amitié, je vous en prie, & ſoyez perſuadée de la parfaite reconnoiſſance avec laquelle je ſuis, Madame, Votre &c.

Digitized by Google

Lettre à Madame DE PUYSIEUX, *Auteur* des Caractéres.

MADAME,

Voudrez-vous bien agréer cette miſére dont ma Muſe amphibie vient d'accoucher ; le nom du Héros que je louë peut ſeul faire valoir mes louanges, je dirois auſſi que mon Séxe pouroit aider à l'étayer, s'il ne paroiſſoit depuis peu des Ouvrages mâles d'Auteurs femelles : vous rougiſſez, Madame, mais raſſurez-vous, mon caractére n'eſt pas de choquer *les caractéres* des autres ; vous ſçavez être modeſte, & moi je ſçai me taire.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite eſtime, Madame.

Digitized by Google

Réponſe de Madame DE PUYSIEUX.

MADAME,

Je ſuis extrêmement flattée que vous ne m'ayez point oubliée dans les envois de votre Ouvrage, que j'ai lû & admiré avec plaiſir ; je vous prie de croire, Madame, que je ſerai toujours charmée de voir vos productions : recevez les miennes que j'ai l'honneur de vous envoyer comme la preuve de la conſidération avec laquelle je ſuis, Madame, Votre &c.

Remerciment à Madame DE PUYSIEUX *ſur le Préſent de ſon Livre* des Caractères.

AU commencement du Printems,
Un galant homme donne avec un ſoin extrême
Comme un Préſent des plus brillants,
Un

Un Bouquet à celle qu'il aime ;
Mais du matin au ſoir, ces fleurs
Perdent leurs plus vives couleurs.
Une Dame d'eſprit n'en agit pas de même ;
Et dans ſa libéralité,
On trouve de l'utilité :
Témoin le Livre exquis dont elle me vient faire
Un don que j'ai peu mérité ;
Mais en traçant maint *Caractère*,
Elle prend pour le ſien la généroſité.

Vers à Mademoiſelle FAUQUES, *Auteur du* TRIOMPHE DE L'AMITIE'.

VOtre charmant Ouvrage où brille le génie,
Reléve une vertu dans le monde avilie,
Et dont on ne remplit les devoirs qu'à moitié :
Rien ne manqueroit plus à mon ame ravie,
Si je pouvois avoir quelque jour pour Amie,
Celle qui ſait ſi bien parler *de l'amitié*.

Voilà, Mademoiſelle, ce que ma Muſe m'a inſpiré en faveur du Livre que vous avez donné au Public, & que je n'ai pû poſſeder auſſi longtems que je l'aurois

ſouhaité; puiſque l'on ne me l'a prêté que pour vingt-quatre heures : je crains qu'il n'y aye des beautés que je n'ai pas eu le tems de connoître entiérement.

Je vous prie d'être perſuadée de l'attachement que j'ai voué aux perſonnes de mérite ; & par conſéquent de celui avec lequel j'ai l'honneur d'être, Mademoiſelle, votre &c.

Réponſe de Mademoiſelle FAUQUES.

JE ſuis très-flattée, Madame, des éloges que vous donnez *au Triomphe de l'Amitié* : vous ne l'avez, dites-vous, que parcouru, je ſerai charmée qu'il vous amuſe encore quelques inſtans ; j'aurois répondu plutôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi j'avois pû vous offrir plutôt l'Ouvrage qui me l'a attiré.

Vos vers ſont charmans ; l'amour-pro-

Digitized by Google

pre le plus endormi ſeroit réveillé par vos louanges : combien n'en méritez-vous pas à votre tour ; j'avois lû votre Ode ; & je l'avois trouvée telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire très-bien.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite eſtime, Madame, votre &c.

A Mlle BASSEPORTE *demeurant au Jardin du Roi.*

JE ne ſçaurois réſiſter plus longtemps aux mouvemens que la reconnoiſſance m'inſpire, pour vous remercier de la maniere affable avec laquelle vous avez bien voulu me recevoir avec toute ma compagnie : les gens à talens ſont ordinairement ſi préoccupés, qu'ils n'ont pas toujours le loiſir d'être polis ; mais vous, Mademoiſelle, vous joignez admirablement bien la ſcience à l'uſage du mon-

de : c'eſt-là non ſeulement ſe faire eſtimer, mais encore ſe faire aimer.

Que vous dirai-je ici de toutes les merveilles
Qui ſemblent naître ſous vos doigts ?
Je n'en vis jamais de pareilles
Pour les couleurs & pour le choix.
J'avois juſqu'à ce jour penſé que la Peinture
Eſt un Art qui prétend imiter la Nature ;
Mais par vos Ouvrages divins,
Il ſemble que les fleurs que nous devons à Flore
Sont encore au-deſſous de celles que vos mains
Font ſi facilement éclore.

Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir vous témoigner après toutes les raretés que j'ai vuës chez vous, & qui m'ont cauſé une admiration égale à la parfaite eſtime avec laquelle je ſerai toute ma vie, Mademoiſelle, votre &c.

Ce 30 Juin 1750.

Digitized by Google

Réponſe de Mlle BASSEPORTE.

HAbituée, Madame, à être fêtée comme vous devez l'être, par les talens que vous poſſédez, ceux qui ont l'avantage de vous connoître ne font que vous rendre juſtice; je ne peux m'empêcher d'être étonnée que vous marquiez de la ſenſibilité pour la réception la plus ſimple que je vous ai faite : la nombreuſe compagnie me permit à peine de ſavoir avec qui j'étois ; je ne dois qu'à votre caractére naturellement obligeant les vers flatteurs que vous me faites la grace de m'adreſſer; mes foibles talens n'en méritent aucun : je fais ce que je peux, & c'eſt tout: je vous remercie de votre ſouvenir. J'ai l'honneur d'être avec conſidération, Madame, votre &c.

Ce 30 Juin 1750.

A Mlle de S. PHALIER, Auteur de plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers.

LEs différentes Poësies,
Qu'ont donné tant d'Auteurs jaloux de leurs travaux,
Ont été tantôt bien, & tantôt mal choisies ;
Mais leurs Livres étoient trop gros :
Il n'en est pas ainsi du Recueil admirable
Qu'a donné de puis peu de jours,
Au Public satisfait une Muse adorable,
Dont les Ouvrages sont trop courts.

Réponse de Mlle de S. PHALIER.

LA plus juste reconnoissance
Me force d'élever la voix :
Mais comment rompre le silence,
Pour bien chanter qui célébre les Rois ?
Ce Roi, ce Savant & ce Sage,
Ce nouveau *Salomon du Nord*,
Approuva votre hommage ;
Et pour le prix de votre digne effort,
Vous remportâtes sur l'arène,

Digitized by Google

Foulant aux pieds l'Envie, un laurier précieux,
Offert des mains d'un Auguſte *Mécène*,
Également chéri des hommes & des Dieux.
Honneur de notre ſéxe, Apollon vous inſpire,
Lorſque ce Dieu ſourit aux ſons de votre lyre,
Et vous comble de ſes faveurs,
Tout applaudit, vous régnez ſur les cœurs.

Lettre de M. MIGNARD.

MADAME,

J'ai lû avec autant de plaiſir que d'admiration votre Ode au Roi de Pruſſe; qu'il eſt beau & glorieux à votre Séxe d'oſer marcher dans une carrière où les plus hardis Savans n'oſent entrer qu'en tremblant.

Vous n'aimez que le carillon
Des groſſes Cloches d'Apollon;
Pour moi je n'ai que des ſonnettes
Qui ſont le plus ſouvent muettes,
Ou ſi vous voulez, des grelots
Qui ne valent pas des zéros;

Digitized by Google

Enfin je ne fais rien qui vaille,
Et je ne ſuis pour mon malheur
Qu'un pauvre & miſérable Auteur,
Dont le talent ne produit pas la maille.
Vous ne chantez que les Héros;
Vous ne célébrez que leur gloire;
Les doctes Filles de Mémoire,
A parler franchement, ne ſont que vos échos.
CURÉ, que je reſpecte & que toujours j'admire,
Prêtez-moi les doux accords,
De votre ſçavante lyre,
Dans mes poëtiques tranſports
Je reſſuſciterai les Morts.

Voilà, Madame, quelques Vers de ma façon: ſi vous les trouvez bien, j'en ſerai fort aiſe; ſi vous les trouvez mal, je viendrai prendre de vos leçons; ſi vous voulez bien prendre la peine de m'en donner, je tâcherai de profiter des lumières d'une ſeconde Madame *Deshoulieres* que vous remplacez ſi dignement.

Je ſuis avec autant de reſpect que d'admiration, Madame, votre &c.

Digitized by Google

A Madame CURE'.

ETre femme ſans jalouſie
Et ſavante ſans frénéſie,
Bien juger, ſans préſomption,
Bien parler, ſans prétention,
Etre tendre pour ſes amis,
Donner ſouvent de bons avis,
Savoir corriger la jeuneſſe,
Et la guider dans la ſageſſe,
Etre joyeuſe ſans folie,
Sérieuſe ſans prudhomie,
D'accueil doux ſans être affecté,
N'avoir point d'inégalité,
C'eſt-là ſans doute un beau portrait:
Sans lui donner le dernier trait,
On peut dire, Chère CURÉ,
Qu'il n'eſt ni fini, ni flatté;
Vous voudriez ſçavoir mon nom?
Je ſuis beaucoup de vos amis,
De plus Auteur de grand renom:
Je m'appelle LOUIS MAUGIS.

Réponſe de Madame CURE'.

JE ne me connois point les vertus que je lis
Dans votre Epitre ingénieuſe :
Vous me peignez, Muſe flatteuſe,
Comme je voudrois être, & non comme je ſuis :
Je n'oſerois me croire le modéle
Des traits dont brille ce portrait :
Il ne ſçauroit être fidéle,
S'il ne préſente point l'objet
Pour qui votre pinceau l'a fait.

Epître à Madame CURE', *par M. de* BELLY.

JE rêvois cette nuit, ce n'eſt point un menſonge,
Qu'une Divinité m'apparoiſſoit en ſonge :
C'étoit, je crois, Thalie, ou plutôt Apollon,
Qui me porte à l'inſtant dans le Sacré Vallon.
A peine y fus-je entré qu'une ſubtile flamme,
Pour chanter tes vertus, s'empara de mon ame :
Sous un myrthe à l'écart, j'entendois les propos
Que l'amoureux Ovide adreſſoit à *Sapho*.
» Vous êtes, diſoit-il, des Muſes la dixiéme ;

» Apprenez que CURÉ doit faire la onziéme:
» Dans ce qu'elle produit on ne voit rien d'hu-
» main,
» En Proſe comme en Vers, tout chez elle eſt
» divin.
Mon cœur à ce diſcours eſt tranſporté de joye,
Impatient j'attends qu'Apollon me renvoye,
Pour te dire combien on célébre ton nom:
Il eſt partout gravé ſur le mont Hélicon.
Le ſon harmonieux de la lyre d'Orphée,
Me fit ouvrir les yeux; je ne vis plus Morphée.

Lettre à Madame la Comteſſe de VERTILHAC.

MADAME,

Quand le mérite eſt connu, c'eſt comme ſi la perſonne l'étoit: ainſi je prends la liberté de vous écrire comme ſi j'avois l'honneur de vous connoître.

C'eſt au ſujet, Madame, de quelques *Bouts-rimés* que j'ai vûs entre les mains

de M. *Monier ;* comme votre nom s'y trouve, & qu'il eſt reſpectable pour moi, j'ai crû devoir les remplir. M. le Chevalier de *Laurès* m'a aſſuré que vous ne déſapprouveriez pas ce petit travail ; recevez-les en qualité d'un hommage que je vous rends, & comme un témoignage de la reſpectueuſe eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-obéiſſante Servante.

Bout-Rimés.

MOn cœur devient captif comme le *Cotignac*,
Qu'en ſa petite boëte avec force l'on *Flaque ;*
Je veux être à l'aimable & ſage *Vertilhac*
Plus ſoumis qu'à *Mentor* ne l'étoit *Télémaque.*
En Hollande j'irois lui chercher du *Tabac ;*
Ce qu'autrefois ſentit *Pyrrhus* pour *Andromaque*,
Pour elle je le ſens au fond de *L'eſtomac ;*
Pour lui plaire j'irois en hyver ſans *Caſaque.*
Chacun à ſon ſujet parle *Ab hoc & ab hac.*
Avec moins de raiſon qu'un Suiſſe en ſa *Baraque.*
Pour moi qui ne connois ni menſonge, ni *Craque*,

Digitized by Google

Si je ne l'aime pas, je veux qu'un *Auvergnac*
Mette, en bon Chaudronier, ſur ma bouche, une *Plaque*,
Et que ma Montre d'or devienne une *Patraque*.

Réponſe de Madame la Comteſſe de VERTILHAC.

JE mérite ſi peu, Madame, d'occuper des Muſes telles que vous, que j'ai reçu avec autant de ſurpriſe que de reconnoiſſance ce que la vôtre vous a inſpiré en ma faveur : tant d'eſprit eût dû être employé pour un ſujet plus digne de vos Vers ; je vous rends grace, Madame, d'un éloge ſi brillant & ſi capable de m'inſpirer de la vanité : au retour de ma Terre je me ferai un plaiſir d'aller vous connoître en perſonne, & vous ſerez la bienvenuë chez moi ; ne doutez point, je vous prie, des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble & très-obéiſſante Servante.

Ce 14. Novembre 1750.

Digitized by Google

A Monſieur le Chevalier de LAURES, *qui a remporté trois fois le prix de l'Académie Françoiſe.*

JE regarde comme une grace
L'honneur qu'aujourd'hui je reçois,
Puiſque du ſommet du Parnaſſe
Vous deſcendez juſques à moi.
De votre nouvelle couronne,
Ni de l'éclat qui l'environne,
Vous n'êtes guère fier ainſi que je le voi;
Plutôt que le hazard, le mérite la donne,
Et l'on doit l'eſtimer plus que celle d'un Roi.

Réponſe de M. le Chevalier de LAURES.

QUe mon ſort eſt digne d'envie!
Fille du goût, que vos ſoins ſont flatteurs,
Quoi, de vos propres mains entrelaſſer de fleurs
La palme d'Apollon qu'elles auroient cueillie,
Si vous aviez daigné combatre dans nos jeux!
Un bienfait ſi brillant m'étonne;

Le don d'un cœur si généreux
Peut seul être au-dessus d'une telle couronne.

Ce 2. Sept. 1750.

---

*Compliment à M. S***, Maître des Requêtes.*

VOus, chez qui de sages amis
Font les délices d'une table,
Où l'on trouve toujours plus d'un mets délectable;
Mais où le plat le plus exquis,
Est, suivant leur rapport, votre présence aimable;
Qu'à mes yeux vous êtes louable
D'avoir, joint un cœur généreux,
Aux talents d'un génie heureux!
Sur un tel point, S***, je ne saurois me taire,
Et souvent je m'écrie, ah, qu'il est glorieux,
De n'avoir, comme vous, du bien que pour en faire!

Ce 15. Octobre 1750.

Digitized by Google

*Réponſe de M. *** Maître des Requêtes.*

MADAME,

J'ai reçu les jolis Vers que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; vous rempliſſez parfaitement l'idée que mes amis m'avoient donnée de vos talents, & de votre facilité à faire parler les Muſes ſur les Sujets les plus ordinaires : je voudrois pouvoir vous rendre tout ce que vous méritez, & vous marquer en beaux Vers ce que je penſe ſur votre compte ; mais hélas, je ſuis muet de naiſſance pour parler le langage des Dieux, & dans l'exacte vérité je ſuis de ceux à qui on feroit plutôt faire un *Batteau*, qu'un *Rondeau*.

Je ſuis donc réduit à ne pouvoir vous marquer ma reconnoiſſance, Madame, qu'en Proſe, c'eſt mon langage ordinaire comme celui de *M. Jourdain ;* encore ſuis-je ſouvent obligé par état d'entre-

mêler des mots barbares & gaulois ; je tâcherai du moins de m'en garantir en répondant à un compliment auſſi gracieux que le vôtre ; je voudrois bien que vos affaires vous permiſſent de venir à la campagne où j'habite depuis quelque tems, voir par vous-même ſi mes amis n'ont pas été trop prévenus dans l'idée qu'ils vous ont donnée ſur mon compte ; & s'il eſt vrai que je ſuis bon à connoître le verre à la main : pour moi, Madame, je ſuis perſuadé que vous devez faire les délices de la meilleure compagnie : lorſqu'on peut faire d'auſſi jolis Vers ſur un ſujet ſi ordinaire & auſſi peu connu que je le ſuis, on eſt en état de produire les meilleurs *impromptu*, dignes des *Coulange* & des *Villedieu*. Mon premier empreſſement à mon retour à Paris, ſera d'avoir l'honneur de vous voir, & de vous marquer l'eſtime ſincère & parfaite avec laquelle je ſuis, Madame, votre &c.

Ce 20. Octobre 1750.

Digitized by Google

Epitre de Monſieur LEMIERE *qui a remporté deux fois le prix de l'Académie Françoiſe.*

DE mille eſprits, Muſe adorée,
Vous rangez mon cœur ſous vos loix ;
Mais animez auſſi ma voix,
Vous en ſerez mieux célébrée.

Comment à la fleur de vos ans,
Sur l'Hélicon trouvez-vous place ?
Vous couronnez votre Printems,
Des plus belles fleurs du Parnaſſe.

A pleines mains vous les cueillez ;
Je ne les trouve qu'avec peine ;
Vous chantez, je ſuis ſans haleine ;
Je ſuis obſcur, & vous brillez.

Votre eſprit charmant & fertile
Rend tout notre ſexe jaloux ;
Ecrire n'eſt qu'un jeu pour vous,
Penſer n'eſt pas plus difficile.

Digitized by Google

Dans l'âge des agrémens,
Des frivolités, des caprices,
La vérité fait vos délices,
L'étude remplit vos momens.

Que d'attraits votre eſprit raſſemble !
Les Arts ſont vos Rois, & vos Dieux ;
Ils régnent ſur vous tous enſemble,
Et vous régnez ſur nous par eux.

Réponſe de Madame CURE' *à Monſieur* LEMIERE.

JE ne m'attendois pas ſitôt
A vos témoignages de zéle ;
Mais vous ſçavez bien qu'il ne faut
Trop faire attendre une Femelle :
J'ai trouvé plus d'un trait flatteur
Semé dans votre aimable Epître,
Et je voudrois de tout mon cœur
Les mériter à juſte titre :
Je fais pourtant ce que je puis ;
Pour y réuſſir, je m'inſtruis.

Digitized by Google

Dans cette charmante Assemblée,
Que forment tant de Beaux-Esprits ;
De leurs bontés je suis comblée,
En profitant de leurs avis :
Vous y joindrez aussi les vôtres,
Qui seront pour moi d'un grand prix,
Autant du moins que ceux des autres.

A M. DESLANDES, Commissaire Général de la Marine, & Auteur de L'HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE, ET DE PIGMALION.

A Votre réputation,
Fondée avec raison sur tant de beaux Ouvrages,
Je ne puis refuser mon admiration.
Tandis que les Sçavans vous donnent leurs suffrages,
Au marbre de *Pigmalion*,
Vous donneriez plutôt la parole & la vie,
Que d'imposer silence à mon Sexe entêté,
Lorsque de vous loüer il a conçu l'envie ;
Et surtout quand l'éloge est si bien mérité.

Digitized by Google

Réponſe de Monſieur DESLANDES *à Madame* CURE'.

MADAME,

Je ſuis extrêmement flatté de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire : vos Vers ſont charmants & pleins d'eſprit ; je n'y trouve qu'une choſe à redire ; c'eſt que je ne mérite point les louanges que vous me donnez ; elles ſont aſſaiſonnées cependant d'une maniére ſi délicate qu'elles ont ſurpris mon amour-propre : j'eſpére demain avoir le plaiſir de vous voir & de vous aſſurer de la reconnoiſſance, de l'eſtime ſincére & de la conſidération que j'ai pour vous, DESLANDES.

Recevez, s'il vous plaît, *la Princeſſe de Monferrat* que j'ai l'honneur de vous envoyer.

Remerciment de Madame CURE' à Monſieur DESLANDES.

CE n'étoit pas aſſez d'envoyer un préſent,
Et d'offrir pour inſtruire & pour charmer les gens,
Un bon Livre où l'utile eſt joint à l'agréable;
Il faloit, ſelon vous, chez eux les aller voir:
Afin qu'un pareil don devînt plus remarquable,
Mais un autre deſſein peut auſſi vous mouvoir:
Depuis longtems la Renommée,
A vous louer accoutumée,
Publie en vous plus d'un talent:
Suivant la politeſſe, & ſes divers uſages,
Vous me vouliez prouver que vous êtes galant,
En converſation comme dans vos Ouvrages.

Seconde Lettre de M. DESLANDES à Madame CURE'.

JE ſuis très-fâché, Madame, de ne vous avoir point trouvée avanthier chez vous; ce fut un véritable malheur pour moi.

Digitized by Google

J'eſpére que le ſort me ſera plus favorable la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous aller voir ; car j'ai mille choſes à vous dire : il eſt ſi rare de rencontrer une perſonne qui penſe comme vous faites au milieu des embarras dont vous êtes aſſiégée qu'on vous doit une double eſtime.

Vers par le même.

DOnner à ce qu'on écrit
Une tournure agréable,
Mêler dans tout ce qu'on dit
Je ne ſçai quel air aimable,
C'eſt votre art de chaque jour,
Rien ne vous manque pour plaire ;
Mais quel heureux caractère
Pourroit vous plaire à ſon tour ?

Je vous ſouhaite, Madame, tout ce que vous pouvez vous ſouhaiter à vous-même, c'eſt aſſez vous en dire.

Pigmalion vous ſera remis inceſſament.

Ce 9. Mai 1750.

Vers de M. DESLANDES à Madame CURE', en lui envoyant un petit Ouvrage intitulé : PIGMALION OU LA STATUE ANIME'E.

ALlez, *Pigmalion*, allez voir Célimene,
Si pour d'immobiles appas,
Vous sentites jadis une cruelle peine,
Dieux ; que ne sentirez-vous pas,
Pour un objet vivant, pour un objet aimable,
Qui joint à l'art heureux de penser finement,
L'art plus heureux encor d'amuser galamment,
Ceux qu'attire chez elle un destin favorable!
Mais craignez de former des nœuds,
Que romproient mille & mille obstacles,
Pour rendre les Mortels heureux,
Vénus ne fait plus de miracles.

Remerciment sur l'Envoi de PIGMALION.

J'Ai lû cet Ouvrage charmant,
Escorté d'une Epître encore plus charmante,

Il

Il m'eſt offert ſi galament ;
Que je dois en être contente :
Je veux laiſſer à part des complimens flatteurs,
Et pour la vanité peut-être ſéducteurs,
Puiſque je ne m'y ſuis nullement reconnuë ;
Mais à parler ſans fiction,
Vos Vers animeroient plutôt une Statuë,
Que les vœux de *Pygmalion.*

Lettre de M. DESLANDES.

NE pouvant, Madame, avoir l'honneur de vous aller voir ; je vous prie de me donner de vos nouvelles ; je m'y intéreſſe vivement : pour les miennes, elles ſont aſſez équivoques ; je me bleſſai à la jambe en voulant deſcendre de caroſſe, je garde malgré moi la chambre.

Aſſis mal à mon aiſe
Sur une longue & dure chaiſe,
Sans pouvoir aller ni venir,
J'attends que la Nature

D'une main ſalutaire & ſûre
Veuille enfin me guérir :
J'ai de la peine à lire ;
Je puis encore moins écrire :
Vous le ſentirez aiſément,
A mon froid compliment :
Mais qu'y faire, quand eſt bleſſée
La moitié de nous, c'eſt le corps ;
Ah, que l'ame eſt embarraſſée,
A faire jouer ſes reſſorts !

Je vous ſouhaite, Madame, une parfaite ſanté, accompagnée de ces plaiſirs de l'eſprit que vous ſçavez ſi bien goûter.

Réponſe.

EN rentrant chez moi, Monſieur, j'ai apperçu une lettre de votre écriture; je l'ai décachetée avec l'empreſſement que j'ai toujours lorſqu'il s'agit de lire ce que vous me faites l'honneur de m'écrire : mais que j'ai été mortifiée quand cette lecture m'a appris votre accident ; enſuite

Digitized by Google

j'ai réfléchi qu'il n'eſt pas ſi grand par la raiſon que vous allez voir.

Si vous êtes pris par les pieds,
En ne vous voyant pas, l'amitié ſeule enrage;
Si par la tête vous l'étiez,
Sans doute le Public y perdroit davantage.

Vous trouverez ci-joint, Monſieur, des Vers d'un de mes amis qui ont été faits lorſque Pygmalion a paru; ils ſont ſi jolis que j'ai crû, ſi vous ne les avez pas, que vous les verriez avec plaiſir.

Vers allégoriques à l'Auteur de PYGMALION *par M.* LEMIERE.

QUand Pygmalion s'attendrit
A l'aſpect de ſon propre Ouvrage,
Ce fut toi, ce fut ton eſprit,
Qui fit, d'un marbre froid, l'objet de ſon hommage;
Ce fut ton aimable pinceau,
Qui mieux que ſon docte ciſeau,
Rendit une ſtatuë, à ſes regards ſi belle,

C'eſt toi ſeul qui verſas ſur elle,
Ce feu pur & divin, ce rayon créateur,
Toi ſeul qui dans ſon jeune cœur,
Sçus jetter de l'amour la premiere étincelle :
Sentir, deſirer, plaire, adorer ſon amant,
Elle ſçut tout, tu lui fis tout connoître :
L'heureux Pygmalion n'en fut que l'artiſan,
Il forma la matiére, & tu lui donnas l'être.

Réponſe de M. DESLANDES.

SI je n'avois conſulté que mon impatience, j'aurois, Madame, eu l'honneur de vous voir dès hier ; mais le Chirurgien auquel je me ſuis aſſujetti m'a conſeillé de garder encore la chambre : j'en ſuis d'autant plus mortifié, que je brûle d'envie de vous aller remercier de vos attentions obligeantes, & de vous renouveller tous les ſentimens d'eſtime & de conſidération qui m'attachent à vous pour toujours.... Ce 3. Juin.

Rien n'eſt plus fin, ni plus délicat que

Digitized by Google

les Vers que vous avez eu la bonté, Madame, de m'envoyer ; l'Ouvrage eſt certainement au-deſſous de la maniere ingénieuſe dont il eſt loué : vous me ferez un ſenſible plaiſir de me faire connoître M. LEMIERE, l'Auteur de ces Vers ; ce n'eſt point là ſon coup d'eſſai, il eſt Maître paſſé en Poëſie ; je lui dois un ſincère remerciment ; s'il pouvoit être fait par vous, Madame, il n'en auroit que plus de grace, plus de mérite.

Epître à Madame CURE' *par M. de* BONNEVAL, *Auteur de pluſieurs Ouvrages en Proſe & en Vers.*

L'Amour ſeul fait plus de Poëtes
Qu'Apollon & ſes doctes Sœurs,
Ils ne ſont que les interprêtes
Des tendres ſecrets de nos cœurs.
Du tems que j'allois au Parnaſſe
L'Amour y conduiſoit mes pas,
Je conſultois moins mon Horace,

Qu'Iris avec tous ſes appas.
Ce tems eſt paſſé, j'en ſoupire,
De dépit j'ai briſé ma lyre ;
Mes Vers foibles & languiſſans
Annoncent que j'ai cinquante ans :
Je crains de vous rendre un hommage ;
Mais l'Amour a cet avantage
Que ſon ſtile eſt toujours divin ;
Et je me ferois un ſcrupule
De le faire parler en vain.
Sauvez-moi de ce ridicule,
En me mettant dans votre écrain !
Je donnerois mon Benſerade,
Et la plus galante balade,
De *Voiture* & de *Saraſin*,
Pour quelques Vers de votre main ;
Mon couchant ſeroit un Aurore,
Muni d'un pareil paſſeport.
Ainſi la préſence de Flore,
Ranime au Printems, fait éclore
Un arbuſte qu'on croyoit mort.

DE BONNEVAL, Diſciple de M. DESLANDES.

Digitized by Google

Réponſe à M. de BONNEVAL.

JE vous crois aiſément capable de tendreſſe,
Et ſi j'étois une Maîtreſſe ;
J'approuverois tout votre amour,
Et que vous me fiſſiez la cour ;
Mais comme je ſuis une Amie,
Je vais vous conſeiller pour votre propre honneur
De ſuivre la raiſon avec bien plus d'ardeur,
Que cette amoureuſe manie,
Qui pourroit troubler votre vie.
Comme c'eſt au repos du cœur,
Que la tranquillité de l'eſprit eſt unie,
Celui-ci n'auroit plus chez vous,
L'heureuſe faculté, le grand art de produire
Des Ouvrages, qui ſont ſans doute des jaloux ;
Si, par l'autre, en aveugle il ſe laiſſoit conduire.

Replique de M. de BONNEVAL.

J'En uſe volontiers, Madame, avec le beau Séxe comme les Courtiſans avec les Rois ; j'aime que tout ce que je prends

la liberté de leur dire ait un air de myſtère ; cela marque plus de diſcrétion, & par conſéquent plus de reſpect, ſauf à eux d'en faire l'uſage qui leur plaira ; c'eſt à cette façon de penſer, que vous devez, Madame, attribuer le retard de ma réponſe aux Vers auſſi ingénieux que polis dont vous avez honoré les miéns. Quelques perſonnes curieuſes ont perdu leurs peines pendant quelques jours, & leur curioſité mal ſatisfaite m'a donné une ſorte de plaiſir que je vous ſupplie d'approuver ; voici ce que j'ai crû devoir répondre aux ſages conſeils que vous me donnez.

Dans un aimable enfant qui ne fait que de naître ;
Vous exigez de la raiſon ?
L'air ſérieux le fait décroître,
Hélas ! il n'en verra que trop tôt la ſaiſon !
Les graces, l'enjoûment, le tendre badinage,
Furent toujours ſon appanage :
Ah ! laiſſons-l'en jouir, c'eſt un enfant gâté ;
Il pleure au moindre aſpect de la ſévérité ;

Digitized by Google

Dans les yeux de ſa bonne mere
Il puiſe les talens de plaire,
Tout autre Précepteur lui donneroit la mort.
Prenez donc pitié de ſon ſort,
De la charmante Sœur je connois la puiſſance;
Mais à vous parler ſans détour,
Ses plaiſirs ne ſont faits que pour la récompenſe
Des invalides de l'Amour.

Autres Vers de M. de BONNEVAL.

QUi ne fait que des Vers eſt un pauvre Poëte;
La Poëſie eſt un tableau,
La Nature ſert de palette,
Et le goût fournit le pinceau.
Homere nous apprit, par ſa riche ordonnance,
A traiter les plus grands Sujets.
Virgile le ſuivit, & par ſon élégance,
Se montra plus correct, mais moins vif dans ſes traits.
Ovide par ſon abondance
Varia ſes tendres portraits.
Tibulle nous peignit l'oiſeau de ſa Maîtreſſe
Tantôt voltigeant dans ſa main,

Et puis de careſſe en careſſe
Trouvant la route de ſon ſein :
La Poëſie eſt donc une image parlante.
Où tout doit être en action.
L'ingénieuſe fiction
La rend encor plus ſéduiſante.
Les ſentimens directs allarment quelquefois,
On doit donc les voiler par une allégorie ;
Et c'eſt-là le grand art de la galanterie.
Pour ſoumettre les cœurs aux amoureuſes loix,
Les déclarations ſont ſouvent inſipides,
L'eſprit ſert mal le cœur dans ces occaſions ;
L'effet des grandes paſſions
Eſt de rendre les gens ſtupides :
La Poëſie alors nous offre des moyens
Pour éviter ces ridicules,
Et par d'aimables préambules,
Sçait préparer aux cœurs les plus tendres liens.
Une Nymphe au bord d'un rivage,
Qu'entretient un jeune Berger,
Laquelle pour mieux l'engager,
Feint de fuir au prochain bocage,
Forme à l'eſprit un payſage
Propre à vaincre la cruauté.
L'image de leurs jeux vient ſe peindre dans l'ame,
La fiction devient une réalité.

Digitized by Google

Le cœur eſt agité d'une ſubite flamme,
On ne ſçait pas comment, mais le coup eſt porté.
Inſenſible CURÉ, ſi l'on pouvoit vous faire
Un portrait reſſemblant de la félicité;
Vous ſentiriez alors comme une vérité,
Qu'une doſe d'amour eſt toujours néceſſaire;
Et que la triſte liberté
N'eſt qu'un bonheur imaginaire.

Réponſe.

VOus donnez à Phébus ainſi qu'à ſes enfans;
Des éloges bien éclatans:
Mais vous flattez ma fantaiſie;
Et comme ſelon vous l'imagination
Préſide dans la Poëſie,
Mon amour n'eſt qu'en fiction.

Couplet à M. de CARACCIOLI ſur l'Air
De tous les Capucins du Monde.

AUteur né d'une race illuſtre,
Où l'eſprit eſt dans tout ſon luſtre,

Quand vous loüez tant de Savans,
Dans votre charmant *Dialogue*, (*a*)
Vous méritez par vos talens,
D'en augmenter le catalogue.

Apologie de Madame CURE' *par M***.*

JAdis l'illuſtre DESHOULIERE,
D'HENAUT, dit-on, fut l'Ecoliere,
Il lui montra, non l'art d'aimer,
La Nature l'apprend, mais bien l'art de rimer;
Il fut ſon *Apollon*, & bientôt la Donzelle,
Des leçons de ſon Maître, ardente à profiter,
Parvint ſi bien à l'imiter,
Qu'elle ſurpaſſa ſon modéle.

(*a*) M. de CARACCIOLY a fait un Livre intitulé *Dialogue entre le Siècle de* LOUIS XIV. *& le Siècle de* LOUIS XV. *où il a dit:*

» Madame CURÉ dans ſon *Ode au Roi de* » *Pruſſe*, ſe nomme *Plébéienne*; mais par les » qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, elle mé- » rite vraiment d'être *Patricienne*, & fait au- » jourd'hui des Vers; *chacun à ſon tour.*

Cet exemple, CHARLOTTE, en toi se renouvelle,
A t'instruire, TAXIL employa tous ses soins;
Il dirigea tes pas dans les coins & recoins
Du sentier tortueux qui conduit au Parnasse;
Mais bientôt franchissant, d'un vol audacieux,
A l'aide d'un génie heureux,
Un long & trop pénible espace,
Nous te voyons assise au faîte de ce Mont,
Et ton Maître accroupi dans le fond du Vallon.

Epître à M. HELVETIUS sur son abdication de la Place de Fermier général.

L'On a vu de fiers Potentats,
Lassés de la grandeur suprême,
Fouler aux pieds le Diadême,
Et, de la Royauté, fuir les vains embarras:
Mais on ne vit jamais dans un bonheur extrême;
Un favori du Dieu Plutus,
Pour les neuf filles de mémoires,
Quitter les *quarante Créſus*,
Dont *un bon de LOUIS* nous annonce la gloire.
Tu l'as compris, ô sage HELVETIUS!
Un Mortel trop heureux courbé sous la richesse

Rampe toujours avec baſſeſſe
Dans les fanges de l'Hélicon.
Les ſages Enfans d'Apollon
De l'opulence enchantereſſe
Fuyent le dangereux poiſon ;
Le fameux Chantre d'*Herminie* (*a*)
Fut riche dans ſa Poëſie,
Mais très-pauvre dans ſa maiſon ;
Et ſans le ſecours de *Mécene*,
Malgré les faveurs d'Apollon,
Celui qui chanta *Coridon*, (*b*)
Eût traîné ſes jours dans la peine,
Et n'eût jamais chanté *Didon*.
Puiſſe le Dieu de l'harmonie
Te prodiguer tous ſes tréſors !
Que Calliope, que Thalie
T'inſpirent les plus doux accords ;
Que leur main facile s'empreſſe,
A te cueillir ſur le Permeſſe,
Les fleurs qui naiſſent ſur ſes bords ;
Mépriſe le diſcours frivole,
Des inſenſés de qui l'idole
Eſt un métal vain & trompeur :

(*a*) *Le Taſſe*, Poëte Italien.
(*b*) *Virgile*.

Loin de leur troupe mercenaire,
Cherches le vrai qui nous éclaire,
Et dans un esprit sage, ennemi de l'erreur,
Hâte-toi de trouver un ami salutaire :
Mais par ces rimes de travers,
Que ma Muse arrange à l'envers,
C'est trop longtems interrompre tes veilles :
Ah, que n'ai-je en ce jour pû charmer tes oreilles!
Je dirois à tout l'Univers,
Lorsque Plutus fait des merveilles,
Apollon doit faire des Vers.

Compliment de M. DE CHEVRIER, Auteur de plusieurs Ouvrages en Vers & en Prose.

RIvale de *Sapho*, vous avez ses talens,
Les graces de son stile & sa délicatesse ;
Comme elle vous charmez les sens,
Mais que n'avez-vous sa foiblesse !

Digitized by Google

Remerciment à M. le Chevalier de S. CYR, Mouſquetaire du Roi dans la premiere Compagnie, qui m'avoit envoyé un pot de fleurs repréſentant un Jardinier.

LE ſort m'a fait dépoſitaire
Du Jardinier le plus galant ;
Il eſt diſcret, il eſt ſincère,
Je ne lui connois qu'un talent ;
Mais c'eſt le talent de me plaire ;
Quand je le pare d'une fleur,
Il fait mine d'être Automate ;
Ce n'eſt pas que ſon ame ingratte
Soit inſenſible aux leçons d'*Epicure* ;
Il concentre ſa volupté,
S'évapore par ſa nature,
Et trahit la félicité ;
Ma volonté lui ſert de guide ;
Elle régle ſes mouvemens ;
Et l'aveu de ſes ſentimens,
N'inquiette ni n'intimide :
Enfin c'eſt un original,
Que je garde par fantaiſie,
Et pour payer ſa courtoiſie,
Il n'aura jamais de rival.

Digitized by Google

Vers pour faire parler pluſieurs perſonnes dont on m'avoit vanté les talents de l'eſprit.

TOujours avec plaiſir j'admire
Les hommes diſtingués par de rares talens,
Et ſurtout quand ils font des Ouvrages à lire ;
Lorſqu'ils ne veulent pas me parler, ou m'écrire
Parmi cent autres je les ſens ;
C'eſt à l'occaſion de certaine viſite,
Je n'ai fait qu'entrevoir votre parfait mérite,
Mais qu'un tréſor caché ne le ſoit pas longtems.

Réponſe de M. de MONTIGNY Auteur du PHILOSOPHE PARISIEN.

AMille objets charmans que Paris offre aux yeux,
Ne pouvant détailler mon encens & mes vœux ;
Un coup d'œil me ſuffit, je paſſe & ſans rien dire
Avec plaiſir toujours j'admire.
Plus dangereux, plus violens
Sont les deſirs qu'en nous excite

Un objet enchanteur, quand il passe en mérite ;
Les hommes distingués par de rares talens.
J'en connois, je les sers : dans leurs esprits charmans,
Je trouve tous les jours de nouveaux agrémens ;
Je les quitte à regret, & Dieu sçait quel martyre,
Quand ils ne veulent pas me parler ou m'écrire.

L'esprit a, sur les cœurs, des attraits bien puissans,
Ces sentimens si doux que je viens de décrire,
En vous voyant, oserai-je le dire ?
Il me semble que je les sens.

A tant d'esprit, daignez m'apprendre,
Si vous joignez encor un cœur fidéle & tendre,
Capable de fixer les vœux les moins constans ?
Que ce trésor caché ne le soit pas longtems !

Vers de M. FRERON.

DIvine Curé, l'autre jour
Deux Auteurs vantoient tour-à-tour,
Votre esprit, vos talens, vos charmes ;
L'un des deux qui ressent les plus tendres allarmes,
Lorsqu'il peut être admis à vous faire sa cour,
Soutenoit que le Dieu d'Amour

Digitized by Google

Vous ayoit donné la naiſſance ;
Non, dit l'autre avec aſſurance,
Des Muſes le docte ſéjour
Fut le berceau de ſon enfance :
Meſſieurs, leur dis-je avec tranſport,
Voici qui vous mettra d'accord.
Je ſçai de bonne part qu'Apollon eſt ſon pere,
Et que Minerve fut ſa mere.

Lettre de M. de CLERAMBAUT.

MADAME,

Je n'entreprens pas de loüer la Proſe obligeante & les jolis Vers que vous m'avez envoyés : ma défiance ſur les loüanges qu'on me donne me perſuade que les autres me reſſemblent. Si je ne connoiſſois pas les petites malices du cœur humain, je ſerois tenté de croire tout le bien qu'on vous a dit de moi ; mais je ſuis en garde contre les ſoupleſſes de l'ironie. Ce n'eſt pas qne je ſois abſolu-

Digitized by Google

ment modeſte ; la modeſtie eſt une vertu trop difficile ; je ne me ſens point le courage de la pratiquer. Eh ! comme la vanité ſouffle ſur l'encens qu'on lui offre, puiſqu'elle croit mériter celui qu'on ne lui donne pas !

Je voudrois bien, Madame, connoître le généreux Ami qui vous a prévenu en ma faveur : ſi j'en crois le ſoupçon, ce ne peut être que le galant Abbé *Chevin* que je vous exhorte vivement d'agréer au nombre de vos Amis. Je vous recommande ſeulement de vous préparer des armes contre les graces naïves de ſon langage & les dangereuſes ſéductions de ſon cœur : j'acheverois ſon éloge ſi je ne craignois que la circonſtance ne le rendît ſuſpect.

De la maniere, Madame, dont on m'a parlé de votre cœur & de votre eſprit, je crains bien qu'il ne me ſoit plus facile d'appercevoir le prix de votre eſtime que

de la mériter : à mon avis rien ne ſeroit plus délicieux que le commerce d'une femme aimable & ſpirituelle ; ſi je n'achetois trop cher les agréments de la trouver aimable, par les peines qu'il m'en coûte de réduire les inquiétudes de l'impreſſion à une amitié douce & riante.

Non, je ne vous fais point ces compliments vulgaires,
Que dicte l'intérêt aux ames ordinaires,
Vous diſtinguez trop bien de tout éloge plat,
L'aimable vérité, d'un pinceau délicat ;
Je ne connus jamais cet art plein de baſſeſſe,
Que l'orgueil inventa pour flatter ſa foibleſſe ;
Le langage du cœur, toujours pur & ſans fard,
Dédaigne ces diſcours que ſçait préparer l'art ;
Sçavoir aimer, penſer, parler, écrire & plaire,
Voilà ce qu'on m'a dit de votre caractére.

N'oubliez pas, Madame, l'indulgence que vous devez à la médiocrité de mes Vers. Je vous avoue que je n'eus jamais le cerveau malade des vapeurs de l'*Hipocrène*, & que je troquerois volontiers ce

Digitized by Google

qu'on appelle de l'eſprit pour la ſéduiſante Proſe de la tendre & adorable Madame de *Graffigny*. N'en dites rien qu'à l'oreille : peut-être ſe moqueroit-on de moi, ſi l'on ſavoit que je préféraſſe un ſentiment délicat à ces penſées ſubtiles, détournées, à ces antithèſes précieuſes, à ces pointes au gros ſel, qui caractériſent l'eſprit du jour ; & qui ſont les délices de nos Petits-Maîtres du Parnaſſe ; je me flatte que vous voudrez bien m'aſſocier au nombre de ceux qui méritent votre aimable attention ; & pour m'en rendre digne, je vous promets de n'en point abuſer.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre &c.

Digitized by Google

Réponſe à M. de CLERAMBAULT.

ON ne perd point avec vous pour attendre :
Je dirai plus, il fait bon vous donner ;
Car vous ſçavez avec uſure rendre,
Et dans ce Siècle il faut s'en étonner !
Siècle maudit, où l'on ne ſçait que prendre!
J'ai donc reçu votre galant Ecrit,
Où le cœur parle auſſi bien que l'eſprit.
Tendre amitié, délicieuſes penſées,
Partout y ſont élégamment tracées :
Mais l'air modeſte un peu trop s'y fait voir :
Très-grand défaut de votre aimable Epitre.
C'eſt mériter louange à juſte titre,
Que de ne pas vouloir en recevoir.
Vous me citez un apprentif Evêque,
Dont le mépris me cauſe de l'ennui ;
Car je n'entends non plus parler de lui,
Que s'il étoit dans le fond de la Méque ;
Quand il devroit en paroître jaloux :
Il n'a nul rang dans ma Bibliothèque ;
Un des premiers eſt deſtiné pour vous.

Vous me parlez, Monſieur, de Madame

de *Graffigny* ; c'eſt pour moi un nom bien reſpectable : que je ſuis charmée de vous trouver les mêmes ſentimens que moi ſur ſon compte ! Savez-vous que je n'ai pû renfermer la juſte admiration qu'elle m'a inſpirée ; & que j'ai oſé me mêler dans la foule de ceux qui lui ont adreſſé leurs hommages ?

Votre diſcernement en lui rendant juſtice fait honneur à votre goût, il redouble l'eſtime avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre &c.

Vers de M. ROUSSEAU de Toulouſe, qui s'excuſe de n'être pas venu me voir.

VOus dont les graces naturelles
Effacent l'art des Enfans d'Apollon,
O vous qui du ſacré Vallon
Sçavez ſi bien franchir les routes éternelles,
Pour régner au milieu de cent Muſes nouvelles ;
Et leur ſervir d'exemple & de leçon,

Auſſitôt

Auſſitôt que des mains tremblantes & cruelles,
Souvent dans l'ignorance,& toujours criminelles,
Auront mû les reſſorts de ma foible ſanté,
J'irai vous rendre hommage ; oui, mon cœur enchanté,
Du Dieu de Cythérée empruntera les aîles ;
Mais en reviendra-t-il avec la liberté ?

Réponſe à M. ROUSSEAU.

SUr votre liberté peut-on rien entreprendre ?
A quoi bon, ſur ce point, vouloir diſſimuler ?
Et puiſque votre cœur a réſolu de prendre
Les aîles de l'Amour, c'eſt qu'il veut s'envoler.

Vous voyez, Monſieur, que je vous regarde comme un homme de précaution, qui ſe munit de tout ce qu'il faut pour ſe tirer du danger, s'il y en avoit ; la ſeule remarque que j'ai faite ſur vos admirables vers, c'eſt que vous avez mis le *Dieu de Cythérée* ſans faire attention que Cythérée eſt Vénus : ſans doute que vous avez voulu dire *le fils de Cythérée*. Pardon,

Monſieur, ſi je relève de pareilles inadvertances ; mais je n'aime pas à voir des taches au Soleil.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

Replique de M. ROUSSEAU.

DEs mouvemens du cœur mon eſprit agité,
Rend ma diſtraction légére & pardonnable :
Peut-on s'occuper de la fable,
Lorſque l'on eſt ſi près de la réalité ?

Vers à M. l'Abbé de L'ATTAIGNAN.

SOuvent la moindre chanſonnette
Qui part de votre goût exquis,
Et dont mon cœur ſent tout le prix,
Y répand une joye, une douceur ſecrette :
Chacun ne connoît pas celui d'une chanſon,
Mais les vôtres ſurtout ſont dignes de loüange ;
On y voit l'eſprit de *Coulange*,
Et les graces d'*Anacréon*.

Sur cette façon de penſer, jugez, Mon-

sieur, si je verrois avec plaisir toutes les beautés que vous donnez de tems en tems au Public ! Vous venez, à ce qu'on m'a dit, de lui faire présent d'un Livre qui a pour titre, *Recueil de Piéces dérobées à l'Auteur par un de ses Amis.* Si vous m'en procuriez la lecture (*a*) ma reconnoissance égaleroit la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

Vers de M. MAILHOL, *Auteur de plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers.*

DAns un Jardin charmant, (*b*) image de Cythère,
Rendez-vous assuré des Belles de Paris ;
Où toujours les jeux & les ris,

(*a*) M. l'Abbé de l'*Attaignan* est venu me remercier de mes Vers, & a ajoûté à ses politesses le présent de ses Œuvres.

(*b*) Le Palais Royal.

Digitized by Google

Voltigent d'une aîle légère,
Sur le ſein de mainte Cloris,
Qu'ils prennent pour leur mere;
Entouré de plus de *Houris*,
Qu'on n'en peut voir au Paradis,
Promis par un Prophéte habile;
Je me plaignois & d'Apollon,
Et de mon eſprit indocile,
Qui malgré moi voloit ſur l'Hélicon;
Tandis que mon corps immobile
Négligeoit le plaiſir utile,
De joüir du ſpectacle enfant de la ſaiſon.
Don funeſte au bonheur, dangereuſe manie,
Vous voulez l'emporter ſur ma foible raiſon,
M'écriois-je, & peut-être égarer mon génie!
C'en eſt trop, je renonce à l'inſpiration,
Du Dieu de l'harmonie,
Pour faire, du plaiſir, l'élément de ma vie!
CURÉ, c'étoit alors ma réſolution,
Quand je reçus les Vers que votre Muſe aimable
Sans doute vous dicta pour ma converſion:
Mon eſprit en effet changea bientôt de ton,
Il trouva déſormais Apollon moins coupable.
La perte des plus doux plaiſirs
Fit envers moi ſon crime;
Il ſçait le réparer & combler mes deſirs,

Je lui dois votre eſtime.
Pour reconnoître un bien ſi précieux,
J'irai ſouvent en joüir ſous vos yeux.

Epitre de M. l'Abbé de VILLEMAIRE, *Auteur de pluſieurs Ouvrages, envoyée avec l'*Apologie de la Frivolité ; *& il a ſigné* POLIMEGUE.

ENfin contre l'eſprit futile,
J'ai depuis quelques jours, découvert un azile.
Dans les Caffés, puis-je entrer ſans y voir
De jeunes gens une trouve éventée,
A tour de rôle encenſer au comptoir
Une Idole toujours de fleurette altérée?
De ces lieux la Divinité
Semble être la frivolité :
Aux oiſifs donnant audiance,
On diroit à leur contenance,
Que le caffé que l'on y verſe,
Ainſi que le jus de Bacchus,
Met les cerveaux à la renverſe,
Et fait qu'on ne raiſonne plus.
Chez vous ſeule, Aimable CURÉ,

On ne voit point un tel délire ;
Le bon goût vers vous retiré,
Y conſerve encore un empire ;
Par vous l'on voit ſagement rebuté
Le fade encens d'un amour hébété ;
Votre comptoir eſt une Académie
Où les graces & vous faites votre partie ;
Et l'on n'y parle pas toujours,
Ainſi qu'ailleurs, d'intrigues, & d'atour :
Guidés par la délicateſſe,
Et non par la malignité,
Les ris, les jeux, chez vous, ont un air de ſageſſe,
Et l'amour cet enfant gâté,
A vos côtés, perd ſa légereté.

Réponſe à M. l'Abbé de VILLEMAIRE.

QUand on écrit ſi poliment,
On peut prendre, à bon droit, le nom de *Polimegue.*
J'interpréte ce mot aſſez naïvement ;
Or vous parlez ſi nettement,
Que qui vous prendroit pour un Bégue ;
Auroit grand tort aſſurément,

Votre art d'assaisonner finement la loüange,
Pour moi n'auroit guère d'appas ;
Je ne puis, sur ce point, jamais prendre le change ;
Je me connois, n'en parlons pas ;
Je n'aurois donc à juste titre,
De votre ingénieuse Epître,
Tiré la moindre vanité,
Si ce qu'elle contient n'avoit été dicté
Par l'Auteur d'un charmant Ouvrage ;
Que lui-même m'a présenté ;
Aux éloges publics, j'ajoûte mon suffrage,
Quoique pour rien il soit compté :
Je trouve à cet Ecrit tant de solidité,
Vous y joüez un si beau rôle,
Qu'en prenant le parti de la *frivolité*,
Vous n'avez rien fait de *frivole*.

Lettre & Vers de M. MOETTE, Auteur du CONCUBITUS SINE LUCINA.

MADAME,

Je suis au désespoir que l'Hymen & l'Amour ayent en vous un aussi grand en-

nemi & un ſi funeſte adverſaire. Hier je vous quittai chagrin de leur ſort, & preſque en colere contre vous : j'ai repaſſé votre morale dans ma tête, & j'ai vû avec plaiſir qu'elle ne m'alloit point au cœur, la théorie ſeule de l'amour me ſatisfait ; jugez de ce que pourroit faire la pratique !

Qu'aſſis à la table des Dieux,
Un autre avale l'Ambroiſie,
J'en ſuis fort aiſe ; mais je prie
Celui qui régne dans les Cieux,
De me conſerver l'harmonie,
Qui rend mon ſort ſi gracieux ;
Et ces momens délicieux,
Que par fois m'accorde ma mie !
Que chaque moment de ma vie,
Préparé par la volupté,
N'offre jamais à mon ame ravie,
Qu'un tiſſu de plaiſirs par les amours formé,
Légérement aſſaiſonné,
De deux grains de Philoſophie !

Lucine, depuis cinq ans, eſt exilée de votre préſence, & j'ai la hardieſſe de la

faire reparoître devant vous, ſans votre ordre de rappel : vous la verrez tremblante & ſoumiſe ; elle cherchera à gagner votre compaſſion & votre iudulgence ; ne la jugez pas à la rigueur. Je l'aime trop ; avec quelle douleur j'en reſſentirois le coup ; la ſévérité de votre arrêt retomberoit plus ſur moi que ſur elle : l'eſprit & la beauté ne ſont pas les vertus néceſſaires au Séxe dont vous faites l'ornement ; les hommes vous diront d'un cri général que l'indulgence lui eſt eſſentielle. C'eſt la troiſiéme vertu Théologale ; on l'adore autant à Paris qu'elle l'a été dans Cythère. Lucine vous demande grace ; ne ſoyez point inéxorable ; traitez-la avec faveur, & moi en vous admirant, je vous rendrai juſtice.

Je voudrois bien, zélé *Thuriféraire*,
Accroître le tribut ſincère
De vos heureux admirateurs ;
Mais par malheur la fortune volage,

Conſtante pour moi ſeulement ;
M'attache impitoyablement
Sur un trop ennuyeux Ouvrage.
Je ne veux point, vous retraçant
Les traits de cette affreuſe image ;
Obſcurcir d'un fâcheux nuage
Des jours par *Clotho* préparés
Pour un bien plus charmant uſage.

J'ai l'honneur d'être avec le reſpect le plus ſincere, Madame, &c.

Remerciment à M. MOETTE.

J'Ai lû votre Ouvrage charmant,
Mais je ne ſuis pas trop de votre ſentiment.
S'il ne falloit pour rendre une Femme féconde,
Ni deſirs ſatisfaits, ni tendre embraſſement,
Je crois que l'on verroit bientôt finir le monde.
Vous parlez plus ſincérement
De celle que votre cœur aime,
Vous vantez ſes faveurs aſſez naïvement ;
Et ce raiſonnement
Dément un peu votre ſyſtême.

Ce 30. Juillet 1750.

Digitized by Google

Lettre de M. OLIVIER, *Auteur de la* Lettre d'un Turc à ſon Correſpondant à Conſtantinople, ſur les difficultés de la Langue Françoiſe.

MADAME,

Je viens de recevoir dans le moment votre charmante miſſive : ſi les politeſſes obligeantes dont elle eſt remplie, m'ont aſſuré qu'elle étoit de vous, elles m'ont d'abord fait douter ſi elle s'adreſſoit à moi. Jamais je n'ai été dans une tentation ſi prochaine de vanité ; il eſt difficile de ſe défendre d'être ſenſible à des loüanges aſſaiſonnées par une main délicate : il eſt bien doux d'être eſtimé des perſonnes qu'on eſtime infiniment, & dont le diſcernement & le goût ont une réputation faite. Comme je ſuis perſuadé qu'à ce goût exquis vous joignez encore plus de bonté

& de politeſſe, je m'imagine que c'eſt une façon ingénieuſe de m'apprendre ce que je devrois être, & non ce que je ſuis ; il m'eſt bien gracieux, Madame, de paſſer du commerce de Madame de *Graffigny* au vôtre dans un genre différent. Les Couronnes ſont égales ; & quand je vois les plus jolis vers du monde, j'ignore ſi l'on fait ailleurs des *Lettres Charmantes* & de *belles Comédies* *, un objet d'admiration de plus dans votre Séxe charmant, eſt un plaiſir de plus.

Je ſuis avec reſpect, Madame, votre &c.

Vers d'un Ami de M. OLIVIER, *qui accompagnoient la lettre précédente.*

DOcte SAPHO, votre plume eſt un don
Qu'amour pour vous arracha de ſon aîle,

---

* *Lettres d'une Péruvienne*, *Cénie*, Ouvrages de Madame de *Graffigny*.

Digitized by Google

Docte Sapho, je vous donne ce nom,
Qui fut celui d'une Muſe immortelle :
Pour vous nommer quand on eſt en défaut,
Un nom de Muſe eſt celui qu'il vous faut.
Vous dont j'ignore heureuſement les charmes,
Mais dont les Vers m'ont fait rendre les armes,
Par votre eſprit vous m'avez enflammé :
C'eſt votre eſprit dont mon cœur eſt charmé ;
Un tel Amour me ſemble préférable,
Aux fols accès d'un amour peu durable.
La beauté paſſe, & l'amant paſſe auſſi,
Mais l'eſprit reſte, & le tems même anime
La tendre ardeur que je vous offre ici,
Ardeur ſincére, hommage légitime,
Qui pour retour ne veut que votre eſtime.

Lettre de M. LEBEUF. *

IL m'eſt bien permis, Madame, de vous mettre au rang des Muſes après ce que j'ai

---

* Ce M. venoit aſſez ſouvent chez moi ; un jour m'ayant rencontrée aux Thuileries avec mon fils, le lendemain il m'envoya la lettre ſuivante qui prouve qu'il ne faut pas juger de l'eſprit de quelqu'un par ſon nom.

Digitized by Google

vû : les Génies du premier ordre ſe raſſemblent chez vous & ceux qui ne peuvent y être vous écrivent ; on en uſoit ainſi avec les *Sapho*, les *Deshouliere* & les *Sévigné*. Madame de *Graffigny* qui les reſſuſcite toutes agit de même avec vous. Que d'augures pour votre apothéoſe ! J'ai lû pluſieurs de vos Poëſies : l'eſprit, la vivacité & le ſentiment y joüent bien leur rôle & nuancent admirablement bien les ſujets que vous embraſſez : heureux ceux que vous choiſiſſez ! ſi l'on y trouve quelquefois de petites négligences d'état, elles ſont réſervées à votre Séxe, & nous ne les attrapons jamais avec toute notre étude & tout notre art. Eſt-il poſſible qu'il y ait jamais eu dans la Nature un Monſtre capable de mettre en problême ſi les femmes penſent ? Oui, elles penſent, & elles penſent mieux que nous.

Digitized by Google

Témoin l'aimable du *Bocage*,
Qui, dans ſon *Paradis perdu*,
A partagé le tendre hommage,
Qu'à *Milton* ſeul on croyoit dû;
Témoin la mere de *Cénie*,
Qui, ſur le Théâtre François,
A ranimé la léthargie
De Melpomene & de Thalie,
En leur donnant les mêmes loix;
Où vis-tu, Belle *Mexicaine*,
Toi, qui ſans connoître les mots,
Peignois ton amour & ta peine,
Par le ſecours de tes *Quipos*? (*a*)
Tu vis, devenuë immortelle;
Tous les cœurs & tous les climats
Doivent te reconnoître telle,
En brillant de tes ſeuls appas.

Vous voyez, Madame, que tout ce que j'ai avancé eſt preſque prouvé : il ne me reſte plus pour concluſion qu'à finir par le petit tour imprévû que vous m'avez joüé aux Thuileries.

(*a*) Voyez *les Lettres d'une Péruvienne.*

Digitized by Google

J'ai vû la divine Uranie,
Toute ſeule avec ſon Génie :
A quatre pas un jeune Amour ;
Joüoit, folatroit auprès d'elle :
C'étoit l'endroit où Venus tient ſa cour ;
Je devois vous prendre pour elle.

Mais elle ne raiſonne, ni ne penſe comme vous ; l'eſprit triomphe toujours de la beauté ; & c'eſt par cette raiſon que je vous ai voüé le plus ſincére & le plus reſpectueux hommage. J'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

Réponſe à M. LEBEUF.

J'Ai été, Monſieur, fort aiſe, & en même tems fort fâchée, de recevoir votre lettre : j'ai eu la tentation de reſpirer tout votre encens ; mais auſſi je n'ai pû me conſoler de ce que des éloges ſi bien tournés étoient ſi peu mérités de ma part.

Vous me comparez aux *Sapho*, aux

Deshouliere, & ſurtout à Madame de *Graffigny*, que je conſidére autant que toutes les Dames ſavantes : cela eſt aſſez flatteur pour moi, mais très-humiliant, en ce que je ſens combien je ſuis au-deſſous de la comparaiſon.

Cependant une choſe où vous excellez, & ce dont je ne ſçaurois trop vous remercier, c'eſt la défenſe que vous faites de notre Séxe, ſur ce qu'on le croit incapable d'un haut ſavoir. Il n'y a qu'un ſeul article qui m'inquiette avec juſte raiſon.

Quand vous donnez la préférence
Non pas à l'être maſculin,
Mais bien à l'être féminin,
Pour le goût & pour la ſcience,
Vous détruiſez aſſurément
Ce gracieux raiſonnement,
Que vous dicte la complaiſance :
Vous écrivez ſi poliment,
Que vous montrez évidemment,
Qu'en ce même point d'importance,
Sur notre Séxe abſolument
Le vôtre a la prééminence.

Digitized by Google

Vous traitez encore, Monſieur, avec une délicateſſe dont les femmes ne ſont pas capables, notre rencontre des Thuileries. C'eſt-là le pays des avantures, & votre imagination vous en fait trouver une des plus jolies du monde dans la plus ordinaire.

Comme ce Jardin merveilleux
Reſſemble à celui de Cythère,
Vous y tranſportez tous les Dieux,
Et les Déeſſes qu'on révére,
Dans les heureux climats de l'empire amoureux.
Plein de cette idée agréable,
Tous ces lieux vous ſont ſi connus,
Que vous avez crû voir Vénus.

Ce ſont-là, Monſieur, les bornes que je crois devoir mettre à ma vanité; mais je n'en mets aucune à l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis, Monſieur &c.

Digitized by Google

Billet d'un Monſieur qui me fait des reproches d'avoir laiſſé entrer dans mon Caffé un Monſieur en robe de chambre.

MADAME,

Si la Poëſie me fourniſſoit des expreſſions aſſez vives pour vous faire ſentir le ſcandale qu'on vous reproche, de recevoir dans votre brillante cour gens en robe de chambre, tandis qu'une infinité d'honnêtes gens s'empreſſent de ſe parer pour venir vous voir; je me livrerois à tout ſon entouſiaſme : mais je me contente de cet avis pour l'avenir; défendez votre cauſe par une replique à laquelle je m'attends, & que je ſoutiendrai par l'eſtime que je conſerverai toujours pour vous.

Digitized by Google

Réponſe.

IL s'en eſt fallu bien peu, Monſieur ; que vous n'ayez été trompé dans l'eſpérance que vous avez euë de recevoir une réponſe de ma part. Vous ne la méritez guère, par la maniere ſéche dont vous faites vos reproches qui, par eux-mêmes, ſont aſſez diſgracieux pour devoir être adoucis.

Vous parlez trop affirmativement de ſcandale ; & ſi j'avois été homme, j'aurois été plus galant ; car j'aurois dit, en écrivant à une Dame, que lorſqu'on voit quelqu'un en robbe de chambre chez elle, on a lieu de croire que c'eſt l'habillement d'un Favori, & que comme l'habit de Vénus eſt de n'en point avoir du tout, de même l'ornement le plus beau d'un habitant de Cythère eſt d'avoir un vêtement qui ne tienne preſque à rien :

Digitized by Google

les Graces ſont toutes nuës, ou elles n'ont qu'un voile flottant; l'Amour lui-même n'a d'autre parure que ſes propres charmes: ſi ceux qui le ſervent s'offrent à la vuë bien ajuſtés, ils font croire qu'ils ne ſçauroient plaire par eux-mêmes; & s'ils ne paroiſſent qu'avec une ſimple robbe, il eſt à préſumer que ce petit Dieu qui ſe fourre partout, eſt infailliblement caché ſous ce voile.

Voilà, Monſieur, ſur quoi vous pouviez faire rouler vos remontrances & & peut-être elles auroient été fondées; ou du moins la pillule auroit été dorée; au lieu que vous la préſentez toute amere.

Je vous ſuis au reſte bien obligée du ſoin que vous prenez de mes intérêts; & & je finis, parce que je cauſerois véritablement du ſcandale, ſi je m'entretenois longtems avec vous. Je ſuis &c.

Remerciment à M. GAUTIER, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon & Penſionnaire de Sa Majeſté, qui m'a fait préſent de ſes Ouvrages.

QUand on connoit ſi bien les couleurs différentes,
Leurs nuances, leurs changements,
Et que par des régles conſtantes,
On en étale aux yeux tous les effets charmans,
GAUTIER, il faut avoir la connoiſſance entiere
D'un point difficile à traiter,
Que les Phyſiciens appellent la lumiere,
Et qui donna toujours matiere à diſputer;
Pour juger ſainement de ta nouvelle route,
La lumiere dont il s'agit
Eſt beaucoup au-deſſous de celle qui ſans doute
Eclaire ton ſublime eſprit.

Réponſe de M. GAUTIER.

APollon t'inſpire des Vers
Dignes de plaire à l'Univers;
Pourrois-tu le nier? c'eſt par lui qu'on t'admire,

Combien de fois dans ſes concerts,
A tes doigts enchanteurs confia-t-il ſa lyre ?
Mais je ne devrois pas recevoir aujourd'hui
De ta part un flatteur Ouvrage ;
Et vouloir me loüer, c'eſt en faire un uſage
Qui n'eſt pas trop digne de lui.

BOUTS-RIMÉS.

A Madame CURE', *donnés par elle-même à remplir à M.* DORE', *Secrétaire de M.* BOULOGNE, *Intendant des Finances.*

DUſſent ces *Bouts-rimés* me conduire au *Cercueil*,
Plus pour vous obéir que par un fol *Orgueil*,
J'entreprends au hazard tout ce que votre *Bouche*
M'ordonne dans un genre où preſque rien ne *Touche* ;
Où mille ont ſuccombé ſous les loix qu'il *Preſcrit* ;
Mais ſage en mon eſſor & volant terre à *Terre*,
Je n'irai point ravir au ſéjour du *Tonnerre*
Le feu dont votre verve eût rempli cet *Ecrit*.
Si cependant il faut pour vous plaire, LISETTE,

Défier le Parnaſſe & braver tout *Athlete*;
Pour le prix du combat propoſez votre *Cœur*,
L'Amour mieux qu'Apollon me rendra le *Vainqueur*.

Réponſe à l'Auteur des Bouts-rimés.

VOs Vers vous feront vivre au-delà du *Cercueil*;
De mille Auteurs bouffis, ils confondroient *l'Orgueil*;
Votre génie heureux, parlant par votre *Bouche*,
Dirigeant votre main, change en or ce qu'il *Touche*.
Ce n'eſt pour vous qu'un jeu que ce qu'on vous *Preſcrit*;
Vous volez juſqu'au Ciel ſans retomber à *Terre*;
Et ſçavez, ſans aller au ſéjour du *Tonnerre*,
Remplir d'un feu divin juſqu'au plus ſimple *Ecrit*.
Il n'eſt point de rival pour vous près de *Liſette*;
Sur le Pinde à ſes yeux vous vaincrez tout *Athlete*:
Pour le prix du combat lui demander ſon *Cœur*,
C'eſt joüer à coup ſûr, & combattre en *Vainqueur*.

Epître

Digitized by Google

Epître à Madame CURE', *par M. de* GURGIS, *Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis.*

OUi, je vous le répéte encore ;
Et tout le monde vous le dit.
Votre eſprit veut-il entreprendre
De diſtiller le ſentiment,
Vous le traitez dans le moment
En femme délicate & tendre :
Mais en vous je trouve un défaut,
Vous en parlez plus qu'il ne faut.
Prétendez-vous paſſer la vie
Dans cette triſte théorie ?
Quoi ! de beaux & tendres propos,
De grandes phraſes, de grands mots,
Toujours revêtus d'apparence,
Et jamais de réalité !
O la plaiſante volupté,
Que de vouloir ſans eſpérance
Amuſer le fils de Vénus
Avec des mots & du Phébus !
SAPHO, c'eſt lui faire une injure,
D'en parler toujours ſur ce ton ;

L'Amour vit avec *Epicure ;*
Mais il fait diéte avec *Platon:*
Un excès de délicateſſe
Eſt un vice au lieu de ſageſſe ;
Il ſait bien joüir de ſes ſens
A la Nature rend hommage :
Vous qui négligez ſes préſens,
Craignez de lui faire un outrage.
Elle ne défend que l'abus ;
Elle nous invite à l'uſage.
Serez-vous longtems dans l'erreur
Qu'amour eſt toujours dans le cœur ?
Il y prend bien quelque ſéance ;
Mais c'eſt au Temple du Plaiſir,
Où meurt & renaît le deſir,
Que l'Amour fait ſa réſidence.

Réponſe à M. de GURGIS.

LA volupté n'eſt pas ce qu'*Epicure* penſe,
C'eſt dans le ſentiment qu'elle prend ſon eſſence.
Oui, ce plaiſir du cœur qui naît du ſentiment,
Ce plaiſir de l'eſprit, ce plaiſir du talent,
Dont la pudeur joüit avec délicateſſe,
Voilà la volupté qu'adopte la ſageſſe.

Digitized by Google

Lettre en Vers & en Proſe de M. de GINIEZ, *Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis.*

VOus l'ordonnez, il faut ſe rendre ;
Non, ſans votre obligeant Ecrit
Jamais je n'euſſe oſé prétendre
A la gloire du Bel-Eſprit :
Le piége eſt fort adroit ; & je m'y laiſſe prendre ;
J'en admire l'invention.
Comment pourrois-je m'en défendre,
Si vous n'étiez ma caution ?

Je ne finirois point, Madame, ſi je voulois entreprendre en Vers la deſcription agréable de votre *Nouveau Parnaſſe*. A mon retour je viendrai auprès de vous chercher de l'eſprit pour me rendre plus digne de la réputation que vous m'avez ſi généreuſement accordée : ſi j'en demeure là pour le préſent, c'eſt en attendant de pouvoir mériter la bonne opi-

nion que vous avez conçuë de moi du côté des talens de l'esprit : vous voudrez bien m'en dédommager en m'honorant de votre amitié, & me croyant à toute épreuve, Madame, votre &c.

Vers à Madame CURE', *au sujet des embellissemens qu'elle a fait donner à son* CAFFÉ *par M***.*

LA Fée au grand renom du *Caffé Allemand*
Fait enjoliver son devant ;
Non le devant de sa figure,
Il fut toujours net & charmant :
Ce seroit lui faire une injure
Que d'en penser différemment :
Mais bien celui de sa demeure,
Qui n'avoit plus aucun luisant ;
Et tout s'est fait à la bonne-heure.
Ce surcroit d'enjolivement,
Va désormais frapper la vuë
Du plus phlegmatique passant,
Pourvû, cela s'entend, qu'il n'ait pas la berluë.
O vous qui fréquentez ce lieu délicieux,

Digitized by Google

Réduit des Beaux-Eſprits, centre de politeſſe,
Séjour où ſe raſſemble une aimable jeuneſſe,
Sur ſon portail orné d'un vernis radieux,
Gravez en lettres d'or, les talens, le mérite
De cette SAPHO qui l'habite!
Eſprit ſi digne de nos vœux,
Et d'une éternelle mémoire
Qu'on doit être preſſé d'un deſir curieux,
Pour aller contempler, & publier ſa gloire.

Réponſe de Madame CURE'.

VOus pouviez parler ſimplement
D'un nouvel embelliſſement;
Mais d'une maniere trop claire,
Vous parlez d'un autre devant:
Et qu'il ſoit propre ou non, vous n'en avez que faire.
En loüant ſi fort du vernis,
C'eſt n'eſtimer une perſonne
Que par rapport à ſes habits:
Il n'en eſt pas ainſi de tant de Beaux-Eſprits;
Et leur eſſain qui m'environne,
D'un dehors emprunté, n'a pas les yeux épris.
Si j'étois une Fée ainſi que vous le dites,

Je voudrois vous traiter ſuivant tous vos mérites;
Et par un long enchantement,
Comme *la Belle au Bois dormant*, (*a*)
Tout le reſte de votre vie,
Vous ſeriez endormi pour avoir le plaiſir
De compoſer tout à loiſir
Une pareille rêverie.

Lettre & Vers de M. de MONGEON, *Conſeiller au Parlement de Bordeaux, pour ſe juſtifier ſur le ſoupçon d'être Satyrique.*

FAut-il vous l'avoüer, Madame ? Elevé dans une Province où les Arts & les Graces ſont à peine connus, je me contenterois encore de les reſpecter chez vous, ſans oſer vous écrire, ſi je pouvois me défendre plus longtems : mais on m'a joüé, & il faut vous en convaincre. Après

---

(*a*) Voyez les Contes des Fées.

Digitized by Google

tout, que peut-il m'en arriver ? De paſſer pour Rimeur mauſſade ! Hé, qui ne préféreroit pas ce titre à celui de Satyrique ?

THEMIRE, vos ſoupçons ont offenſé ma lyre !
Moi, flétrir le talent, moi, rimer la ſatyre !
Non, je connois ſon fiel amer :
Né juſte, je vous admire ;
Né tendre, j'oſe vous aimer.

Voilà des Vers, Madame, mais quels Vers ! ſerez-vous aſſez indulgente pour pardonner à l'expreſſion en faveur du ſentiment ? oui, du moins je l'eſpére ; j'en deviens même plus hardi ; je m'aviſe de toucher à votre Portrait ; que de libertés ! Peut-être me les paſſerez-vous.

Dans ces Climats heureux, il eſt une Mortelle,
Qui naquit pour orner ſon Séxe & l'Univers :
Sage dans ſes penchans, encore plus fidelle,
La vertu, les talens ſont ſes biens les plus chers :
Elle inſpire l'amour & plus encor l'eſtime ;
On ne la vit bruler que d'innocens tranſports ;

Son cœur toujours exempt des foibleſſes du crime,
Soupire par devoir, & jouit ſans remords :
Le loiſir, cet écueil où périt l'innocence,
Ne ſauroit altérer le bonheur de ſes ans ;
Les Arts que ſon eſprit cultive dès l'enfance,
De ſa tranquilité ſont les nobles garans ;
Dans ſes travaux divers, ſon ame toujours pure
Exprime ſans effort & parle ſentiment :
Sous les traits ingénus de ſon pinceau riant
On lit, on ſent, on voit l'enfant de la Nature.

Je m'arrête, Madame, je laiſſe le ſoin d'achever à ces Peintres conſommés qui font de votre Maiſon l'Ecole des mœurs, de l'eſprit, & des agrémens. Mon ſeul deſſein étoit de vous déſabuſer : y ſuis-je parvenu ? Convenons-en, il y auroit de l'humeur à me ſoupçonner encore.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, pour ne rien dire de plus, Madame, votre &c.

Digitized by Google

Lettre de M. le Mylord HAMILTON, *qui a été remiſe à Madame* CURE' *par M.* de MIRANDE.

DEpuis quelques jours, Madame ; que je ſuis à Paris, je me ſuis fait une étude de connoître non pas les Beautés qu'on y trouve en tout genre ; mais ce qui les fait naître, & ce qui nourrit encore cette émulation qui nous donne le parfait, qui nous ravit, & nous force nous-mêmes Etrangers à avoüer que ſi nous avons eu l'avantage d'être les inventeurs de l'utile, c'eſt de vous que nous tenons le poli, l'agréable, l'eſprit enfin, qui vaut mieux que le bon ſens hériſſé ; puiſque de vous, Meſdames, nous tenons l'élégance & la politeſſe, dans les expreſſions, la douceur & la préciſion dans le chant, le bel ordre dans les lettres, le commode & le galant des

Canapés, les *Ducheſſes* dans les ameublements, la coquetterie dans les femmes, mille fois plus amuſante que l'amour le plus paſſionné, qu'elles imitent toujours mieux lorſqu'elles le ſentent le moins. Pour parvenir à mon but, il m'a fallu partout chercher ſans relâche : la curioſité, ou plutôt le génie qui me conduit dans mes recherches m'a fait entrer dans votre *Caffé ;* votre air plein de politeſſe m'a charmé ; tout ce que j'ai entendu m'a ravi ; j'ai vû avec plaiſir une foule d'adorateurs empreſſés à porter à vos pieds & leurs vœux & le fruit de leurs veilles, dont vous faites toujours le ſujet : enchanté de la nouveauté, je n'ai point voulu ſortir ſans connoître le motif de la ſatisfaction que j'ai apperçuë dans vous à chaque offrande qui vous étoit préſentée : pour lors j'ai réfléchi & admiré de voir que vous n'aimiez que les Muſes, & Plutus ; & ces Divinités vous

ont comblée avec profusion du talent d'unir l'utile à l'agréable : mais bientôt échauffé du même feu, dont l'air de votre cour est embrasé, la demangeaison de rimer & de peindre s'est emparée de moi ! Vous reconnoîtrez-vous dans cette foible Esquisse ?

De votre Muse fertile
J'admire tout le talent !
CURÉ, qui fut plus habile
A faire un doux compliment ?
A tous vos desirs docile,
Cette Muse à chaque instant,
Conduit une plume agile ;
Et par un tour agaçant,
A visiter votre asyle,
Nous invite également ;
D'un air empressé, riant,
Mais d'un cœur toujours tranquille,
Vous recevez le Client,
A se flatter trop facile ;
S'il se croyoit Amant,
Il est instruit promptement,
Pour peu qu'il soit inutile,
Qu'il n'est que le confident :

Loin de s'échauffer la bile,
Qu'il endure patiemment !
Le murmure eſt imbécille,
Chacun en éprouve autant :
Ingénieuſe Coquette
Des talents & de l'eſprit,
Adieu, bon ſoir je vous dis ;
Car je prends mal à la tête.

La ſuite ſera le plutôt que je pourrai.

Lettre d'un Inconnu qui a mis à la tête de ſa Lettre : INVITATION à ceux qui aſpirent au titre de Bel-Eſprit.

QU'on ceſſe d'invoquer Apollon & ſes Sœurs,
Et le Double-Mont & Pégaſe,
Qu'eſt-il beſoin qu'avec emphaſe
Nous décorions nos chants de ces vieilles fadeurs ?
La ſource des beaux Vers n'eſt plus cet Hypocrène,
Que jadis on a tant chanté ;
Elle eſt dans cette vaſte & ſuperbe Cité,

Qu'arroſe le Dieu de la Seine.
Là, dans un lieu très-fréquenté
De mille & mille gens de différente eſpéce,
Lieu qu'habite la Volupté,
Régne une Fée Enchantereſſe,
Pleine de grace & de talent,
De qui l'œil attrayant,
Par un charme ſecret que l'on diroit magique;
Embraſe les eſprits d'un feu tout poëtique:
On a beau s'en défendre, on ſe ſent tranſporté;
C'eſt un Pinde Nouveau, dont la Divinité
Dans un beſoin, métamorphoſe
Un Sot en Bel-Eſprit, un Crapaut en Serin;
La Ruë en Romarin,
Et le Chardon en Roſe.
Si l'on ne m'en croit pas,
Qu'on tente l'avanture,
L'on verra que c'eſt choſe ſûre,
Si l'on y veut porter ſes pas.
Le trajet n'eſt pas long; la Fée aimable régne
Proche *la Croix des Petits-Champs*,
A ſa porte elle a pour Enſeigne,
CURÉ, *Au Caffé Allemand!*
Tout en entrant on l'apperçoit
Avec écritoire & pupitre;

La plume en main, tenant regître
Des hommages qu'elle reçoit.
Propos galans, tendres myſtères,
Tours malins du fils de Cypris,
Sur ſes tablettes ſont inſcrits;
Dans ces précieux inventaires,
Par elle avec ſoin recueillis,
Vos Vers, vos noms ſeront admis,
Et ſon brevet donné ſans autres formulaires,
Vous ſerez inſtallé parmi nos Beaux-Eſprits.

Réponſe à l'Auteur de la Satyre.

AVec étonnement j'ai reçu votre Ecrit,
Où la malice eſt jointe à la plaiſanterie :
Si, d'être parmi nous, il vous prenoit envie,
Ce ſeroit vainement, car vous êtes proſcrit.
Pluſieurs Auteurs fameux ont quelquefois médit
D'une fameuſe Académie,
Où dans la ſuite on les admit :
Il n'en eſt pas ainſi de notre Compagnie;
Une Muſe Critique en eſt toujours bannie,
Et ce Pinde à la vôtre eſt de droit interdit :
J'en ai le cœur dolent; car elle eſt fort jolie,
Et dit bien tout ce qu'elle dit :

Digitized by Google

Nous recevrons un bon esprit,
Mais non pas un mauvais génie.

Sentiment de Madame CURE' à une de ses Amies.

JE vous apprends, ma Chére Amie;
Que sans oublier l'Hélicon,
Laissant préfider Apollon
Au cercle de l'Académie,
Je prends quand il vient son encens,
De même que ses compliments.
De nos Salles le vrai mérite
Est de bien tenir son comptoir,
D'examiner matin & soir
La recette qu'il a produit,
De faire accueil aux bons Chalans,
De laisser causer les Savans,
Sans s'immiscer dans leurs rubriques;
De bien traiter les Pratiques:
L'argent qu'on porte a plus de cours
Que n'en ont tous les vains discours;
Et comme mon goût est d'écrire,
J'écris avec soin les crédits:
Je m'occupe souvent à lire

Le Livre auquel ils ſont inſcrits ;
Laiſſant la gloire aux Beaux-Eſprits
Que pourtant je loue, & j'admire !

Pour preuve de ce qu'on vient de lire, M. le Comte de . . . devoit deux louis depuis 9 ans à Madame *Curé*, & lui dit qu'il ne la payeroit point ſi Elle ne lui envoyoit au moins quatre Vers. Le lendemain il reçut de ſa part ceux-ci :

Pour ſatisfaire à votre envie extrême,
J'ai promis quatre Vers qui valent plus que trois :
Je m'aquitte aujourd'hui de ce que je vous dois :
Dans le monde il faudroit que chacun fît de même.

Le Comte ſe piqua d'honneur & paya ſur le champ. Flattée d'un ſuccès de cette eſpéce, elle adreſſa à Apollon le remercîment qui ſuit.

Des Vers Ingénieux, beaucoup mieux qu'un Sergent,
Ce matin, Cher Phébus, m'ont produit de l'argent :

Digitized by Google

Souffrez donc qu'en ce jour & par la même voye,
Mon cœur reconnoiſſant vous en marque ſa joie!
Non, non, je ne veux plus, près de mes débiteurs,
Employer déſormais d'autres ſolliciteurs!
Pour peu que chacun d'eux ait l'ombre du génie,
De mes preſſans exploits éprouvant l'énergie,
Malgré ſoi l'on viendra d'abord après l'envoi,
D'un crédit ſuranné s'acquitter près de moi.
Oui, ſelon mes ſouhaits ſi ma Muſe s'exerce,
Ses doux accents ſeront l'ame de mon commerce
Oui, tel qu'on vit *Orphée* émouvoir par ſes ſons,
Les plaines, les forêts, les rochers & les monts;
Surtout par les accords d'une tendre harmonie,
Des tygres & des ours adoucir la furie,
De même l'on verra du matin juſqu'au ſoir,
Les Payeurs les plus durs en foule à mon comptoir,
Dans les heureux tranſports d'un utile délire,
Joindre les ſons de l'or avec ceux de la lyre!
Par cet heureux début j'ai lieu de l'augurer;
J'attens tout de vos ſoins pour mieux m'en aſſurer!

Exploit.

DE par le Dieu des Vers, & de par les neuf Muſes,
Il vous plaira payer ſans délai, ſans excuſes,

Au porteur du préſent en monnoye ayant cours,
Sans prendre pour cela les choſes à rebours,
Le tout de bon aloi, ſuivant votre *Mémoire*,
Que j'ai correctement extrait de mon grimoire,
Et dont je bifferai les articles divers,
D'abord que vous aurez fait honneur à ces Vers:
J'ai la plume à la main, car les femmes ſont promptes,
J'en conviens; & d'ailleurs comme tous les bons comptes
Firent de tous les tems les bons amis, dit-on,
Je vous crois trop des miens pour me prouver que non.
Vous en êtes, vous dis-je, avoüez-moi la dette;
Ou payez-la plutôt, & la preuve eſt complette.

Réponſe d'un Créancier.

DEſavoüer ma dette, oh! pour qui me prend-elle?
C'eſt avec les Fripons me mettre en parallèle,
Me diſois-je d'abord! mais non, c'eſt un ami
Que notre aimable Dame entreprend aujourd'hui
De convaincre: & de quoi? d'une dette réelle,
Qu'il n'a pû lui payer que faute de vaiſſelle.

Digitized by Google

Mais patience encore un peu de tems !
Et cette Dame & moi ſerons tous deux contens.

Autre réponſe d'un Abbé Créancier.

AImable Fille d'Apollon,
Votre demande eſt équitable ;
Je paſſerois pour intraitable,
Et plus injuſte qu'*Abſalon*,
Si j'oppoſois à votre Muſe,
Quelques délais ou quelque excuſe :
Je manquerois de judiciaire,
Si je n'admirois la maniere,
Pleine d'eſprit & d'agrément,
Dont vous demandez payement
De la ſomme qui vous eſt duë ;
Qui ce ſoir vous ſera renduë,
Par le meilleur de vos Amis,
Ainſi que l'exige *Thémis* !

Réponſe d'un Officier.

LE Dieu Mars, Madame, vient de rengainer ſa lame ; & par ce coup impré-

vû, il me laiſſe ſans argent; vous ſavez ce qui m'améne à Paris, je demande au Roi de me prolonger la vie, & quand Sa Majeſté me l'aura accordé, j'aurai l'honneur de ſatisfaire la maman CURÉ de qui je ſuis avec reſpect créancier très-obligé, & très-obéiſſant Serviteur, &c.

Lettre de change qui a été payée par M. RAVAUT, Banquier en Cour de Rome à l'Archevêché de Paris.

MOnſieur RAVAUT *payera à vuë*
A Madame CURÉ, tenant
Le Caffé qu'on nomme *Allemand*,
Vingt livres dix ſols, valeur reçuë
En limonade *& cétéra*;
De laquelle ſuſdite ſomme,
Je vous promets foi d'honnête homme,
Faire fond quand il vous plaira;
Sans même rapporter quittance:
Sur ce je ſuis de tout mon cœur,
Votre très-humble ſerviteur.

Digitized by Google

*Réponſe de M. le Chevalier ***.*

JE me défie trop de mes forces, Madame, pour oſer monter ſur Pégaſe & lutter avec vous, n'étant qu'un très-mauvais Rimeur; vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je réponde comme je pourrai aux jolis Vers que vous m'avez envoyés.

Ils ſont d'un ſtile charmant,
Un chacun les approuve;
Vous me demandez de l'argent,
C'eſt le ſeul défaut que j'y trouve.

Je n'ai, malheureuſement pour moi, pas un ſol, dont je ſuis, ma foi, bien fâché. Les Muſes d'ordinaire ſont aſſez complaiſantes. Vous devez les imiter en tout; je ſuis honteux de vous faire attendre pour une auſſi petite ſomme; donnez-moi encore quelques jours, je vous promets de répondre *ad hoc* à votre ſommation.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être tendrement,
Avec reſpect aſſurément,
Votre très-humble, obéiſſant,
En Apollon très-peu Savant,
Et très-court en argent comptant.

Autre Requête à des Créanciers trop lents à s'acquitter.

SI l'on pouvoit trouver des Huiſſiers au Parnaſſe
Vous en auriez un de ma part,
Qui ne vous feroit nulle grace,
En vous faiſant payer ſans le moindre retard.
Mais par malheur la Poëſie,
D'une trop longue plaidoirie,
Ne pourroit pas faire les frais:
Ainſi ſans entrer en Procès,
Une Muſe qui n'eſt ni riche, ni puiſſante,
Pour pouvoir obtenir ce que vous lui devez,
Se ſert d'une voix ſuppliante.

CURÉ.

Digitized by Google

Réponſe d'un Créancier.

EN vérité c'eſt trop me faire fête ;
Vos aſſignations ſont de vrais complimens :
Mais ne gâtez-vous point les gens,
Par un pro-édé trop honnête ?
L'argent que je vous dois n'eſt rien ;
(Non que de le payer mon honneur me diſpenſe)
Mais quand vous obligez ſi bien,
On vous doit moins d'argent que de reconnoiſſance.
Eſprit de mille attraits doté,
Cœur plein de généroſité,
A ces titres on vous adore :
Même après s'être enfin avec vous acquitté,
CURÉ, que l'on vous doit encore !

Quittance.

L'Intérêt ſurement jamais ne me commande ;
Et malgré le plaiſir qu'on a quand on reçoit,
Dès qu'on me rend ce qu'on me doit,
Je ne fais pas d'autre demande.

Digitized by Google

Vers à un M. qui avoit gagné ſa part d'un lot de 500 liv. & qui pour payer un Mémoire *qu'il devoit, exigeoit des Vers de ma part.*

LA Fortune & la Poëſie
Vont enſemble fort rarement.
Au moyen de la Lotterie,
La premiere, à vos vœux répond abondament;
Et la ſeconde attend de votre courtoiſie,
De notre petit compte un prompt rembourſement;

Réponſe.

LE profit de la Lotterie
S'en eſt allé comme le vent;
Pégaſe, pour la galanterie
En ma faveur ne marche pas ſouvent:
Ainſi vous n'aurez autre choſe
Que des Vers qui ſentent la Proſe.

Après cette plainte importune,
Que je fis contre la Fortune,

Elle

Elle m'a procuré des fonds,
Sur lesquels je ne comptois guère
Recevez-les donc sans façons
D'un débiteur juste & sincère.

Etrennes pour des Créanciers.

DE tous tems la nouvelle année
Pour les comptes fut destinée ;
Après les vœux ardents que je forme pour vous ;
Parmi lesquels je vous souhaite,
Une santé toujours parfaite,
Je vous dois seulement rappeller qu'entre nous ;
Subsiste une petite affaire ;
Si vous la finissez, c'est le bien le plus doux,
Qu'en jour d'étrenne on puisse faire.

Etrennes à Madame DENIS.

LEs vœux qu'on fait au nouvel An
Sont souvent regardés par les esprits vulgaires
Comme articles de l'*Alcoran* ;
Mais daignez regarder les miens comme sincéres:

A cet Oncle des plus chéris,*
Quoiqu'il ſoit bien loin de Paris,
Souffrez que j'en offre de même;
Malgré l'éloignement qui ſatisfait ſon goût,
Les ſouhaits qu'on adreſſe aux perſonnes qu'on aime,
Ainſi que les Zéphirs, peuvent voler partout.

Etrennes à Madame de GRAFFIGNY.

SAvante GRAFFIGNY, que la nouvelle Année,
Soit pour vous auſſi fortunée
Que celle qui vient de paſſer,
Où le Public a sû ſi bien vous encenſer!
Si l'ardeur de mes vœux, du ſuccès eſt ſuivie,
Vous joüirez d'une auſſi longue vie,
Que vos fameux Enfans, ces Enfans ſi parfaits,
Parmi leſquels je dois citer *Cénie*,
Et *Zilia*, qui ne mourront jamais.

---

* M. de *Voltaire*.

Etrennes à Monſeigneur le Duc de GESVRES.

VOus qui fûtes dans tous les tems
Des Seigneurs de la Cour le plus parfait modéle,
Et contre l'uſage des Grands,
Des loix de l'amitié l'obſervateur fidéle ;
Comme les cœurs vous ſont ſoumis,
Vous avez fait trembler vos plus tendres amis,
Dans cette affreuſe maladie,
Qui ſembloit depuis peu menacer votre vie :
Le Ciel exaucera les vœux les plus ardens,
Que nous faiſons pour vous dans la nouvelle Année
Qui vous ſera plus fortunée.
Puiſſiez-vous donc, Seigneur, pour nous rendre contens,
Joüir d'une ſanté meilleure,
Et ne trouver la derniere heure
Qu'après avoir paſſé cent ans !

Autres à M. le Marquis de VERAC, *Lieutenant-Général pour le Roi au Gouvernement de Poitou.*

PArmi les souhaits que l'usage
Vous attire en ce jour, dont tout subit la loi,
Croyez que nul autre que moi,
Ne peut vous présenter un plus sincére hommage!
En jouissant longtems d'une pleine santé,
Vous verrez avec complaisance,
Que ce cher fils, qui fait toute votre espérance,
De vos sages leçons, aura bien profité.

Réponse de M. le Marquis de ***.

LA Muse qui chante un Grand Roi
A fait aussi des Vers pour moi!
CURÉ, si d'un Grand Roi, je n'ai pas la puissance,
Je lui dispute au moins sur la reconnoissance;
Et voudrois à votre talent
Egaler mon remerciment.

Digitized by Google

Autres à M. DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, Premier Préſident de la Cour des Aides.

JE voudrois vous offrir les plus ardens ſouhaits ;
Seigneur, pour la nouvelle Année,
S'ils pouvoient vous la rendre encor plus fortunée ;
Mais à qui plus qu'à vous en offrit-on jamais ?
Tant d'Auteurs empreſſés en font pour votre vie ;
Et vous avez tant de bontés pour eux,
Que ſi le Ciel daigne exaucer leurs vœux,
Elle ne peut jamais être finie.

Autres à M. CLAPERON, Chevalier d'Honneur de la Monnoye.

DE la bonté du cœur obſervateur fidéle ;
Ami ſincére & généreux,
Qui ſert aux autres de modéle,
Recevez mes plus tendres vœux !
Puiſſiez-vous donc jouir pendant pluſieurs années,
Qui ſoient toujours pour vous tranquilles, fortunées,

Digitized by Google

De la nouvelle dignité,
Que vous ſavez remplir avec tant de décence;
Et d'une parfaite ſanté!
Ce ſont les ſentimens de ma reconnoiſſance.

Autres à M. de BELLEISLE, *Intendant des Finances, de Monſeigneur le Duc* D'ORLEANS, *& Neveu de M.* CLAPERON.

AU milieu d'une Cour brillante,
Vous ſavez conſerver l'exacte probité;
Votre cœur n'eſt point infecté
Des attraits que toujours le grand Monde préſente:
Les maximes des Courtiſans,
Leur flatterie & leur encens,
N'ont jamais eu dequoi vous plaire;
Et ſi le Ciel pour vous reçoit les vœux ardents
Que, dans ce nouvel An, je penſe devoir faire,
Vous pourrez exercer longtems
Cet admirable caractère.

Digitized by Google

Autres à l'Illuſtre M. de FONTENELLE.

VEritable *Neſtor*, des hommes le plus ſage,
Vous qui faites ſans doute un des grands ornemens
De la France où l'eſprit ſemble être un héritage,
Je fais les vœux les plus ardents
Que pour votre ſanté l'amitié puiſſe faire;
Et je compte ſurtout vous en offrir longtems,
Même après votre An Séculaire.

Autres à M. DESLANDES.

L'On ſouhaite ordinairement,
Sitôt que l'An ſe renouvelle,
Ce qu'on nomme contentement,
A ceux à qui l'on veut marquer ſon zéle;
Mais ces ſortes de vœux ſont vains
Pour un homme qui ſait bien uſer de la vie;
Ces avantages ſont certains
Pour qui ſe livre à la Philoſophie.

*Autres, à M. de ***.*

BOn jour, & ſurtout Bonne-Année!
Que votre longue vie en tout ſoit fortunée,
Héritier de *Coulange*, & même d'*Haguenier*!
Vous, dont la Muſe eſt badine & coquette,
Soyez toujours un excellent Poëte,
Et ne ſoyez jamais un malin Chanſonnier!

*Réponſe de M. de ***.*

TOi qui chantes les Rois
Sur des tons ſi ſublimes,
Et qui de nos Auteurs faiſant un digne choix,
Sur leurs talens divers, ſi noblement t'exprimes,
N'eſt-ce pas t'avilir que d'employer tes rimes,
Pour des chétifs Bourgeois?
Qui ſuis-je, moi, pour que ta Muſe,
Daigne inſcrire mon nom dans ton Calendrier?
Sur cet honneur ſi ſingulier,
CURÉ, ne penſe pas que mon eſprit s'abuſe,
Je ne m'aveugle point, je ſais ce que je vaux,
Je ſuis là comme ſont les ombres aux tableaux.

Digitized by Google

Remerciment à M. ROY, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, ſur le préſent qu'il m'a fait de ſes Ouvrages pour Etrennes.

JE ſçai que la nouvelle Année
Aux dons fut toujours deſtinée,
Et je vois qu'en un ſeul vous les raſſemblez tous:
Je parle du Recueil d'un grand nombre d'Ouvrages,
Qui, du Public charmé, méritent les ſuffrages.
En ce beau jour qui met l'avarice en courroux,
Les uns offrent de l'or, les autres des bijoux,
Et d'autres des parures vaines;
Mais depuis tout le tems qu'on donne des Etrennes,
Aucun n'en a donné de ſi riches que vous.

Etrennes à M. l'Abbé de l'ATTAIGNAN.

AImable Chanſonnier, que la nouvelle Année
Soit pour vous gaye & fortunée!
Comme depuis longtems vous produiſez des ſons

Où toujours le Public trouve à ſe ſatisfaire,
Ne prenez pas pour des chanſons
Le compliment le plus ſincère !

Autres à M. DUPORT DUTERTRE, Auteur de l'Abrégé de l'Hiſtoire d'Angleterre & de Celle des Révolutions, Conjurations & Conſpirations célébres.

GRacieux Ecrivain, que la nouvelle Année
Puiſſe vous être fortunée !
Ce ſera pour votre préſent
Mon ſeul & petit compliment.
Votre Livre eſt cent fois plus inſtructif qu'un autre
Qui ſeroit quatre fois plus grand :
Parmi tous les beaux noms de maint & maint Savant,
Aucun ne le ſauroit mieux orner que le vôtre.

Autres à M. l'Abbé de LA PORTE.

CEnſeur intelligent autant que modéré ;
Voici ce que mon cœur pour vous a deſiré,

Dans la nouvelle Année au fond de ma retraite!
Si le Ciel vous fait vivre autant que je souhaite,
Tôt ou tard vous viendrez à bout,
Avec votre critique éloquente & discrette,
De rétablir l'empire & le Temple du Goût!

Autres à M. FRERON.

JUge souverain des Esprits,
Et des Ouvrages qu'ils font naître,
Ayez dans votre humeur, comme dans vos Ecrits,
Tout l'enjoûment qu'on voit paroître
Dans l'un & l'autre fréquemment;
Et vous passerez des années
Plus tranquilles, plus fortunées
Que celles de certain Savant.

Autres à Mlle BEAUREGARD.

DAns ce commencement d'Année,
Les souhaits que je fais pour vous,
Aimable objet de mes vœux les plus doux,
Doivent, pour vous, la rendre fortunée!
Pour hommage daignez recevoir en ce jour,

Où chacun par les dons tâche à faire ſa cour,
D'une Eau que ſous le nom *ſans pareille* on révére,
Et dont l'odeur aſſez légére
Se perd auſſitôt dans les vents,
Que les ſoupirs de vos Amans.

Vers à Mademoiſelle ***.

PHILIS gagne les cœurs ſans vouloir les voler;
Qui mieux qu'elle jamais eut le don de briller?
Elle a l'art d'inſpirer la plus vive tendreſſe,
Avec tout l'enjoûment d'une aimable jeuneſſe,
Sans en avoir jamais l'impertinent orgueil:
C'eſt par-là ſeulement qu'elle donne dans l'œil;
On eſt toujours charmé quand elle ouvre la bouche;
Son langage poli toucheroit une ſouche;
A toutes les beautés de ſon air enchanteur,
D'une humeur agréable elle joint la douceur;
Son eſprit ſéduiſant en tout tems nous éclaire;
Sa voix douce jamais n'imite le Tonnerre:
De Philis, par hazard ſi l'on ſurprend le cœur,
Elle ne permet pas de pourſuivre au vainqueur:
On doit être aſſuré de ſa longue conſtance,
Elle a toujours le cœur plein de reconnoiſſance.

Digitized by Google

Réponſe de Mademoiſelle de ***.*

MADAME,

Vous m'avez envoyé les Vers les plus charmans ;
Le ſtile en eſt aimable & rempli d'agrémens ;
Si j'avois vos talens, votre eſprit, & vos graces,
Je n'héſiterois pas à marcher ſur vos traces ;
Mais ma foi pour rimer mon génie eſt trop gourd ;
J'ai beau faire, à ma voix le Dieu des Vers eſt ſourd ;
Je mords en vain mes doigts & me gratte la tête ;
Je fais de vains efforts & ne ſuis qu'une bête.
Et pourquoi fatiguer mon ſtupide cerveau ?
Il n'en pourra jamais ſortir rien de nouveau.
Il faut abandonner ce projet téméraire,
Quoique je l'aye exprès médité pour vous plaire.
Mais changeons de diſcours : pourquoi donc dans vos Vers,
Voulez-vous ſans raiſon me prêter des travers ?
Que vous connoiſſez mal les ſecrets de mon ame !
Vous me repréſentez ſuſceptible de flamme,
Tendre, & reconnoiſſante ! A ce trait peu flatteur,

Aurois-je dû m'attendre ? Ah, quelle eſt votre erreur !
Inſenſible à l'amour, j'en ignore les charmes ;
Et j'évite avec ſoin d'en ſentir les allarmes ;
De la ſeule amitié, mon cœur peut être épris ;
De ſa douceur charmante, il connoît tout le prix ;
Mais à ce ſentiment qui l'agite & l'anime,
Pour le rendre durable, il faut joindre l'eſtime.

Pour mon coup d'eſſai, je m'apperçois, Madame, que je ſuis un peu prolixe, mais il faut me le pardonner : je profite avec empreſſement de cette occaſion pour vous aſſurer de la ſincérité des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre &c.

---

*Replique à Mademoiſelle de * * *.*

VOtre ouvrage où tout eſt charmant,
Chez les habitans du Parnaſſe,
Qui ſavent tout ce qui s'y paſſe,
N'a point cauſé d'étonnement :
Les Muſes, ſelon eux, ont produit les penſées,

Qu'on voit dans cet Ecrit Divin ;
D'un caractére mâle ou d'un ferme burin,
Phébus même les a tracées.
Quoi, vous ne savez pas ce que c'est que l'Amour?
Chez vous, Belle PHILIS, il tient pourtant sa cour;
Ris, jeux, plaisirs, beauté, jeunesse,
Accompagnent partout vos pas ;
Les graces vous suivent sans cesse,
Et Vénus tous les jours vous prête ses appas ;
Les fléches que Cupidon lance,
Plutôt que de son arc, partent de vos beaux yeux ;
Ignorer les bienfaits du plus puissant des Dieux,
C'est manquer de reconnoissance.
Malgré vos sentimens ingrats,
Vous servez ce Souverain Maître,
Plus que vous ne croyez peut-être :
Si vous ne le connoissez pas,
C'est par vous qu'il se fait connoître.

Réponse de M. D'YD... Ecuyer de Madame la DAUPHINE.

J'Ai reçu, Madame, votre agréable invitation : quoiqu'elle ne soit pas particuliére, elle me met au rang de tant de per-

ſonnes de mérite, que je ne puis qu'être flatté de cette communauté ; & l'eſtime que vous ſemblez me marquer par cette attention met le ſceau à ma reconnoiſſance. Votre réputation m'avoit déja inſpiré le deſir de vous connoître ; vous prévenez les démarches que mon penchant m'auroit fait faire ; cette généroſité de votre part me met dans l'impoſſibilité de m'acquitter de tout ce que je vous dois. Avec ce ſignal qui annonce vos talens, vous attirez à votre cour une foule de Beaux-Eſprits, que les qualités de votre cœur engagent à s'y fixer. Vous avez rangé ſur vos drapeaux pluſieurs Eléves d'Apollon, qui vous déférent les honneurs d'un Parnaſſe où les Graces & l'empire de votre Séxe vous donnent le droit de préſider.

Vous me faites bien de l'honneur de me croire digne d'être aſſocié à ce Nouveau *Lycée*. Quelle place pourrois-je y tenir qui ne fût mieux occupée ? Je ſoupçonne

cependant qu'il y en a une de vacante auprès de vous, parce qu'elle eſt rarement remplie partout ailleurs. C'eſt la ſeule où je me ſens capable de briller, & celle où j'aſpire. C'eſt le titre en un mot d'Amateur ſans enthouſiaſme de ce que je pourrai applaudir ſans flatterie, & d'ami plus jaloux de vous voir acquérir des ſuffrages que d'obtenir le vôtre, quand ce ſera à votre préjudice..

J'ai l'honneur d'être avec une eſtime particuliere, Madame, votre très-humble &c.

Etrennes à M. TAXIL.

LEs héros du Dieu de la Thrace
Ont été chantés trop longtems,
Et depuis que la guerre à la paix a fait place,
Je ne veux dans mes ſimples chants,
Célébrer que ceux du Parnaſſe.
Il en eſt un entr'eux que j'aime plus que tous;
Son eſprit pacifique, inſinuant & doux,

A ſurtout le don de me plaire ;
Cher TAXIL, ce n'eſt donc qu'à vous,
Que j'adreſſe aujourd'hui ce compliment ſincére,
Puiſque le nouvel An m'autoriſe à le faire.
Sans nul chagrin puiſſiez vous voir,
Les approches de la vieilleſſe ;
Malgré le cours des ans qui coule avec viteſſe,
Continuez toujours à vous piquer d'avoir
Tout l'enjoûment de la jeuneſſe !

Epître à Madame CURE' par M. TAXIL.

VOus ſçavez, charmante CURÉ,
Que depuis longtems je vous aime
D'un amour ſage & modéré,
Quoique ce ſoit plus que moi-même.
Je vous devrois pour l'An nouveau
Offrir quelque choſe de beau ;
C'eſt juſtement ce qui m'agite ;
J'ai beau ſonger, chercher, courir,
Je ne ſçaurois rien découvrir
Qui réponde à votre mérite.
Le Proverbe dit que chacun
En ce monde reſſent ſes peines ;

Vous n'aurez donc pour vos étrennes,
Qu'un Almanach assez commun ;
Je dis commun en apparence.
Cependant ce petit Livret,
Puisqu'il faut le dire tout net,
Est plus précieux qu'on ne pense.
C'est sans doute un foible retour,
Pour les dons que vous savez faire ;
Car c'est un Almanach d'amour ;
J'en vais expliquer le mystére.
Vous en marquerez chaque jour,
Quand je vous aurai fait ma cour ;
Et direz aujourd'hui l'on m'aime :
Le lendemain faites de même,
Et vous verrez assurément,
Qu'on vous aime toute l'année.
Que pour notre contentement,
Elle soit ainsi terminée !
S'il se passe un jour seulement,
Qui faute de preuve ou de marque,
Ne soit pas digne de remarque,
Croyez-moi, jettez promptement
Dans le feu, le Livre & l'Amant !
Puisque l'usage m'autorise,
Avec un cœur plein de franchise
De vous faire offre de mes vœux ;

Digitized by Google

Sincérement je vous ſouhaite
Bonheur entier, ſanté parfaite !
Ayez toujours trente amoureux;
Et ne favoriſez perſonne :
Comme Dame obligeante & bonne,
Courez tous les coins de Paris
Pour être utile à vos Amis ;
Tous les jours ayez à vos trouſſes
Vingt femmes brunes, blondes, douces;
Dont vous entendrez les chagrins
Avec vos ſentiments humains ;
Occupez-vous ſouvent à lire ;
Plus ſouvent ayez ſoin d'écrire
Les beaux vers qu'on vous montrera ;
Et que votre bon goût croira
Dignes d'être, avec un grand titre,
Inſérez dans votre regiſtre !
Comme la Muſe de Lesbos
La dixiéme eſt la plus chérie,
Aimez toujours la Poëſie ;
Sapho faiſoit des Vers fort beaux.
Si je penſe à vous, Madame,
Les vœux que je fais pour la femme,
Je les fais auſſi pour l'Epoux ;
Car je l'eſtime autant que vous,
Et que toute votre famille.

Digitized by Google

A l'égard du petit Enfant,
Je crains que quand il ſera grand,
Il ne devienne un maître drille :
Pour qu'il ne s'échappe en chemin,
Allez avec lui bride en main ;
Vous êtes ſi bonne maîtreſſe,
Que le plus ſouvent vos garçons
Ne ſuivent pas bien vos leçons ;
L'un & l'autre jaſe ſans ceſſe.
Quand au plus jeune, un jour viendra ;
Que peut-être on le gâtera.
Madame *Le-Clerc* qui chopine,
Et quitte ſouvent ſa cuiſine,
Prend toujours ſon tems aſſez mal ;
Pour vous parler d'une *Omelette*,
Ou de *Bœuf à la vinaigrette*,
Quand vous liſez un Madrigal.
Voilà ce que j'avois à dire,
Et ce que l'amitié m'inſpire ;
Ces ſentimens partent du cœur,
De votre zélé ſerviteur.

Digitized by Google

Remerciment à M. TAXIL sur le présent d'un Almanach.

TOus vos souhaits m'ont annoncé le jour
Le plus intéressant de toute cette année :
Quoique votre Almanach n'ait qu'un an de durée,
Recevez de ma part un éternel retour.

Compliment de Bonne-Année par M. le Chevalier de LAURE'S, à l'Auteur de l'Ode immortelle au Roi de Prusse.

S'Il se pouvoit que nos Ouvrages
De nos ans réglassent le cours,
O SAPHO, l'on verroit tes jours,
Ainsi que tes Ecrits, briller dans tous les âges !

Compliment de Bonne-Année, par M. de VILLENEUVE, Chevalier de S. Louis.

PAr les accords les plus touchants
N'implorons plus les Dieux en faveur des années

Digitized by Google

De la *Muſe des Petits Champs ;*
Ne les fatiguons plus par nos cris impuiſſants ;
Penſons à célébrer ſes belles deſtinées !
L'Auteur brillant des Saiſons & des Ans
Les lui choiſira fortunées ;
Ce Dieu quitte l'antique Cour
Des ennuyeuſes Piérides,
Leurs bois ſacrés, leurs *Eaux Aganipides :*
Auprès de notre Muſe, il fixe ſon ſéjour.
Inſpirés par ce *Forge-Mettre*,
Que d'immortels Ecrits nous allons voir paroître !

Vers de M. TERRASSON en m'envoyant un Tympanon pour Etrennes.

DU Tympanon le ſon n'eſt pas vanté,
Il eſt moins tendre qu'une Lyre,
Qu'avec l'Amour les Graces ont monté,
Pour chanter leur riant empire ;
Mais quoique moins harmonieux,
Quelquefois il plaît, il amuſe ;
Et ſous les doigts légers d'une ſavante Muſe
Il deviendra mélodieux.

Digitized by Google

Remerciment d'un Médecin d'armée, sur un nœud d'épée que je lui avois donné pour Etrennes.

VOtre amitié m'étoit si chére,
Et j'y trouvois tant d'agréments,
Qu'il n'étoit pas fort néceſſaire,
D'y joindre encore vos préſents :
Quelle étoit donc votre penſée,
De m'envoyer un nœud d'épée ?
Ce ruban me rendra peut-être glorieux,
Et brave, s'il le faut : pourtant la Médecine,
N'emprunte pas, de *Mars*, le glaive furieux ;
Sans ce Dieu, notre Art aſſaſſine
Autant de gens que vos beaux yeux.

Remerciment à M. RICAUD ſur le préſent du TRAITE' DES FONTAINES.

DAns votre libéralité,
On trouve de l'utilité,
Témoin le Livre exquis *ſur l'art d'une fontaine*,
Qu'un galant homme hier m'offrit,
Je voudrois pour répondre au traits de ſon eſprit,
Y trouver de l'*Eau d'Hypocrène.*

Réponſe

Digitized by Google

Réponſe au Remercîment.

SI par hazard dans ma fontaine,
Vous euſſiez pû trouver de l'Eau de l'Hypocrène;
Je l'aurois envoyée ailleurs:
Répondez-moi, Muſe friponne,
Donne-t-on des fruits à *Pomone*?
A *Flore* donne-t-on des fleurs?

Vers ſur la Goute à M. D'AULHIEME.

RECEVEZ les vœux les plus doux
Que la tendre amitié doit m'inſpirer pour vous!
Puiſſiez-vous être enfin ſoulagé des atteintes
D'un mal, ſource de mille plaintes!
La goute, ce mal déteſtable,
Bien ſouvent vient des grands repas,
Ou d'un autre plaiſir encor plus agréable:
Mais pour vous ces plaiſirs n'eurent jamais d'appas.

Réponſe de M. D'AULHIEME Fermier Général de Monſeigneur le Prince DE CONTY.

JE ne me pare point d'une vertu ſtoïque ;
Je ſens, comme on dit, la douleur ;
Mais par les pieds moins pris que par le cœur.
De quelques traits cuiſants que la goute me pique,
Je les ſouffre plus conſtament,
CURÉ, que votre éloignement.

Remerciment de M. HUBELOT, d'une Bouteille d'Eau-ſans-Pareille.

DE telle main un don eſt beau,
Qui ſeroit bibus de telle autre ;
On priſe d'autant plus le vôtre,
Que vous reſſemblez à votre EAU !

Remerciment à Madame la Baronne de PARDAILHAN, sur le préſent d'un Sac-à-Ouvrage.

AU travail l'homme eſt condamné,
De cette loi ſouvent la femme ſe diſpenſe ;
Lorſque dans votre rang un bel objet eſt né,
Et lorſqu'il vit dans l'opulence,
Aux plaiſirs il eſt deſtiné ;
Mais moi, qu'un tas de ſoins tous les jours environne,
Je puis vous aſſurer, adorable BARONNE,
Que c'eſt pour travailler le ſoir & le matin,
Que m'a fait naître le deſtin :
Un petit Sac galant m'étoit donc néceſſaire
Pour renfermer tout l'attirail
Qu'exige l'amour du travail.
Puiſque c'eſt un préſent que vous daignez me faire,
Recevez-en mon compliment
A titre de remerciment !
Non, non, jamais mon cœur n'en fit de plus ſincère.

Bouquet à Madame la Marquise DU TERRAIL.

VOus que j'eus le bonheur, dès ma plus tendre
enfance,
De connoître, de voir, & surtout d'admirer,
Jusqu'à ce qu'un hymen fait par obéissance,
D'un Quartier que j'aimois vint trop tôt me tirer;
Pourriez-vous recevoir avec indifférence,
Aimable ROSALIE, un bouquet de ma part?
Comme il est préparé sans art,
Il est offert par zèle, & non par bienséance:
De ses pieuses mœurs où brilloit l'innocence
Celle dont vous portez le nom,
Fit retentir l'Espagne, endroit de sa naissance,
Et vos rares vertus en France
Vous donnent autant de renom.

Bouquet à Madame TESSIE'.

A Votre patrone* jadis,
Vous savez que dans son pays

* Sainte Elisabeth.

Digitized by Google

Sa couſine rendit une ſeule viſite :
Avec joye elle voit du céleſte ſéjour
Toutes celles que dans ce jour
Vous procure votre mérite.

ENVOI.

POur vous mieux prouver mon ardeur
J'oſe vous offrir cet hommage ;
Des vrais ſentimens de mon cœur
Il eſt une fidelle image.

Compliment à Mlle de VIOMENIL *fille de M. le Baron ***, Commandant du Régiment de Limouſin à Luneville, ſur ſa ſortie de S. Cyr.*

DAns le Monde on ne parloit plus
Ni des Graces, ni de Vénus,
Et ces Divinités que partout on révére,
Ne ſe trouvoient point à Cythére ;
VIOMENIL, juſques à ce jour,
Ne les a laiſſé voir qu'au travers d'une grille ;
Dans un ſolitaire ſéjour,

Où jadis habitoit cette charmante fille.
Les Amours, les Ris & les Jeux,
Qui font ſon aimable ſequelle,
Trop longtems enfermés dans ce lieux ténébreux
Viennent d'en ſortir avec elle.

Réponſe.

MA retraite, Madame, n'a été pour moi qu'avantageuſe, loin de m'être nuiſible; puiſqu'elle m'a miſe à même de ne point étaler le mérite que vous me donnez auſſi obligeamment : ces ris & ces graces que vous me prêtez n'ont encore eu chez moi aucune entrée; je les deſire & les envie aujourd'hui pour vous remercier, Madame, de votre politeſſe, & je ſouhaite avec ardeur de mériter votre eſtime, dont je fais beaucoup de cas : c'eſt-là mon ſeul mérite & dont je fais gloire, ayant cela de commun avec les Grands Génies. Recevez du mien, tout borné qu'il eſt, l'aſſûrance de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis, Madame, &c.

Digitized by Google

Epître à Madame FREIMDS.

HElas ! que je porte d'envie
A l'heureuſe tranquillité,
Dont vous ſavez jouir dans la Société
Que vous avez ſi bien choiſie !
Dans des jeux innocents, vous paſſez votre vie,
Loin du Public injuſte & de ſes malins traits !
Chez vous l'on ne parle jamais
De ce qui rend l'ame inquiette ;
On ne s'entretient point d'amour & d'amourette ;
Leurs vains raiſonnemens me font ſouvent pitié :
On ne connoît chez vous que la ſimple amitié ;
C'eſt-là tout ce que je ſouhaite ;
Et c'eſt la paſſion qui me plairoit le plus,
Surtout auprès de vous qui la rendez parfaite,
Par vos façons d'agir, comme par vos vertus.

Epithalame.

AMants qu'un même nœud raſſemble,
Recevez tous les deux mon tendre compliment
Sur l'heureux établiſſement

Qui vient de vous unir enſemble !
On dit que l'hymen & l'amour
Ne ſont guère d'intelligence ;
Mais ils ſont par votre alliance
Devenus Amis en ce jour.
Quoique vous ayez pris naiſſance
Chacun en différens Climats,
Entre vous je ne penſe pas
Qu'on puiſſe jamais faire aucune différence.
De l'Epouſe, la France a formé les appas,
De l'Epoux, l'Italie a produit le mérite ;
Quand vous vous entendrez tous deux en certain cas,
Toute difficulté vous paroîtra petite.

Autre Epithalame.

ENtraîné par le cœur plutôt que par l'uſage,
Je voue à vos attraits un foible témoignage
De mes plus tendres ſentimens ;
Heureux que votre aveu confirme mes ſermens !
C'eſt à vos graces naturelles,
Que mon cœur doit ce petit choix ;
Thalie, Hébé, d'une commune voix,
Veulent vous ajuſter comme elles ;
Une troupe d'Amours voltige autour de vous ;

Digitized by Google

Tous veulent à l'envi briller à la toilette ;
Déja l'hymen à vos genoux,
Sur votre jambe fine & nette,
Coule le bas, enfonce l'escarpin,
Et de la boucle a piqué *l'Epinglette* ;
A l'instant un amour badin,
Passant légérement la main,
Sur votre molet adorable,
Serre au-dessus un nœud durable ;
Minerve avec douceur s'empare du corsage ;
Le lacet coulant sous ses doigts,
Entre deux blocs de lys au buste ouvre un passage ;
Les fleurs, les boucles en replis,
Des graces, des jeux, & des ris,
Feront le plus charmant ouvrage ;
Mais sans en dire davantage
Puissent-ils semer sur vos pas,
Autant de vrais plaisirs que vous avez d'appas !

Vers de M. RENARD *Officier, à Madame* CURE'.

LA Fable nous apprend que souvent le Dieu Mars
Au retour de la guerre, avec Vénus s'amuse :

Pour moi qui jusqu'ici suivis ses étendards,
Je me contenterois d'une charmante Muse,
Dont les yeux m'ont déja percé de mille dards.

DESCRIPTION DU JARDIN DU LUXEMBOURG.

OUi, je sçais qu'il abonde, aux jours surtout de fête,
De cent Originaux, sots esprits, faux Savans,
Du Caffé de *Procope*, illustres habitans,
Et de plus qu'on y voit d'agréables Coquettes,
Brodant pour leurs Amans tendrement des manchettes,
Des Abbés tristement assis sur le gazon,
Ramassant dans *Saurin* dequoi faire un Sermon;
Quantité d'Officiers gouteux, paralytiques
Y vont distribuer leurs rêves politiques;
Des Faiseurs de projets, des Moines, des Pédans,
Animaux conducteurs d'une foule d'enfans,
De Tragiques Auteurs, sifflés par le Parterre,
Déclarant au bon sens une éternelle guerre;
Des Docteurs ignorans, des Marquis mal-vêtus,
Ecrasés par le jeu, par l'opprobre abattus;
Joignez à ce tableau les différentes cliques

Digitized by Google

D'Allemands bien nourris, & d'Anglois splénétiques ;
C'eſt peindre au naturel cet antique Jardin,
Où l'on veut de mon cœur aſſûrer le deſtin.

DESCRIPTION DU PALAIS ROYAL. (a)

DOucement, ce Portrait eſt fort original !
Mais que voit-on de mieux dans le Palais Royal ?
Un tas de Financiers diſſertant ſur *Barrême*,
Ou bien analyſant quelque nouveau ſyſtême,
Dont le projet toujours, à l'Etat, dangereux,
Eſt de ſucer le ſang des pauvres Malheureux,
Des *Filles d'Opéra*, laides & ſurannées,
Servant de Chaperon à d'autres moins fanées,
Dont le métier commun eſt d'amuſer les gens,
Aux dépens de l'honneur, des mœurs & du bon ſens :

(a) Cette Deſcription & la précédente ſont extraites d'une Piéce adreſſée à Madame CURÉ par M. de S. AULAS, qui n'a, je croi, donné au Public que le *Flibuſtier du Parnaſſe*, Critique des Auteurs Périodiques, & qui en eſt reſté à la premiere Brochure.

Vous y voyez auſſi d'inſolentes Pagodes,
Approuvant, critiquant, ou corrigeant les modes;
Et dont le jugement auſſi faux que le cœur,
Sur les habits des gens, décide de l'honneur:
C'eſt-là qu'on voit... l'pardon... l'inſecte des coulisses,
Dont l'habit élégant ne peut cacher les vices,
Que l'œil de la raiſon regarde avec mépris,
Et qu'on a baptiſé *Petit-Maître* à Paris;
Ce Jardin n'offre enfin qu'un bizarre aſſemblage
Qui divertit le Fat & fait rougir le Sage;
Et tout bien combiné, moi, j'aime cent fois mieux
Voir des gens ſans eſprit, que des gens vicieux.

A Mademoiſelle FOLIO, *dans le tems qu'elle étoit à l'Opéra.*

CEtte Actrice en tout accomplie
Sur la Scene ſe multiplie,
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on ne peut la voir ſans qu'on l'aime;
Et lorſqu'on la voit fréquemment,
On l'adore toujours de même.

Lettre de M. GAUCHER à Madame CURE'.

MADAME,

On eſt toujours flatté de l'eſtime des perſonnes pour leſquelles on en a ſoi-même beaucoup : on eſt auſſi fort ſenſible à leur oubli ; je croyois pouvoir eſpérer d'être du nombre de ceux qui méritoient quelque attention dans la Littérature ; mais je commence à croire que j'avois eu de moi-même une opinion trop avantageuſe, puiſque je n'ai pû encore mériter aucune de vos productions : j'oublie donc le peu que je puis valoir & je ne prends d'autres qualités pour avoir accès auprès de vous que celle d'ami d'une perſonne que je ſais que vous eſtimez infiniment ; c'eſt M. l'Abbé de *la Porte*, qui m'a dit ſouvent que vous l'aviez honoré de votre ſouvenir dans des Vers que j'ai trouvés très-ingénieux.

Digitized by Google

Heureux, qui comme lui, d'une Muſe Charmante,
Mérite les accens,
Et qui peut ſe flatter de la grace touchante
D'être mis dans vos chants !

Ce n'eſt pas cependant, Madame, ce dont je ſuis le plus jaloux ; je ſerois enchanté ſi vous me diſiez en Proſe que vous voulez bien me permettre d'aller vous faire ma cour ; & cette grace me tiendra lieu des plus beaux Vers. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de reſpect, Madame, votre &c.

Réponſe à M. GAUCHER.

JE vous ai, Monſieur, d'autant plus d'obligation des marques d'attention que vous me donnez, que je reconnois le tort où je ſuis de vous avoir oublié, vous, qui méritez autant que qui que ce ſoit au monde le ſouvenir des honnêtes gens.

Ainſi je ne dois point m'excuſer ſur les

Digitized by Google

reproches obligeans que vous me faites, & ne puis mieux réparer ma faute qu'en vous donnant ſans perte de tems ſatisfaction par une réponſe qui vous eſt ſi bien duë. A l'égard de M. l'Abbé de *la Porte*, dont vous parlez avec un deſir d'avoir le même traitement que lui ; voici en Vers ce que j'ai à répondre ſur cet article.

Le cœur ne peut qu'être flatté
D'une pareille jalouſie ;
Rechercher tant ma Poëſie,
C'eſt témoigner trop de bonté ;
Il eſt vrai qu'à bon droit j'eſtime
L'Abbé chéri des Beaux-Eſprits ;
Mais ne m'en faites pas un crime,
Car j'eſtime auſſi ſes Amis.

Comme vous êtes le premier en date, vous devez à juſte titre partager les tributs qu'on lui rend ; & c'eſt avec de pareils ſentiments que j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre &c.

Digitized by Google

QUESTION proposée dans le Mercure du Mois d'Avril 1750, Par M DUBOIS.

Lequel est le plus glorieux de triompher de l'insensibilité d'un cœur indifférent, ou d'exclure d'un cœur épris un Rival tendrement aimé ?

L'Auteur de cette Question a écrit sur ces deux sujets ; & l'on m'a engagée à lui en marquer mon sentiment en Vers & en Prose.

Jamais ne fut si gentil Ecrivain
Pour disserter ; & l'esprit ne se montre
Mieux dans sa force, ou ne paroît plus fin,
Que quand on est Avocat pour & contre :
Parler si bien d'une froide Beauté,
Et si bien peindre un rival supplanté,
Jusqu'à ce point, ne va point la science ;
Je m'y connois, & ne me trompe pas :
Dans mes soupçons, de l'un & l'autre cas
Vous avez fait l'heureuse expérience.

Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous dire ſur les deux réponſes que vous avez faites à la Queſtion. Tout eſt ſi ſainement traité dans vos Diſſertations que je ſuis en peine de faire un choix : où trouver des termes nouveaux après tous les agrémens qui ſont répandus dans vos deux Ouvrages ? cependant je vais hazarder un avis qui ne décidera pourtant rien. S'il ne s'agit que de gloire, il ſemble que le triomphe eſt plus grand pour un amant de déplacer un rival aimable & tendrement aimé ; mais ce triomphe a ſa ſource dans la vanité : s'il s'agiſſoit de la ſatisfaction, elle me paroîtroit plus complette de triompher d'un cœur indifférent ; rien n'eſt plus flatteur pour un homme délicat que d'emporter ce cœur qui n'a jamais été touché.

En vous diſant, Monſieur, ma penſée tout naturellement, on voit que je ne me pique que de ſentir bien, & non pas

de l'art d'orner un diſcours. Cette eſpéce de conquête eſt la plus aimable & la plus pleine ; on ſent avec plaiſir la réſiſtance que le devoir oppoſe ; la ſureté eſt entiere pour tranquiliſer un amant ; & quand une fois cette perſonne indifférente s'eſt engagée, c'eſt pour la vie : elle ſe fait un devoir de ſon amour, à moins que les mauvais procédés ne la dégagent ; elle ſe reſpecte elle-même, & par conſéquent elle demeure toujours fidelle ; un amant joüit du plaiſir ſecret de ſentir tout ſon pouvoir.

Telle eſt, Monſieur, ma façon de penſer ſur vos deux réponſes. Un Monſieur, qui eſt de vos Amis & des miens, m'a priée d'en faire lecture pour vous en dire mon ſentiment. Que voulez-vous que je réponde ſur des raiſons qui ſont également fortes des deux côtés ? On eſt bien embarraſſé quand on entend deux parties tout de ſuite ? Après avoir lû votre pre-

mier discours, j'ai dit que vous aviez raison : ensuite ayant lû le second, j'ai ajoûté que vous n'aviez pas tort. Ainsi ma décision est très-indécise, quoiqu'elle m'ait tenu longtems en balance : mais je ne saurois balancer un seul instant à vous assurer que je suis avec une parfaite estime, Monsieur &c.

Réponse de M. DUBOIS.

MADAME,

Quand les deux Dissertations dont vous me faites l'honneur de me parler n'auroient eu d'autre succès que celui d'avoir mérité votre suffrage, je serois pleinement satisfait & dédommagé de la peine qu'elles peuvent m'avoir occasionnée : cependant elles sont en elles-mêmes peu de chose, & je ne m'attendois pas qu'elles me procurassent une Lettre aussi sensée, aussi délicate & amusante que celle que

Digitized by Google

je reçois de vous. Quel que ſoit le ſentiment qui vous ait déterminée à mettre la main à la plume, votre Lettre me fait trop de plaiſir pour que je ne vous en faſſe pas mes remercimens, en attendant que j'aye l'avantage de vous aller aſſurer de l'eſtime reſpectueuſe avec laquelle je ſuis, Madame, &c.

LETTRES à Madame CURE' à l'occaſion d'un Petit Traité ſur l'amour délicat & dégagé des ſens (*a*).

PREMIERE LETTRE.

Par M. DARE'S, de l'Académie des Armes de Maubeuge.

VOus avez raiſon de dire, Madame, à la fin de vos *Remarques ſur l'Amour*,

---

(*a*) Ce petit traité eſt trop reſſemblant à un Ouvrage de feuë Madame de *Lambert* ſur le même ſujet, pour que j'aye voulu expoſer le mien à une

qu'elles ſont tout-à-fait métaphyſiques ; par une conſéquence indiſpenſable, elles deviennent frivoles & impratiquables : j'avouë qu'il y a bien des abus dans la façon de faire l'amour ; mais vous devez convenir auſſi que l'Auteur de la Nature a voulu le réaliſer : les Sauvages, à qui nuls préjugés de l'éducation n'ont gâté ni le cœur ni l'eſprit, ne ſont-ils pas auſſi capables d'aimer uniquement & d'aimer pour la vie que nous, qui avons mal-à-propos, à force de rafiner & d'alambiquer les ſentimens, fait une miſérable rapſodie de la tendreſſe, qui n'eſt autre choſe que le ſentiment du cœur. Ces Sauvages cependant inſpirés par la ſeule Nature,

---

comparaiſon qui ne pouvoit lui être avantageuſe. Une femme raiſonnable peut penſer & ſentir comme cette illuſtre Dame ; mais la délicateſſe de ſon ſtyle, la légéreté de ſon pinceau, ſon naturel, ſa vivacité, ſes graces faites pour être admirées, ne ſauroient être imitées.

Digitized by Google

échauffés par les appas & les attraits de force & de beauté qui ſont dans les différens Séxes, & qui les frappent réciproquement ; ces Sauvages, dis-je, pour remplir les vuës de l'Auteur de la Nature, ont un but dans leur amour ; & ce but eſt diamétralement oppoſé à vos remarques idéales. Ne diſputez point contre un fait que votre propre cœur ſent & avouë ; & convenez ſeulement, j'en conviens auſſi, qu'il faut éviter les abus.

L'amour n'eſt pas fait pour les ſeules perſonnes que des engagemens de politique, ou de religion, ſi vous l'aimez mieux, ont liées, & à qui cette même politique fait un crime de tout autre engagement. Deux perſonnes libres peuvent s'aimer ; ſuivant vos maximes & vos remarques, Madame, ces perſonnes n'auront aucun but que le plaiſir de pouvoir penſer & dire, *je ſuis heureux, parce que j'aime & que je ſuis aimé.* Erreur, Madame !

la Nature en a disposé tout autrement ; & je soutiens que ces personnes auront un but sans le vouloir, sans même s'en appercevoir, quoiqu'elles le sentent ; & ce but, je vous prie de me dire ce qu'il sera ? Supposez-vous l'objet de la question ? Pourquoi aimerez-vous, & pourquoi serez-vous aimée ? Pour remplir les intentions de la Nature & de son Auteur ; en un mot pour joüir. Voilà ma pensée ; je la crois juste & sage ; après quoi, déplorons le malheur général attaché aux préjugés de nos coutumes, de notre politique & enfin de notre éducation ; & concluons en disant ces beaux Vers que je voudrois avoir faits.

Sans doute la Nature est imparfaite en soi
Qui nous donne un penchant que nous défend la loi :
Ou cette loi sans doute est une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

J'espére que vous voudrez-bien rece-

Digitized by Google

voir ce mauvais eſſai, qui a été occaſionné par vos remarques charmantes ; & que vous me ferez la juſtice d'être à jamais perſuadée de mon reſpect & de mon ſincére attachement, Madame, &c.

SECONDE LETTRE.

De Monſieur ***.

J'Ai lû, Madame, avec autant d'attention que de plaiſir, votre *Traité ſur l'Amour Délicat*. Voulez-vous bien me permettre de vous en dire mon ſentiment avec toute la ſincérité que vous m'avez paru deſirer ?

Il me ſemble que vous y avez peint une tendreſſe angélique, au-deſſus de notre portée, & qu'il n'eſt que ces purs Eſprits qui ſoient capables d'une ſenſibilité auſſi inſenſible.

Je conviens avec l'Auteur d'une très-jolie Lettre que j'ai vuë entre vos mains, qu'il

qu'il eſt moralement impraticable dans bien des points ; c'eſt-à-dire que vos maximes, eu égard aux ſentiments qu'elles expriment, doivent, en nous accordant l'amour le plus ſincére & le plus tendre, bannir tout idée de joüiſſance de l'imagination de ceux qui ſont livrés à cette grande paſſion ; qu'il faut abſolument étouffer ſes deſirs quant au corps, & n'avoir que l'ame remplie de l'objet aimé.

Cette faculté ſenſitive eſt ſi intimement unie à nos individus, qu'il eſt de toute impoſſibilité de pratiquer cet amour de *Salmandre*, avec ce dépouillement, cette abnégation totale de nous-mêmes, qui ne peut arriver que par la diſſolution & la rupture des liens qui uniſſent l'ame avec le corps.

J'eſpére, Madame, que vous voudrez bien convenir que l'Etre Suprême, en nous tirant du néant, inſpira cette affection mutuelle que nous reſſentons les

uns pour les autres ; il concevoit la néceſſité indiſpenſable d'une union intime entre l'homme & la femme, qui, en rempliſſant ſa grande idée, multipliât le nombre de ſes adorateurs à l'infini. Cette intention nous fut inculquée par ce ſouffle divin, qui en formant notre ame immortelle, la rendit en même tems capable d'embraſement à la vuë d'une perſonne aimable. De-là, s'enſuivent ces tendres mouvemens de l'ame, cette douce langueur, ces épanouiſſemens ſi naturellement occaſionnés par les deſirs que l'amour fait naître ; & dont il réſulte deux grands biens : celui de remplir l'intention du Créateur, celui de nous rendre plus propres à la ſociété, par l'envie réciproque que nous avons de nous plaire.

Tous les hommes ſentent la néceſſité d'un principe ſi univerſellement établi, & le pratiquent avec aſſez de ſuccès pour croire qu'une délicateſſe de ſentimens

auſſi épurés que ceux que vous propoſez dans vos remarques, bien loin d'être d'aucune utilité pour la douceur de la vie, ne ſoit plutôt qu'un être imaginaire, qui ne peut avoir de réalité, tant par la difficulté de l'exécution que par le grand mal qui en réſulteroit.

Quelqu'un a dit que la jouiſſance étoit le tombeau de l'amour; je conviens avec tous les hommes qu'il en amortit les feux; mais je ſoutiens qu'il ne diminue pas la paſſion quand elle eſt telle qu'elle doit être; je veux dire fondée ſur une réciprocité de ſentimens à l'épreuve des plus grands revers, & qui a pour baſe l'eſtime qu'inſpire un mérite reconnu.

L'amitié eſt ordinairement fondée ſur le rapport d'humeurs, d'inclinations, de façon de penſer, de ſentimens, de goûts; & c'eſt ce que l'on nomme *ſympathie*: celle-ci peut exiſter entre des perſonnes de différens ſéxes, & être uniquement mue

par les reſſorts de l'ame, ſans qu'aucun autre motif y ait la moindre part. Ce ſont entre gens liés de cette ſorte, ces attentions, ces prévenances, ces ſoins obligeans, cette vivacité à ſaiſir les occaſions de prouver ſon attachement, ces épanchemens de cœur, cette confiance abſoluë qui caractériſent la véritable amitié; & c'eſt auſſi, à ce qui m'a paru, ce que vos remarques établiſſent le plus ſolidement. Vous pouvez en changeant les mots d'amour en ceux d'amitié, leur donner plus de vraiſemblance pour la pratique.

Pour moi, Madame, je ſoutiens que partout où il y a de l'amour, il y a des deſirs; & que ſans deſirs il n'y a point d'amour. Je ſerois même fort tenté de tirer de l'amour même, une preuve de mon exiſtence & je dirois volontiers mon cœur eſt affecté; je deſire avec ardeur; donc je ſuis; & donc j'ai l'honneur d'être avec reſpect, Madame &c.

TROISIÉME LETTRE
De M. MANGENOT.

MADAME,

J'ai lû avec un extrême plaiſir le Manuſcrit que vous avez bien voulu m'envoyer, qui traite de *l'amour délicat & dégagé du plaiſir des ſens*. C'eſt une chimére aſſez bien imaginée, ou pour mieux dire, ce ſont des réfléxions ſur l'amitié entre deux ſéxes faits pour des plaiſirs plus piquans : car le nom que l'on donne aux choſes n'en peut changer ni l'eſſence, ni le caractére : la Nature y a mis ſon ſceau, dont l'empreinte reſpectable eſt ineffaçable.

En partant de ce principe toutes les fois que ces douces (mais véhémentes) émotions s'emparent de l'ame, il n'en faut point rougir, Madame ; c'eſt de l'amour & du meilleur : il y a plus ; ce petit Dieu

a bon appétit ; il faut après les premieres bienséances le nourrir par des faveurs, sans quoi il meurt de besoin, & à mon avis c'est grand dommage : il est même souvent gourmand, & entre ses repas il veut être amusé par quelques friandises.

Tout nous inspire cette vérité, même avant de pouvoir pénétrer les raisons puissantes qui nous y déterminent. Dans l'enfance, sous le manteau de la vanité, nous cherchons à plaire en général ; plus avancés, ce desir cherche un objet qui le fixe, qui l'attache, & la crainte de n'y pas trouver de retour est le premier tourment que nous cause l'amour ; heureux si c'étoit le dernier !

Parcourons les Bois, les Forêts & les Campagnes les plus rustiques, où la simplicité régne encore, nous y verrons suivre les mêmes routes, simplement pour le plaisir d'aimer. L'hommage qu'on y rend à la beauté est un ruban, un bou-

Digitized by Google

quet, une galette : la main qui les offre en fait le prix ; celle qui les reçoit en fait la récompense. Cette démarche de l'amour a un but, on ne feint point de l'ignorer ; & ce but à la fin est la derniere faveur. Je dirai plus, pardonnez-moi cette vérité ; souvent il en coûte autant à celle qui la fait attendre, qu'à celui qui l'attend. Quand on le fait, la Mere crie, le Curé prêche, le Pere gronde, mais le cœur va son train, & laisse dire tous ces Orateurs.

QUATRAIN.

Un jour, baisant la main d'*Hortense*,
Je vis Hortense & sourire & rougir.
La rougeur fut pour la décence,
Le sourire pour le plaisir.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre &c.

QUATRIÉME LETTRE.

*Par M.***.*

MADAME,

J'ai lû vos remarques ſur *les ſentimens du cœur :* vous y avez très-bien exprimé la poſition du vôtre. La Nature, en vous donnant un cœur ſenſible & tendre, vous a laiſſé la force néceſſaire pour ne pas vous rendre criminelle ; j'admire cette double production, ſans ſavoir ſi elle n'eſt pas d'un côté l'effet du préjugé, ou de la Religion, ce qui ſeroit bien plus reſpectable, & je ne ſai ſi je dois vous loüer, ou vous plaindre. Il faudroit, s'il me ſemble, pour que ces opérations à votre égard fuſſent regardées comme un préſent & un bien réel, qu'en vous donnant ces ſentimens de vertu dont vous êtes ſi jalouſe, & que vous avez ſi bien

dépeints dans les perſonnes élevées en dignité de votre Séxe, elle vous eût dénié ces judicieuſes réfléxions qui vous ramènent toujours à l'idée de ce qu'on nomme honneur; & qu'elle vous en eût fait l'arbitre & non pas l'eſclave. Si vous me laiſſez, Madame, la liberté de vous dire mon ſentiment ſur votre Ouvrage; je trouve vos réfléxions très-belles & très-bien rédigées; j'y vois l'effort que vous faites pour élever votre cœur à un amour dégagé de la ſatisfaction des ſens, effort que je regarde preſque comme un Etre-de-Raiſon, ou comme un ſentiment incompatible avec la Nature. De quelque façon que j'enviſage nos deux Séxes, je les vois toujours faits l'un pour l'autre; & je penſe que s'éloigner de ce but eſt une eſpéce de révolte contre notre deſtination naturelle. Ne croyez pas, Madame, que je vous parle en Chrétien débauché: je ſuis ſubordonné à la Reli-

gion ; je reſpecte l'ordonnance dans l'inſpirateur, & dans la maniere qu'elle eſt dictée : il faloit bien mettre un frein au déréglement de nos appétits : ſans cela nous aurions ſuivi aveuglément les ſentimens de la Nature, leſquels ne s'accordent guères avec votre ſyſtême d'amour, qui aura, je penſe, plus d'admirateurs que de ſectateurs.

Ceux qui avant moi vous ont écrit leur ſentiment ſur vos remarques, vous ont fait leur citation : je vais vous en faire une. Un Evêque, prêchant à Toulouſe *ſur l'Amour de Dieu*, le diviſa en *amour inſpiré* & en *amour reçu* : il traita bien ſa matière : une Dame qui l'entendit lui envoya ſur le champ les vers ſuivans.

S'il n'eût beaucoup aimé, ce Prélat admirable,
Eût-il ſi bien dépeint ces différens amours ?
Il faut qu'il ait aimé, s'il n'aime pas toujours :
On n'eſt pas ſi ſavant ſans être un peu coupable.
Je crois bien que ſes vœux ne ſont point criminels,
Et qu'il n'encenſe plus qu'aux pieds des ſaints Autels,

Que ſes deſirs domptés ceſſent d'être rebelles ;
Mais ſans ce tendre amour que ſon cœur a conçu,
Il n'auroit jamais eu des notions ſi belles
De *l'Amour Inſpiré*, ni de *l'Amour Reçu.*

Faites vous-même, Madame, l'application de ces Vers, & dites-moi franchement qu'ils achévent le portrait de vous-même, qui eſt échappé à votre pinceau que vous penſiez occuper à autre choſe. Heureux celui qui dévoilera le vrai ſentiment de votre cœur ! Le mien me parle très-avantageuſement de vous.

Je ſuis avec reſpect, Madame, votre &c.

---

*Bouquet à M. ***.*

VOtre Patron n'eſt pas coquet,
Il permet cependant qu'on vous offre un bouquet,
Comme à l'enfant chéri dont ſon ame eſt ravie :
Puiſque vous ſavez tout charmer,
Il ne vous défend pas d'aimer ;
Mais il veut que ce ſoit d'un amour bien ſincére.

Pour l'amour déguiſé, nous n'en avons que faire;
Et celui-là n'eſt qu'un fripon :
Pour l'autre il n'a rien que de bon ;
Voilà, de ce Grand Saint, la leçon importante ;
Sa morale n'eſt point gênante.

---

*Réponſe de M. ***.*

DE ta leçon qu'en guiſe de Bouquet,
Ta main, dirai-je mieux, que ton cœur me préſente
Sur l'amour véritable & ſur l'amour coquet,
Matiére au fond très-importante,
Je connois tout le prix ; mais ſans que ſur ce point
CHARLOTTE, il ſoit ici beſoin
Que je diſſerte, ou j'argumente,
Car cela nous méneroit loin,
Tu penſes bien que, vû ma longue expérience,
Je dois, des deux amours, ſavoir la différence.
Je l'ai trop éprouvé dans ma verte ſaiſon ;
De cet amour coquet, je pris ſouvent leçon ;
J'étois tout fait à ſa maniére :
Si, par galants exploits, j'illuſtrai ma carriére,
Ce n'en eſt plus le tems ; aujourd'hui vieux griſon,
A l'autre Amour beaucoup plus ſage,
Je voudrois bien encor conſacrer mon hommage:

Digitized by Google

Mais il faudroit trouver un cœur à l'uniſſon.
Où le trouver, ce cœur ? La choſe eſt-elle aiſée ?
En cheveux gris faire l'amour !
N'eſt-ce pas, diroit-on, entrepriſe inſenſée ?
Il faut donc renoncer à l'affreuſe penſée
De pouſſer des ſoupirs qui ſeroient ſans retour.
Pourtant, ſi tu voulois, de ta bonne morale,
Faire avec moi le doux eſſai ;
Oh, pour le coup vraiment, & d'un air empreſſé....
Mais non, je te connois, ſoit crainte de ſcandale,
Soit par trop de vertu, rebelle à mon ardeur,
Tu viendrois m'opoſer les régles de l'honneur,
Ou de l'union conjugale.
Ainſi tout bien compté, reſtons comme je ſuis !
De coqueter la ſaiſon eſt paſſée :
Et dans ma carriere avancée,
De crainte d'eſſuyer de trop fâcheux ennuis,
Peut-être même des mépris,
En arrachant mon cœur à l'amour véritable,
Je veux couler mes jours dans un repos durable ;
Et fuyant ce qui peut inquietter mes ſens,
Goûter de l'amitié les plaiſirs innocens :
Car pour l'Amour métaphyſique,
Dont *Lambert*, de nos jours, fit dans Paris leçon;

Et que peut-être auſſi tu veux mettre en pratique,
Ce n'eſt, crois-moi, qu'un amour chimérique ;
C'eſt un pur Etre-de-Raiſon,
Une viſion fantaſtique,
Qui de l'Amour n'a que le nom.

---

*Compliment de Bonne-Année par M***. à Madame* CURE', *en lui envoyant pour Etrennes la Piéce de Vers qui ſuit.*

MADAME,

Si je ſavois parler le langage des Dieux auſſi bien que vous, je ne me réduirois pas à la ſimple Proſe, pour vous aſſurer, dans ce renouvellement d'Année, des vœux ardens & ſinceres que je forme pour vous, & pour tout ce qui vous intéreſſe ! mais puiſque je n'ai pas le talent d'enfanter des Vers aſſez excellens pour être dignes d'être préſentés à une SAPHO telle que vous, daignez accepter pour ma dette ceux que je vous envoye, & que j'ai trouvés

dans mes portefeuilles : ils ſont d'un Curé de Campagne, qui les offrit en pareil jour à une de ſes Aimables Paroiſſiennes: quoiqu'un peu longs & négligés, ils m'ont paru ſi originaux & ſi ingénieux, que j'ai crû qu'ils pourroient vous amuſer, & même avoir pour vous les graces de la nouveauté, car ils ſont aſſez ignorés. Je vous applique tout ce que ce bon Curé dit & ſouhaite à ſon *Iris*, & ſuis avec le plus parfait attachement, Madame, &c.

Le premier Janvier 1752.

ETRENNES D'UN CURE' à une Dame.

HIer expira ſur la minuit
L'An mil ſept cent quarante huit,
J'en verſerois des larmes tendres,
Si, comme le *Phœnix*, qui renaît de ſes cendres,
Il n'étoit ce matin reſſuſcité tout neuf,
Avec une autre Seigneurie,
Se faiſant appeller dans ſa nouvelle vie,

Digitized by Google

L'An mil sept cent quarante-neuf.
Ma Muse se fait une affaire,
De vous donner ce *Nouvel An*,
Mais ce n'est que pour satisfaire
A l'usage, ou plutôt à l'abus ordinaire,
Car à qui n'est plus un enfant,
Des ans sont, à mon sens, un sot présent à faire;
D'eux-mêmes assez tôt ils se présenteront.
Vous soient-ils aussi doux, que vous êtes cruelle,
Aussi beaux, que vous êtes belle,
Aussi longs, que les Vers de *Rousseau* dureront!
Voilà ce que j'avois, Belle IRIS, à vous dire:
Mais comme j'achevois d'écrire,
Une troupe de gens comiquement vêtus,
Et que j'ai pris d'abord pour une mascarade,
Derriere ma chaise ont paru.
Que voulez-vous, mon camarade,
Ai-je dit à celui que j'avois sous la main?
C'est, Monsieur, que la renommée
Nous ayant informés que vous aviez dessein
De présenter *la Bonne Année*,
A la charmante IRIS, que nous honorons tous,
Nous vous venons en corps faire la révérence,
Et vous prier avec instance
De ne lui rien offrir sans nous.
Sans vous? sur quoi ne vous déplaise,

Fondez-vous vos prétentions ?
Parſembleu, je vous trouve bons !
L'un pour lors, en ſouflant ſon réchaut plein de braiſe,
Monſieur, s'il vous plaît un moment,
Ecoutez mon raiſonnement :
Vous ſavez fort bien qu'une Année,
Pour qu'elle ſoit bien ordonnée,
Doit être de quatre Saiſons ?
Ces quatre Saiſons-là, c'eſt nous qui les faiſons ;
Qui marquons l'Equinoxe, & le Double-Solſtice
De *Noël* & de *la Saint-Jean.*
Vous êtes donc, Meſſieurs, les Douze Mois de l'An ?
Oui, Monſieur, à votre ſervice.
Ce que de vous nous demandons,
C'eſt qu'en donnant la *Bonne-Année*,
Vous nous préſentiez tous en cette matinée,
Et vous rendiez juſtice à nos perfections !
Primò, votre préſent paroîtra davantage.
Secondement, Monſieur, dans la ſuite de l'âge,
Ce ſera de l'honneur qu'il vous en reviendra ;
Car d'un œil plus benin on vous regardera.
Moi, des deux yeux alors, parcourant la brigade,
J'ai dit, pour quelques-uns, paſſe ; ils ne ſont pas laids ;

Digitized by Google

Mais j'en vois parmi vous dont l'air eſt ſi maussade,
Que ce ſeroit gâter le préſent que je fais,
Et donner pour la bonne, une mauvaiſe année.
Vous, par exemple, qui parlez,
Quelle grace avez-vous avec vos doigts gelés,
Et votre mine rechignée?
Comment vous nommez-vous? quel eſt votre métier?
Monſieur, je m'appelle JANVIER;
Je ſuis l'aîné de tous mes freres;
Je ſuis froid, je ſuis blanc, je ſuis vieux, j'en conviens;
Mais par la régle des contraires,
C'eſt moi qui donne les moyens
Aux yeux d'Iris de faire éclater leur puiſſance;
Puiſque malgré ma violence,
Mes neiges, mes frimats, & toutes mes rigueurs,
Ils ſavent allumer des braziers dans les cœurs.
Votre raiſon n'eſt pas mauvaiſe;
Et ſur le champ je vous écris
Au nombre des zélés pour la gloire d'Iris.
Mais celui-ci, par parentèſe,
Qui ſemble un nain auprès de vous,
Et qui ne vous va qu'aux genoux,
Qu'il aille peigner dans l'allée

Digitized by Google

Sa perruque en poule mouillée !
Je vois si fort dégouter son manteau,
Que bientôt, de ma chambre, il feroit un ruisseau....
De grace, Monsieur, je vous prie,
Ne me rebutez pas pour avoir les pieds courts ;
Car quand je ne ferois d'autre bien dans ma vie,
Que celui d'allonger les jours,
Je ne vous devrois pas paroître
Le moins officieux de l'An ;
Et FEVRIER venant peut-être,
Vous verrez plus souvent Iris à la fenêtre,
Qu'elle n'y paroît à présent.
C'est bien dit, & je vous admire !
Vous aurez votre place... Eh, Dieu vous gard, Beau Sire !
Vous m'avez l'air d'un joli Gars ?
Rayez ces titres-là ; votre nom de Baptême,
Quel est-il....C'est le Mois de MARS,
Qui fait naître les violettes....
Bon cela, j'aime en vous cette perfection ;
Je vous écris sur mes tablettes ;
Toujours *le violet* a fait ma passion.
Et cet autre-là qui s'avance,
Portant sur ses habits la couleur d'espérance,
Dites-moi, s'il vous plaît, comment s'appelle-t-il ?

Monſieur, je ſuis le mois d'AVRIL;
Qui donne à la Nature une nouvelle face....
Approchez, que je vous embraſſe!
Nous vivrons tous deux de concert,
Moi d'eſpérance, & vous de vert.
Comment appellez-vous ce petit perſonnage,
Derriere vous avec une veſte à ramage,
Si fleuri dans ſon tein, d'un viſage ſi gai;
N'êtes-vous point le mois de MAY?
Je le ſuis, moi-même en perſonne;
C'eſt moi qui fais briller les Anguilles dans l'eau,
Moi qui fais, dans les champs, bondir Chévre & Chevreau;
Moi par qui, dans les Bois, le Roſſignol fredonne:
J'ai de fort belles nuits & pas un mauvais jour;
Enfin je me crois fait par les mains de l'Amour;
Auſſi j'en donne à tout le monde,
A la brune, comme à la blonde;
Et je vous promets bien, cela ſoit dit tout bas,
Qu'*Iris* ne m'échappera pas,
Fût-elle encore plus rebelle:
J'en fis prendre ſouvent à de plus fines qu'elle....
Plus fine, dites-vous! c'eſt une queſtion.
Cependant vous ſerez, Petit Mois, mon mignon,
Des premiers dans mon catalogue.
Qu'eſt-ce que celui-ci dit en ſon dialogue?

Digitized by Google

Que diroit-il, ſinon qu'il eſt le mois de JUIN !
Celui qui fait fleurir la Roſe & le Jaſmin ;
Qui fait aller l'Abeille à la petite guerre,
Qui tant de fois ſur le parterre
A, de la jeune Iris, attiré les regards ;
Et ce qui plus encor mérite vos égards,
Qui vous a le premier donné ſa connoiſſance....
Oh ! qui réſiſteroit à ce trait d'éloquence ?
Le ſouvenir m'en plaît encor !
C'eſt vous qu'il faut inſcrire en caractére d'or.
Faites-moi venir ce Grand Drille
Avec ſon blond Chapeau de paille, & ſa faucille ;
Sans doute que c'eſt là JUILLET ?
Monſieur, c'eſt bien votre valet....
En effet vous avez l'air tout-à-fait ruſtique,
Puiſqu'il faut que je m'en explique....
Ruſtique, ſoit, & paſtoquet ;
Mais vous me trouverez de miſe,
Quand je vous aurai dit que je ſai le ſecret,
Moi, de faire danſer la Bergere en chemiſe,
D'ouvrir les bains, de mettre à l'air de beaux bras blancs,
Et puis.... Oui-dà, je vous entends,
Et l'eau vous en vient à la bouche.
Çà, çà, quel eſt le nom de celui qui vous touche ?
Méconnoiſſez-vous le mois d'AOUST,

Qui produit tous les ans des fruits de si bon goût?
Celui qui rend les Mûres noires,
Qui fait pleuvoir chez vous les Pêches & les Poires.
Eh bien, Monsieur, c'est moi.
Vous ne m'oublîrez pas, & je sai bien pourquoi.
Mais pour SEPTEMBRE qui s'approche,
Avec OCTOBRE son voisin,
Ils ne valent pas sans reproche
Ce que j'ai trouvé ce matin.
Vraiment leur maxime est fort belle
De tirer tous les ans Iris hors de chez elle,
Et de la mener dans les Bois....
Taisez-vous, abatteur de noix,
Vous ne savez ce que vous dites,
De nous faire un défaut de nos propres mérites:
Entre les autres mois, nous seuls avons le don
De créer les plaisirs de la belle saison,
Qu'en France on appelle l'Automne!
C'est-là que de Beautés, la Campagne foisonne,
Et que la jeune Iris, aux yeux des Vendangeurs,
Brille comme la rose entre les autres fleurs.
Ainsi donc ces raisons, & d'autres qu'on supprime,
Sont un fondement légitime,
Pour croire que Monsieur ne nous exclura pas.
Non; mais comment cet autre entre-t-il dans ma chambre

Sans avoir décrotté ſes bas ?
Dans mes Lettres, Monſieur, je m'appelle NOVEMBRE,
Et ſi vous me voyez un foret à la main,
C'eſt que je vais percer une piéce de vin,
Pour boire à la ſanté d'Iris votre voiſine :
Eſt-ce que cela vous chagrine ? ...
Tant s'en faut ; & je veux vous en faire raiſon.
Où va ce Roquentin avec ſon gros bâton,
Et fagoté dans ſa caſaque,
Comme un vieux que la Goutte attaque,
Tout perdu de rhume & de toux ?
Bon-homme, allez, retirez-vous !
Vous n'êtes pas pour la jeuneſſe ;
Ne fréquentez que la vieilleſſe...
Hé, Monſieur, chacun vaut ſon prix !
Je m'entends comme un autre à divertir Iris ;
C'eſt moi qui, près du feu, lui fais des *Contes jaunes*,
Qu'elle écoute mieux que les Prônes :
Medianoche & *Réveillon*
Sont auſſi tous les deux de mon invention,
Et me doivent toute leur gloire :
C'eſt pourquoi mettez-moi deſſus votre Grimoire ;
Afin de faire un compte rond,
Ecrivez, s'il vous plaît, DÉCEMBRE, c'eſt mon nom.
Voilà donc, Belle IRIS, quelles ſont vos Etrennes !

Douze Mois bien comptés, ſans parler des Semaines ;
De Jours trois cens ſoixante & ſix,
Dans leſquels je comprends pareil nombre de Nuits,
Que je vous ſouhaite meilleures
Que ne les paſſent vos Voiſins !
Je joins à tout cela les bons ſoirs, les matins,
Et les après-midis. Enfin toutes les Heures,
Hors une, qui toujours eſt lente à ſe ranger ;
Vous la devinez bien, c'eſt *l'heure du Berger.*

Epitre à M. DUPRE', Peintre.

SAGE, que dans l'enfance enflâma la Peinture,
A l'ombre du Parnaſſe inſtruit par la Nature,
En ces tems plus heureux, plus dignes de la paix,
Je t'adreſſe ces Vers pour l'honneur des Français!
Il faut, ſur la montage, élever la lumiére ;
La Ville, le Hameau, le Vallon s'en éclaire :
Content ſi notre Muſe, à ſes amis fidéle,
Peut louer dignement & ſeconder mon zéle ;
Heureux, de tes travaux qui connoît tout le prix !
Un ſeul regard ſur eux échauffe mes eſprits !
Je voudrois que bientôt, à la Cour, à la Ville,

On

On apprit, de ton Art, la profondeur utile.
Soit que d'un vol hardi, tu pénètres les Cieux,
Ou que, plus naturel, tu planes aux bas lieux,
Le Courtiſan à qui l'on eſt heureux de plaire,
Loüiroit, de tes portraits le ſavant caractére,
Leur attitude noble & leur ſimplicité,
Des objets différents l'heureuſe vérité,
Du viſage & de l'air l'exacte reſſemblance,
Préſent de la Nature en ta plus tendre enfance;
Il priſeroit auſſi ton Coloris durable;
Sans brillants, ſans fadeur, que ſon tout eſt aimable!
A l'auſtére critique il peut donner des loix;
Les fruits de ton Pinceau ſont dignes de ton choix.
Suffit-il de pouvoir avec telle ſcience,
Donner un autre vie aux Héros de la France?
Non, montre-nous encor ce que peut ton ſçavoir,
Secondé de ce goût qu'il eſt rare d'avoir?
Que vois-je! ſur la toile, un charmant Païſage,
De mon œil étonné, confond l'ancien uſage!
Je m'égare! Qui vient charmer ici mes ſens?
Je crois, de l'Univers, voir l'ordre avec les tems;
Là traverſer des mers, ou gravir des montagnes,
Paſſer de ville en ville, errer dans les campagnes,
Des ténébreux Hyvers, éprouver les rigueurs,
Ou des brulans Etés, reſſentir les ardeurs,

Joüir des agrémens dont ſe pare l'Aurore,
De ceux qu'à ſon coucher Phébus nous offre encore,
De Cerès, de Bachus, toucher les riches dons;
Voir paître des taureaux, & bondir des moutons,
Percer, des bois épais, les horreurs ténébreuſes;
J'y goûte, de la paix les délices heureuſes;
De cent façons enfin, ſans le moindre revers,
Je prends & je reçois mille plaiſirs divers.
Ici des *Brill* (*a*) piquans, j'admire *la vagheſſe*;
Là, des *Breugle* (*a*) fameux l'amoureuſe moleſſe:
Tes *Sites* variés offrent mille agréments;
Tu ravis à Venus ſes plus beaux ornements;
On te voit pour nous plaire, en ta noble indolence,
Sur les moindres ſujets abaiſſer ta ſcience;
Tu ſais à l'infini varier un Tableau;
Tantôt heurter, tantôt adoucir ton Pinceau;
Et plus habilement, en dépit de l'envie,
Donner aux fleurs, aux fruits, une nouvelle vie;
De cent oiſeaux ſurpris, tu fixes le regard;
Ton eſprit & ta main font triompher ton Art.
Toi, qui reçus le jour au bord de la Garonne,

(*a*) *Fameux Peintres Flamands pour le Payſage.*

Digitized by Google

Que ne te montres-tu ? Ma Muſe s'en étonne !
Il faut, du Languedoc, devenir l'ornement :
Ton mérite à ſa gloire éleve un monument,
Eſpoir trop précieux, honneur de ta Patrie,
Rends ſon nom, rends le tien, dignes de jalouſie !

Réponſe de M. DUPRE'.

LA Poëſie & la Peinture,
Sont deux Sœurs que le Dieu du Goût,
Pour être ſemblables en tout,
Fait travailler d'après nature ;
Et leurs portraits ne ſont vantés
Qu'autant qu'ils ne ſont point flattés.
Dans votre Epitre peu ſincere,
Celui que vous faites de moi
N'a pas ce naïf caractère ;
Et je ſerois bien téméraire,
Si j'y voulois ajoûter foi.
Votre éloge pourtant m'excite,
A tâcher d'avoir tôt ou tard
Par mes travaux tout le mérite
Que vous me donnez dans mon Art !

DEPIT POETIQUE.

DE mes jours malheureux, Auteur trop respectable,
Grace à ta vanité qui me rend misérable,
Instruit chez *Loyola* par des Maîtres fameux,
Je sai parler le Grec, & le Latin comme eux;
Mais n'ayant de ta part d'autre bien à prétendre;
A quoi me serviront ces jargons étrangers?
Dans l'école des Boulangers,
Que n'ai-je étudié dès l'âge le plus tendre?
Hélas! j'aurois du pain! Il vaut bien mieux en vendre
Que de n'en pouvoir acheter.

Vers sur la division causée entre deux Demoiselles par une Domestique.

QUels frivoles débats altérent
L'amitié qui nous unissoit?
Vénus & Junon se brouillérent,
Mais pour un plus grave sujet;
Encor quelques-uns les blâmerent:

Digitized by Google

Mais nous, irions-nous, pour si peu,
Mettre toute la Ville en feu,
Et l'une contre l'autre armée,
Avilir notre renommée ?
D'un mal par une autre commis,
M'indignant sans miséricorde,
Romprois-je des nœuds si chéris ?
Auroit-elle, achetant des fruits,
Mêlé la pomme de discorde ?
Non, nous aurions trop à rougir,
Si de vaines tracasseries,
Pouvoient diviser deux Amies,
Que le Ciel fit pour se chérir ?
Terminons d'indignes querelles !
Les femmes n'aiment point entr'elles,
A dit cent fois l'homme jaloux,
N'accréditons point cette injure,
Une amitié durable & pure,
Est un sentiment fait pour nous.

EPITRES FAMILIERES DE MENAGE.

PREMIERE ÉPITRE

A MADAME CHARDET, MA SAGE-FEMME.

PUiſque votre Art eſt reſpectable,
Et votre caractère aimable,
CHARDET, je dois vous préſenter,
De mes Vers le tribut ſincere,
Suppoſé qu'ils puiſſent vous plaire.
Et qui peut mieux les mériter ?
Je vous ai ce que l'on appelle
Obligation perſonnelle ;
Car ſans vous mon individu
En grand danger ſe ſeroit vû,
Dans la circonſtance fatale
Où la Nature libérale,
En gros veut rendre avec travail
Ce qu'elle reçoit en détail.
Si j'admire votre ſcience,
Où vous joignez l'expérience,
J'aime & j'eſtime beaucoup plus

Vos deux autres grandes vertus,
La douceur & la patience.
Elles m'ont ſû, plus d'une fois,
Soulager d'un terrible poids.
Bientôt votre ſecours, Ma Chére,
Encor me ſera néceſſaire;
Et je ſens bien que de nouveau
Je porte un ſemblable fardeau.
C'eſt un aveu que je puis faire
Sans honte; & doit-on en avoir
Près de celle à qui, ſans myſtère,
L'on dit tout, & l'on fait tout voir?
Le ſecret eſt inviolable,
Sitôt qu'il eſt entre vos mains;
C'eſt par vous qu'aux petits humains
Lucine eſt toujours favorable;
De vos ſoins quel eſt l'heureux ſort!
Vous conſervez l'honneur des Belles;
S'il n'a pas été le plus fort,
Vous réparez ſi bien ce tort,
Qu'on les prend encor pour pucelles:
Les familles à vos travaux
Doivent quelquefois leur repos;
A vos rapports toujours fidéles,
On ajoûte aveuglément foi;
Ils ont par tout force de loi:

Vous ſauvez l'enfant & la mere,
En donnant à l'être naiſſant
Facile entrée à la lumiere ;
Et vous les empêchez ſouvent
D'aller enſemble au Cimetiere.
Avec des ſuccès éclatants,
Puiſſiez-vous exercer longtems
Cette Profeſſion utile,
Qui, dans les champs comme à la Ville,
Remplit le Monde d'habitans !

SECONDE ÉPITRE,
A MA LAITIERE.

DEs qu'au rang des Etres divers,
Nous a placé Dame Nature,
Le lait eſt dans tout l'Univers
Notre premiére nourriture :
Ainſi votre profeſſion
Mérite mon attention,
LAITIERE ! vous n'êtes pas vaine,
Comme celle de *La Fontaine ;* (*a*)

(*a*) Voyez *la Laitiere & le Pot au lait*, une des Fables de cet inimitable Auteur.

Digitized by Google

Car elle renverſa ſon pot
En faiſant follement un ſaut.
Vous n'avez dans votre ménage
Jamais eu de plus grand ſouci
Que de vendre avec avantage
Du beurre, de la crême auſſi,
Et de tems en tems du fromage,
Qui fait manger beaucoup de pain;
Et trouver meilleur le bon vin.
Le lait ſurtout eſt ſalutaire,
Puiſqu'il rend ſouvent la ſanté,
A des gens dont la faculté,
Dans ſes faux decrets deſeſpere:
Sa plus grande propriété,
Ou bien ſa plus rare merveille
Eſt d'entretenir la beauté,
Le tein frais & la peau vermeille
Sa blancheur, de la pureté,
Eſt le ſymbole, & ſignifie,
Qu'il ne doit point être gâté
Avec l'eau qui le falcifie.
Si l'on aime votre métier,
Parmi toute perſonne ſage,
Je dois, en mon particulier,
L'aimer encore davantage:
On ſait que le blanc, & le noir,

Ne s'accordent pas trop enſemble :
Tous deux ; d'accord on peut les voir
Lorſque chez moi je les raſſemble :
Au caffé le lait infuſé
Fait un aimable compoſé ;
Ceci ſoit dit ſans chercher noiſe,
Aux eſtomachs de peu contents ;
Tel qui ſoupe de tems en tems,
Avec la ſimple *Bavaroiſe*,
Rend mes ſoupers plus abondants !
Voilà mon Epitre finie ;
Car s'il me prenoit fantaiſie
De vous arrêter plus longtems,
Je retarderois la boulie,
Qu'attendent les petits enfans.

TROISIÉME ÉPITRE,

A MA BLANCHISSEUSE.

DAns le tems qu'à tout l'Univers
J'adreſſe fréquemment des Vers,
Sans faire aucune différence
Des états, ni de la naiſſance ;
Vous devez goûter le plaiſir

Digitized by Google

D'avoir des fruits de mon loisir.
Depuis le moment qu'au Parnasse,
Je suis montée avec audace,
J'ai du papier abondamment,
Dont je me sers utilement ;
Je ne puis trop vous exhorter,
A toujours prendre un soin extrême
Du linge que je dois porter ;
Plus il est blanc, & plus je l'aime.
Qu'il ne paroisse point froissé,
Qu'il soit aussi bien repassé,
Que vous voulez l'être vous même !

QUATRIEME ÉPITRE,

A MON BOULANGER.

VOus dont on ne peut se passer,
Et qui dès notre enfance,
Nous fournissez sans vous lasser,
Une solide subsistance ;
Cher BOULANGER, dois-je oublier
De célébrer votre métier ?
Vous seriez d'une bonne pâte
De me pardonner ce mépris !

Il eſt juſte que je me hâte
De relever ici le prix
D'un travail en tout lieux utile,
Plus que cent autres & plus que mille.
Quoi, ſe peut-il, me dira-t-on,
Que je chante un ſimple Mitron ?
Oui, Mitron ! c'eſt à juſte titre ;
Et voici d'où lui vient ce nom.
Il mérite de porter mitre,
Puiſque ſur les autres métiers,
Le ſien a droit de préſence,
Comme les Evêques en France
L'ont ſur les autres Egliſiers.
Il le connoit bien, le compere !
Il ſe ménage avec grand ſoin,
Juſques dans un certain beſoin,
En careſſant ſa boulangére ;
Ainſi que *Pierre Bagnolet*,
Auprès du four peur d'avoir fraid.
Mais après cette gaillardiſe,
Parlons de votre marchandiſe !
Votre pain eſt toujours fort cher ;
Et l'on ſe plaint qu'il eſt amer ;
C'eſt que vous le faites trop cuire ;
Ayez ſoin de le mieux conduire ;
Sinon, malgré mon compliment,

Digitized by Google

Je vous quitterai brusquement.
Un autre article m'embarrasse ;
Le *Petit-Pain* est trop petit,
Et j'en fais assez grand débit ;
Car pour chaque Caraffe ou Tasse,
De ce qu'à mon Caffé l'on prend,
On en demande deux souvent ;
Redoublez donc votre industrie,
Et votre attention surtout ;
De votre art dépend notte vie.

CINQUIÉME ÉPITRE.

A MON PORTEUR-D'EAU.

UN des Arts que je considére
Est celui de porter de l'eau,
Et si ce n'est pas le plus beau,
C'est pourtant le plus nécessaire.
O vous, qui la portez chez moi,
Je vous regarde, sur ma foi,
Comme un homme de conséquence ;
Et plus qu'aucun homme de France,
Vous méritez assurément,
De mes Vers le sincere hommage !

Digitized by Google

On ſait que l'eau dans un moment
Eteint un grand embraſement ;
Mais ce qui me plaît davantage,
C'eſt que ſon merveilleux uſage,
Procure un grand ſoulagement :
Chez moi, l'eau chaude ſeulement
Nous fait tous vivre abondament ;
Elle entretient ma Caffetiere ;
Dans les apprêts de mon tripot,
Elle entre de toute maniere ;
Tout cela fait bouillir mon pot,
Et fournit à d'autres dépenſes,
Qui dans un Caffé ſont immenſes ;
Sans parler de tant de rubans,
Colifichets, ajuſtemens :
J'aime cette riviere de Seine,
Dont l'eau ſans doute eſt ſouveraine,
Pour éteindre le feu d'amour !
Pour moi, je m'en ſers chaque jour,
Lorſqu'il faut nettoyer ma face,
Où le fard n'eut jamais de place ;
Et l'eau fait ma félicité,
Otant juſqu'à la moindre craſſe,
Pour maintenir ma propreté.

Digitized by Google

SIXIÉME ÉPITRE.

A MON COMMISSIONNAIRE.

IL faut que le Porteur fidéle
De mes ordres multipliés,
Ait dans le cœur autant de zéle,
Que d'activité dans les pieds.
Vous poſſedez par excellence
Ces deux louables qualités;
Et j'en ai fait l'expérience;
Par conſéquent vous méritez,
Qu'ici je les faſſe connoître,
En vous écrivant une Lettre,
Pour toutes celles qu'à Paris,
De ma part à tous mes Amis,
Vous avez grand ſoin de remettre;
Ainſi que pour mes Billets-doux:
Et ceci ſoit dit entre nous.
Jadis à ſemblables meſſages,
Les Pigeons étoient employés;
A leur cou les Ecrits liés,
Faiſoient ſouvent de longs voyages:
Mais ces pauvres oiſeaux bien ſots

Digitized by Google

Ne ſavoient pas dire deux mots.
Pour vous, vous avez l'art de dire
Ce que par fois j'obmets d'écrire ;
Surtout vous n'êtes pas longtems
A rapporter ce que j'attends ;
Mais ſur vos ſoins je dois me taire ;
Car les meilleurs remercîmens,
Qu'à vos pareils on puiſſe faire,
C'eſt de payer leurs mouvemens
Plus graſſement qu'à l'ordinaire.

Epitaphe de Madame de MAILLY, *morte en Avril 1751.*

CY-gît de qui le nom fut long-tems ſi vanté !
A la gloire d'un Sang illuſtre
En ſuivant la vertu dans ſon auſtérité,
Elle joignit un nouveau luſtre,
De la plus rare piété,
Les exemples les plus ſublimes,
Lui firent, des Mondains, mépriſer les maximes,
Et ſentir qu'ici-bas tout n'eſt que vanité.

Digitized by Google

Épitaphe de M. le Maréchal Comte de SAXE.

CY-gît qui fut vaillant au milieu des combats,
Comme dans l'Iſle de Cythére ;
Il n'auroit point, d'un prompt trépas,
Sitôt ſubi la loi ſévere,
Si toute ſa valeur eût été dans ſon bras.

Epitaphe de M. le Marquis de MAUPRIÉ.

CY-gît MAUPRIÉ, ce Marquis,
Qui n'en a jamais eu les airs, ni les maniéres,
Et dont les ſentiments ſincéres
Serviront de modèle aux plus parfaits amis.

Epitaphe de M. l'Abbé CAULET.

CY-gît le ſage Abbé CAULET,
L'ornement du Petit-collet,
Intégre Receveur du Clergé de Narbonne ;
Qui, par ſon ſavoir valoit mieux
Que quatre Docteurs de Sorbonne ;
Pour qui la Terre étoit un ſejour ennuyeux,
Et dont l'eſprit ſublime eſt monté dans les Cieux.

Digitized by Google

Demande à Madame CURE'.

RAmond, cet Auteur Excellent,
Du fruit de ſes travaux, t'a, dit-on, fait préſent :
Quand tes yeux éclairés auront lû ſon Ouvrage,
De le lire à mon tour aurai-je l'avantage ?
Mon cœur en ſeroit enchanté :
Mais quelle erreur vient me ſéduire !
Livre pareil, l'a-t-on jamais prêté ?
Il eſt ſi bon qu'on veut toujours le lire.

Vers à M. DESLANDES *ſur ſa Critique de la* FORTUNE.

DAns tes Tableaux vrais & hardis,
Ah, que tu peins bien *la Fortune*,
Et ſes indignes favoris !
Jamais Romain ſur la Tribune
Ne régna mieux ſur les eſprits !
Des beautés de ton Livre épris,
Un chacun dit à ſa chacune,
Lis cet Ouvrage, & le relis !
Loin de la lequelle importune

De tant d'Auteurs abatardis,
C'eſt la gloire & non la pécune
Qui dicte tes Charmants Ecrits.
Pour digne prix de ton Ouvrage,
Puiſſe la Déeſſe Volage
Sur toi répandre ſes faveurs !
Puiſſe-tu, comblé de bonheurs....
Que dis-je ! un ſouhait ſi peu ſage
S'accorde-t-il avec tes mœurs ?
Non, je reconnois mon yvreſſe ;
Sans balancer je me dédis.
Cher favori de la ſageſſe,
Foule aux pieds Ducats & Loüis !
Quand on mépriſe la richeſſe,
L'on eſt plus riche que *Pâris.* (a)

Vers à M. BONNEVAL, ſur Ceux qu'il a faits à la loüange de M. DESLANDES, qu'on trouvera cy-après.

TOi, qui dans de ſavantes rimes,
Sais loüer nos Sages Mortels,

(a) M. Paris de Montmartel, *dont les richeſſes immenſes ne ſont que le moindre de ſes mérites.*

Digitized by Google

Comme le Pontife de Nîmes (a)
Loüoit ces ames magnanimes,
A qui nous dreſſons des Autels,
Cher BONNEVAL ! Si le Cynique
Chez nous la lanterne à la main,
Venoit chercher un vrai Stoïque,
Un parfait Sage, un homme enfin ;
Je lui dirois d'un ton badin,
Philoſophe ſec & cauſtique,
Eteins ta Lanterne Magique ;
Ton labeur ne ſera point vain ;
BONNEVAL, ainſi que DESLANDES,
Ames généreuſes & grandes,
Raſſemblant toutes les vertus,
Méritent mieux nos *Oremus*
Que bien des Saints de nos Légendes,
Pars ! A ces Eſprits Lumineux,
Tu dois les plus riches offrandes :
Près d'un couple ſi vertueux,
Tu t'écriras, d'un ton joyeux,
Athénes le céde à Lutece,
Je cherche un homme, en voilà deux !

(a) *Le fameux* Fléchier *mort Evêque de Niſmes.*

Digitized by Google

EPITRE à M. DESLANDES par M. BONNEVAL, de laquelle il eſt parlé dans la Piéce précédente.

Si quelque nouveau *Diogene*
Cherchoit aujourd'hui dans Paris,
Ce que l'Ancien fut ſurpris
De ne point trouver dans Athéne,
Je lui dirois, mon bel Ami,
Que voulez-vous dans votre Sage?
Eſt-ce un homme dont le courage,
Contre la fortune affermi,
Plaint les erreurs de la volage;
Et ſans envier ſes faveurs,
Voudroit pour l'honneur de notre âge,
La voir accorder au mérite
Les biens qu'enlévent l'Hypocrite,
Le Libertin & l'Effronté;
Tandis que, de la vérité,
L'humble & timide Proſelyte
Languit dans un coin rebuté?
Eſt-ce un homme dont la prudence
Conduite par la fermeté,
A l'honneur de la vérité,

Digitized by Google

Sait immoler la complaisance ?
Est-ce un Philosophe éclairé,
Dont l'esprit toujours mesuré,
Ne juge qu'avec connoissance,
Et conserve de l'indulgence,
Pour celui qui s'est égaré ?
En un mot, est-ce un Patriote,
Ami du Peuple, & de César,
Dont la vertu soit le rempart ?
Voilà l'original d'un Sage !
DESLANDES m'en fournit les traits ;
Chez lui termine ton voyage !

Bouquet à Madame ***.

SOuffrez, Estimable LA B***,
Que tous les ans je vous aborde,
En vous présentant un Bouquet,
Le jour de *Sainte Elizabeth* !
Vous qui, malgré cette affluence
Qui vous entoure incessamment,
Recevez avec complaisance
Ma visite assez fréquemment !
A votre Patrone Adorable,
Vous n'êtes guére comparable,

Digitized by Google

Si ce n'eſt du côté des bonnes qualités :
Car elle ne reçut qu'une ſeule viſite,
Et des gens que chez vous attire le mérite,
Vous en recevez plus que vous ne ſouhaitez.

Réponſe de Madame ***.

MA Fête, Madame, doit être ſi peu intéreſſante pour vous, que je n'aurois pas crû que vous vous en fuſſiez ſouvenuë ; je vous ſuis très-obligée d'y avoir penſé, & encore plus des Jolis Vers qu'elle m'a procurés : vous me donnez des loüanges que je ne mérite guére ; mais ſuppoſé que l'envie que j'aurois d'obliger m'attirât quelques viſites indifférentes, je vous prie de croire que les vôtres ne ſont pas de ce nombre ; que je me ferai toujours un vrai plaiſir de vous recevoir, & que je ſerois charmée de trouver les occaſions de vous prouver les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

Digitized by Google

*APPROBATION par M de ***.*

PAr ce Recueil fait avec soin,
Et d'un choix parfait en tout point,
On connoît, Aimable SYLVIE,
Quel est ton goût & ton génie !
Des sentimens vifs, délicats,
Un cœur noble, tendre & sincère,
Un esprit juste & plein d'appas ;
Voilà quel est ton caractère.
Epris, touché de tant d'attraits,
Je suis forcé de te le dire :
Je sens qu'heureux sous ton empire,
Si je pouvois te plaire.... mais
Tu m'en ferois sans doute un crime !
Je m'en tiendrai donc à l'estime :
Ce tribut t'est d'autant mieux dû
Que c'est le prix de la vertu.

Fin de la premiere Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent Recueil. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 5. Mars 1755. DE CAHUSAC.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google